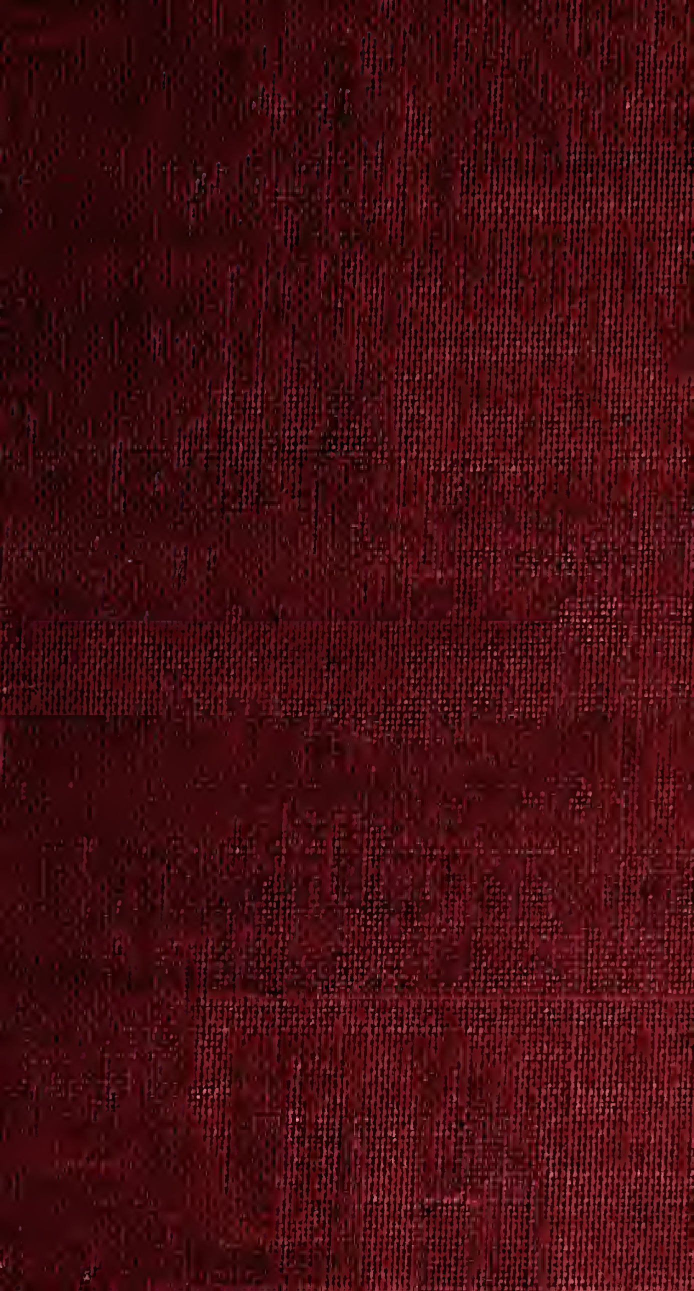
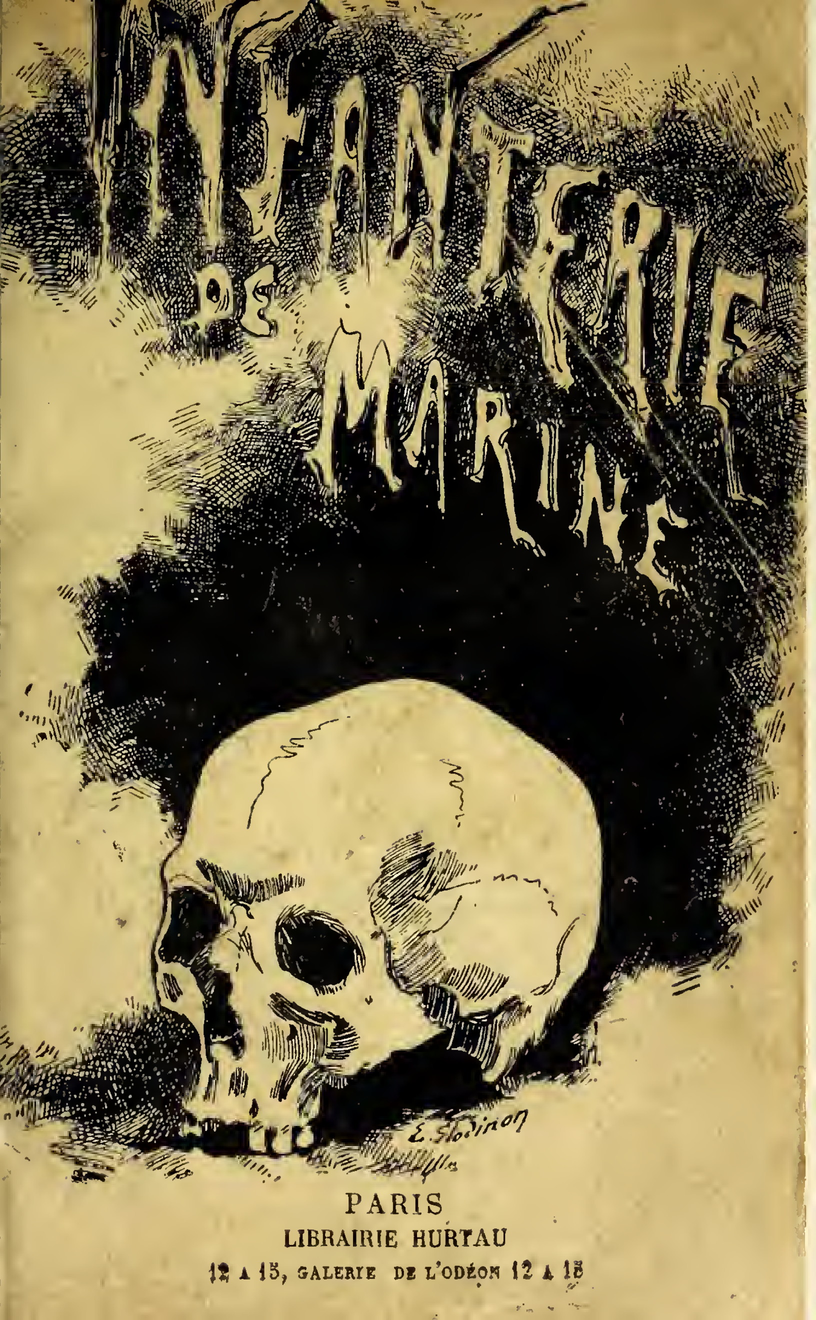




PARIS

LIBRAIRIE HURTAU

12 à 15, GALERIE DE L'ODÉON 12 à 15

INFANTERIE
DE MARINE

G. GAULARD

INFANTERIE DE MARINE

COCHINCHINE, JAPON, CAYENNE

PARIS
LIBRAIRIE HURTAU
12 A 15, GALERIE DE L'ODÉON

1884

Les choses de là-bas sont tristes : si vous trouvez à rire dans ces pages, prenez le passage pour ce qu'il vaut.

Mais si quelque fait vous étonne, si vous vous récriez, veuillez vous rappeler que je l'ai vu.

G. GAULARD

PEINTRE.

1.

INFANTERIE DE MARINE

I

Le bataillon des recrues. — Les quatre chevrons du caporal instructeur. — La princesse du Cayor. — Mange-Caillou. — Le Procureur impérial et le capitaine du port. — Portefeuilles ministériels et millions réservés à l'infanterie de marine.

Bien bizarre comme composition, le bataillon des recrues au 4ᵉ de marine ; presque tous engagés volontaires : des avocats, un sous-préfet, des fruits secs de *Saint-Cyr* et de *Navale*, des viveurs, des voyous, enfin des lycéens encore en uniforme.

C'était en 1869 ; la Cochinchine venait d'être conquise, le Sénégal finissait de l'être : l'infanterie de marine avait fait parler d'elle.

On y voyait des sous-lieutenants de dix-neuf ans faits sur le champ de bataille, des capitaines de vingt-quatre. Les récits les plus fabuleux sur le *Palais d'été,* le trésor de *Ving-Long* les bambous bourrés de piastres des maisons de *Tourane* échauffaient les imaginations. Bien des volontaires étaient venus par amour des aventures.

Aux récits du *Palais d'été,* venaient s'ajouter les histoires de princesses sénégalaises chinoises et autres.

Le vénérable caporal des recrues surnommé l'Armée Française à cause de la façon dont il faisait ronfler ce vocable, nous racontait souvent avoir eu en otage dans le Cayor la fille du roi du pays : il la comblait d'égards et de prévenances.

Du reste, il n'était pas mal avec le roi son beau-père ; la politique seule les avait quelquefois séparés.

Le roi avait refusé des poules aux soldats du fort, qui, dit-on, ne voulaient pas les payer.

Le sergent, chef de poste, avait pris les poules et emmené la princesse en otage.

De temps en temps le roi venait rendre visite

à la captive et traiter son gendre de plusieurs espèces d'animaux et cela tant que celui-ci n'avait pas remis à sa Majesté un litre de rhum qui d'abord hebdomadaire devint bientôt quotidien par suite de l'accroissement du chagrin du monarque.

Quant à la princesse sa fille, elle cirait les souliers du sergent, blanchissait son fourniment et lui prodiguait ses caresses en temps opportun.

Pour plaire à son seigneur, la belle enfant, qui n'avait eu jusqu'alors pour parure qu'un mélange de graisse et de terre glaise qui faisait de sa chevelure un casque impénétrable, s'avisa un jour, d'enduire son corps d'ébène avec plusieurs pots de pommade destinés aux échanges, puis ayant tamponné le tout à l'aide de plusieurs sacs de poudre de riz, elle vint souriante et confuse offrir son front aux caresses du bien-aimé.

Le bien-aimé, fit saisir la princesse par deux hommes de corvée qui, l'ayant trempée dans un baquet avec tous les égards dus à son rang, lui rendirent sa couleur primitive en frottant

vigoureusement avec les balais de bouleau qui servent à briquer le plancher.

Notre vénérable caporal redressait sa moustache en nous narrant ce frais souvenir de sa carrière héroïque.

C'était la seule époque de sa vie où la douce brise de l'amour fût venue distraire son cœur de bronze des devoirs de sa profession et du culte du tafia ; quel culte ? un verre plein, un verre à boire ordinaire tous les matins et d'eau-de-vie de pommes de terre encore !

Dans les pauses, nous adoucissions avec des vins blancs respectueusement offerts l'organe de notre chef que notre maladresse et peut-être aussi le cognac ci-dessus avaient légèrement voilé : alors les histoires roulaient. Le cher homme avait été cassé trois fois, toujours pour le tafia : il en était à son quatrième galon.

Il nous vint un jour à l'idée de faire éclater aux yeux des populations toute la longueur des services de notre supérieur : il portait sur le bras gauche trois brisques ou chevrons si vous aimez mieux et un beau galon de brigadier en pointe le tout en laine rouge. Pendant la nuit, on ajouta une quatrième

brisque qui, joignant les galons, couvrait toute la manche de rouge.

Le digne caporal qui en traversant le Mourillon, accentuait toujours la cadence du pas par un petit mouvement saccadé du bras gauche, fut tout surpris le lendemain matin de l'effet qu'il produisait sur les bonnes femmes du quartier.

Ce ne fut qu'en rentrant qu'il s'aperçut de la présence d'un quatrième congé dans ses états de service.

L'officier des recrues, qui était de l'ancienne école, l'avait religieusement laissé commander l'école du soldat et celle du peloton pendant deux heures avec un ornement qui mettait tout le champ de manœuvre en gaieté y compris la ligne qui ne rit guère en cet endroit comme chacun sait.

On ne s'en tint pas là : un ancien sous-préfet qui avait écrit dans la *Revue des Deux-Mondes* et joué aux jeux innocents dans les premiers salons de la capitale, nous donna un jour l'idée d'une farce pleine de goût.

Il y avait dans la cour du quartier un chien qui s'appelait Mange-Caillou : l'animal était si

peu vorace ou si mal nourri, comme vous voudrez, que quand on lui jetait un caillou, il l'avalait.

Un jour, cependant, il en mourut et son cadavre fut jeté sans cérémonie sur les fumiers.

Il était là depuis deux ou trois jours, quand le préfet comme nous l'appelions, nous fit part de son projet.

Mange-Caillou était de grande taille, le trépas l'avait rendu corpulent : le caporal rentrait régulièrement à dix heures, plein comme un garde-chiourme.

On déshabille Mange-Caillou, on le couche dans le lit de notre bien-aimé chef ; un bonnet de coton bien tiré sur les yeux, dissimula ce que son facies avait de peu féminin.

A dix heures cinq, le caporal arrive : quel est le soulard qui s'est couché dans mon lit, hurle-t-il, d'une voix digne mais avinée : Mange-Caillou n'avait garde de répondre ; le caporal indigné, applique un coup de fourreau de sabre sur la bedaine du dormeur qui soulève la couverture.

Pas de réponse : furieux, notre supérieur

empoigne le malotru par un bras et le tire hors du lit. Tableau!

Il y eut un moment de silence solennel, on attendait l'explosion :

« Sauvages, cochons ! hurle notre caporal : puis plus rien que des grognements sourds et confus.

On se hasarde à sortir la tête : le chien était par terre et le caporal coiffé du bonnet de coton installé dans les draps de Mange-Caillou, ronflant déjà.

Le pauvre homme n'en était pas toujours quitte à si bon marché, comme il était toujours parfaitement gris quand il rentrait, on profitait de sa situation pour rouler son lit à travers les corridors et l'abandonner sur une cage d'escalier : l'adjudant faisant sa ronde, le trouvait à quarante mètres de sa compagnie, le secouait et voulait lui faire ramener son lit ; l'autre gris et rébarbatif se levait en chemise et interpellait l'adjudant qui le connaissait de longue date : la situation se tendait, le lit restait là et le caporal allait au clou toujours mugissant, ses habits sur le bras.

Il en sortait régulièrement une demi-heure après, toujours en chemise.

On lui cassait encore un jaune d'œuf dans son pot à blanc et comme il blanchissait son fourniment le soir, gaz éteint, à l'aveuglette, il se préparait avec soin pour le lendemain, un harnachement bouton d'or qui avait toujours du succès.

Toutes farces qui, point n'est besoin de le dire n'avaient lieu qu'avec l'assentiment et souvent la coopération de ses collègues et supérieurs.

Quand les choses n'allaient pas trop loin, il ne faisait qu'en rire, mais quand il était vexé, les ports d'armes duraient dix minutes, les croisez *ettes* n'en finissaient plus : on suait, on gémissait, et notre instructeur nous invectivait : ah gredins ! tas de pierrots, vous tournerez en ridicule un vieux soldat : portez armes : dix ans de grade de sous-officier ; croisez *ettes* : qui a pris Kouendinn été procureur impérial : nos 8, 11 et 22 irez au peloton pendant la pause : avoir ri.

L'annonce de cette dernière qualité était

toujours le signal d'un fou rire dont le premier rang était victimé le second étant abrité.

Le fait était réel cependant : à la suite d'une épidémie qui avait enlevé tous les Européens à Mayotte, notre caporal avait rempli les fonctions de procureur impérial ; un de ses collègues, aussi ivrogne que lui, était juge de paix.

Ce devait être chose touchante pour les indigènes de voir les deux premiers magistrats du pays regagner le soir leurs paillottes gris et chantant comme des gardes-chiourmes.

Le lendemain la justice reprenait son cours.

La mort, capricieuse aux colonies, ouvrait souvent des horizons inattendus à ceux qu'elle épargnait.

Tel parti sergent, était chef de bataillon dix ans plus tard, tel autre arrivé maréchal des logis à la Guyane, la gouvernait aujourd'hui ; un ancien fourrier était ministre du roi de Cambodje et millionnaire ; deux aspirants français étaient amiraux au Japon ; l'un d'eux s'était crânement fait sauter avec son navire.

Il y avait de l'espoir partout et de la poudre d'or en l'air.

Avec son recrutement fantaisiste et au fond

distingué, dans le vrai sens du mot, l'infanterie de marine paraissait destinée à planter des jalons vivants, bien vivants, et surtout français, dans tous les coins du monde.

Si quelque chose avait pu décourager les têtes chaudes, c'eût été l'arrivée des convois de convalescents.

Pâles, jaunes et poudreux, traînant péniblement leurs sacs chargés de produits bizarres, laissant derrière eux une odeur étrange, ils entraient dans la cour d'un pas lent, le pas colonial, sans sonner, les clairons épuisés : les officiers en serre-files, maigres, longues barbes, fiers dans leur vieil uniforme : ils s'alignaient en silence, las et fatigués des milliers de lieues et des morts laissés derrière.

On s'empressait autour, on les comptait. Une compagnie ramenait 30 hommes, une autre 10, une autre encore n'avait plus d'officiers, ici le cadre seul était resté.

Et les questions : un tel ? mort ; un tel ? mort ; un tel ? hôpital et toujours du même ton calme et las de l'homme qui en a trop vu mourir.

Le soir, aux récits de chambrée et de cantine, ils secouaient la tête aux histoires d'ami-

raux, de mines d'or, de chefs de bandes et de princesses.

Ils racontaient les fièvres, les disettes, les tigres, les femmes jaunes, les camarades trouvés morts le matin sans avoir seulement appelé, les nuits lugubres à l'hôpital à 2,000 lieues de France, toutes les souffrances loin de la patrie sans espoir de la revoir jamais.

On écoutait, avides, ne retenant que l'espérance et se promettant de faire plus et de faire mieux et l'on partait.

II.

Le départ. — Une dernière nuit d'amour. — Le bord. — Le mal de mer et 1200 hommes serrés. — Le panneau des dames. — Le Stromboli. — Alexandrie. — Le Caire, Suez, Aden, Ceylan, Singapore. — Saïgon.

Les compagnies partantes sont formées : volontaires, non volontaires ; timides, hardis, tous chantent, sont gais ou s'égayent.

La fièvre est dans la caserne : de crainte des manquants, plutôt aussi de tapage en ville, le quartier est consigné : bien tristes les *marsouins*.

On a des cœurs, il y a des adieux à faire à ce qu'on a de plus cher en ville : cinq cents cœurs qui souffrent au quartier, deux cent cinquante environ dehors dans le même état : la situation est tendue, on invente des procédés.

L'un se faufile dans la voiture du boucher pêle-mêle avec les morceaux refusés par le capitaine de semaine.

L'adjudant inexorable découvre le truc, au bloc l'inventeur : on imagine des permissions, des besoins de service, on change de tenue, inutile ; l'adjudant est toujours là, à peine si une dizaine parvient à s'échapper dans la voiture à corvée de quartier caché sous la feuillée.

Les têtes s'échauffent, on charge sur la porte d'entrée, quelques-uns passent, mais l'adjudant sort avec son poste : il fait mettre la baïonnette : çà se gâte et les murs ont 5 mètres de haut.

La nuit arrive, le désespoir avec elle.

On monte à la cantine : bien douce naguère, encore la cantinière, surtout pour les soldats de bonne famille ; c'est ainsi qu'elle appelle ceux qui prennent du vin à 40 cent. ; mais le départ a changé tout cela : à peine si l'on dérobe un baiser par ici, une claque par là, enfin des petites consolations de célibataires et encore faut-il pour cela commander avec, des omelettes au rhum et du champagne.

Le cantinier qui ne voit plus en nous que des partants crie : Marie, ou plutôt Mario, allez à vochtre cuisine et ne vous amusez plus à ces

bagatelles. Les bagatelles c'est nous à moins que ce ne soient les pinçons !

L'ombre elle-même nous échappe, le désespoir s'étend, quelques-uns en font autant dans la cantine; ils ont peut-être aussi des raisons antérieures. Enfin, ils dorment, ils ronflent, ils sont heureux : mais les autres, les pauvres autres ?

Une idée de génie éclaire la situation.

Les bien-aimées auront encore une belle nuit :

L'égoût des cuisines est fermé par une grille sur la rue, par une dalle au milieu de la cour : deux hommes lèvent la dalle sans bruit, et, un à un, les cinq cents amoureux se glissent dans le conduit sauveur.

Hélas ! l'égoût est plein, on enfonce jusqu'à la rotule, et ça se sent : n'importe, la grille est ouverte; au grand air ! et un quart d'heure après, les : viens mon petit chéri, viens encore une fois voir ta Célestine, ta Mélanie, etc., prouvent aux jeunes guerriers, que si l'amour est aveugle, il a aussi le nez bouché.

Le lendemain, personne ne manque à l'appel; le bataillon est rangé dans la cour, en

habits de toile, sac et musette : on se compte, on s'appelle, les officiers font leurs adieux :

Garde-à-vous, à droite alignement, bataillon, par le flanc droit! c'est pour Cochinchine : les clairons s'engouffrent sous la porte comme pour l'exercice, mais la route est plus longue, et tous ne reviendront pas.

Les chalands attendent dans l'arsenal, à deux pas; on s'entasse, on s'empile, en quelques minutes, on est à bord.

Figurez-vous 1200 hommes, sur le pont d'un navire fait pour en recevoir 500; 50 bœufs, 200 moutons, tout cela pressé, bêlant, hurlant, s'appelant et se heurtant à la grande joie des matelots qui bousculent bêtes et gens.

Les hommes se rangent par escouades à une place désignée qu'ils ne quitteront plus de toute la traversée, faute d'espace : ils y couchent, ils y mangent, ils y jouent sans autre exercice pendant ces deux mois que les différentes corvées du bord.

Voilà pour le logement : les officiers ne sont pas mieux : parqués dans l'entrepont, passagers civils et militaires, officiers mariés ou non mariés ne sont séparés que par des cloisons en

toile qui ne joignent même pas le plancher : les lits se touchent à travers l'étoffe : il n'y a pas d'air et personne homme ou femme ne peut faire un mouvement sans être entendu de tous les voisins.

Enfin ceux-là sont à l'abri de la pluie et des nuits froides qu'il faut passer sur le pont après les journées torrides : les convalescents au retour sont logés de même, aussi en meurt-il un grand nombre.

La nourriture à bord se compose de café le matin, bouillon à midi avec morceau de viande, de lard ou fromage ; quelquefois on donne deux sardines. Avec un bouillon le soir et le café du matin on voit que le soldat est nourri un peu comme celui de Constantinople. C'est cette nourriture échauffante et insuffisante qui cause d'abord les maladies inflammatoires et rebelles dont sont atteintes toutes nos troupes de marine.

Les hommes ont veillé une partie de la nuit, 6 heures environ, à manœuvrer : souvent ils couchent sur le pont sans abri, sans effets, sans linge et l'Etat leur donne deux bouillons et un morceau de fromage par 24 heures ; voilà une belle préparation pour les misères de

Cochinchine. Les officiers touchent un supplément de solde pour la table et ont à manger.

La privation la plus dure, c'est le manque d'eau : deux mois sans eau, pour se laver, laver son linge ou même boire : le système adopté pour boire dans la marine française mérite d'être décrit : un tonneau est fixé sur le pont, posé sur un de ses fonds : la partie supérieure est soigneusement cadenassée : une guirlande de suçoirs en bois permet d'aspirer à tour de rôle ! à 1200 hommes ! une eau qui séjourne plusieurs heures au soleil des tropiques dans une tonne trop souvent sale : les suçoirs engorgés ne fonctionnent pas toujours le dégoût seul vous en éloigne quand ce n'est pas la trop longue attente ou l'épuisement du liquide. On doit distribuer de l'eau pour le linge, bien souvent on n'en donne pas une seule fois pendant les 40 jours de traversée.

Les officiers plus heureux ont droit à un ou deux litres pour boire ou prendre des bains.

La vapeur, la révolution française elle-même n'ont rien pu changer à la marine : un navire part pour Cochinchine, fait escale tous les huit jours dans les pays où les vivres frais sont

en abondance, on le charge de salaisons pour deux ans, on en fait la nourriture des convalescents malgré les médecins :

Nous les verrons plus tard données pendant la fièvre jaune malgré défense absolue du conseil de santé.

Ce qui reste, on le rembarque, débarque, rémbarque pendant plusieurs années : cela a été acheté, il faut que cela se mange.

C'est encore exactement le régime, pour les vivres et pour l'eau, les livres en font foi, des vieux navires de Duguay-Trouin ou de Lapeyrouse.

Le malheur est que ce système qui engraisse peut-être les fournisseurs est cause de la mortalité de la moitié au moins des troupes de marine, nous le prouverons plus loin par des faits.

Enfin tels que, nous sommes à bord : tout le monde à son poste pour l'appareillage! le moment est solennel, on n'entend pas une mouche voler : on vire au cabestan au pas de charge, l'ancre est dérapée, le navire s'ébranle, encore quelques secousses, en route; et nous

traçons dans la rade un long sillon plein d'écume.

Les maisons jaunes de Toulon se détachent dans le fond sur les montagnes grises : la ville et le port, les jolies collines de St-Mandrier, se déroulent comme un panorama : on passe, on s'éloigne, tout s'efface bientôt ; voici la pleine mer, bleue, toute pailletée de soleil à perte de vue.

Mais voilà bien une autre affaire : au sortir de la rade, le vent souffle, les lames courtes viennent prendre le navire par travers et nous commençons à rouler et à tanguer avec entrain. Le roulis, va encore, on s'accroche ; mais le tangage ! oh ! le tangage ! tout se décroche; et les mouvements du navire se reproduisent sur les intérieurs révoltés. 1200 hommes en mal de mer !!!

Heureusement la scène est drôle : au roulis le navire se penche, tout s'incline et reste un moment suspendu ; puis, une grappe humaine se détache, glisse au milieu des malédictions entraînant tout sur son passage et vient heurter le bordage dans une confusion indescriptible de têtes, de bras et de jambes. Tous les

passagers sont groupés autour de ce qui peut servir de point d'appui : les cuisines et leurs fenêtres offrent en refuge envié : tout à coup la grande table du cuisinier de l'état-major se détache brusquement et se met à voyager par le pont emmenant avec elle un groupe d'éperdus qui se laissent traîner sans lâcher ses pieds sauveurs pendant que les plats glissent et coulent sur leur tête.

Le plus drôle de la bande est un adjudant d'artillerie qui, cramponné des deux mains, reçoit dans le giron de son pantalon blanc un rognon sauté pour douze personnes.

Peu à peu, cependant, le calme se fait ; on s'acclimate au roulis, au mal de mer ; le feu cesse ; il ne reste plus que quelques tirailleurs isolés : les matelots toujours compatissants et surtout, soigneux de la propreté de leur pont, les prennent par le collet et les traînent autour des bailles de combat, grands baquets destinés au lavage : la tête pendant sur le rebord de la baille, le corps horizontal bien à plat et abandonné ils semblent de grosses anguilles qu'on a mis dégorger : ils sont sept ou huit autour de chaque baille ; au coup de tangage, une tête

se soulève, une fusée part qui va frapper la tête d'en face : elle, ouvre un œil, répond de même et ainsi de suite tout autour du baquet.

L'arrière n'est pas plus épargné que l'avant : dames et officiers ont disparu : de l'entrepont on aperçoit un groupe de dames un peu évanouies et quelques officiers pâles qui aspirent avidement l'air par le panneau du carré.

Soudain un grand cri s'élève, un maladroit a trébuché là-haut contre le panneau et l'air du carré vient d'être terriblement obscurci : la nuit arrive et vient à propos jeter son voile sur une situation qui tend à devenir malpropre.

Nous sommes en décembre : à 20 lieues des côtes de France, petite pluie fine et glacée : on juge nécessaire de nous faire descendre dans l'entrepont : ça tiendra-t-il? les 300 premiers, ça va bien : encore 200 ça tient; mais le reste n'entre plus : enfin, à grands renfort de menaces et de bourrades, on a tout mis en bas.

On retire les échelles, en laissant une avec un factionnaire et arrangez-vous comme vous pourrez. Le premier moment n'est pas drôle :

le mal de mer dure toujours, l'entrepont a 1m,70 de hauteur, et nous sommes là 1200 debout, serrés les uns contre les autres : il faut chercher à dormir : les plus malins se laissent simplement tomber sur place ; les autres cherchent, envahissant tous les coins libres, se glissant sous les hamacs et cadres d'officiers ; repoussés, revenant à la charge, finissant par pénétrer partout ; de guerre lasse on les laisse. C'est sur le plancher, un fouillis où l'on ne reconnait ni têtes ni corps ; il y en a jusque sur des gueuses en fer mises en tas dans un coin de la batterie : les mieux couchés sont les habitants des auges : le transport est transport-écurie : des auges d'un mètre environ sont fixées aux stalles ; dans chacune un troupier, accroupi en boule, dort comme un sybarite : ce sont pour la plupart des sous-officiers qui ont obtenu cette haute position grâce à leur grade, car il faut dire qu'à bord, le sous-officier est traité ou plutôt maltraité exactement de la même façon que le soldat. Les plus maladroits de la bande sont restés debout, sans savoir ou aller. Vers le milieu de la nuit à bout de forces, on les voit se mettre en marche, endormis, stupides, les

bras étendus, buter dans les corps étendus et rester là en travers comme des masses inertes.

Au jour, grand branle-bas et réveil, lavage du pont et des passagers à grand renfort d'eau de mer qui, si elle ne lave pas, rafraichit parfaitement en décembre : puis la journée recommence comme la veille : on boit si cela peut s'appeler boire, on mange avec les mêmes restrictions et l'on dort : il y en a comme cela pour deux mois ; il ne faut pas s'impatienter.

Au bout de quelques jours, on s'acclimate et l'on commence à regarder le paysage : de l'eau, de l'eau, toujours de l'eau : de temps en temps une côte s'estompe vaguement à l'horizon : la Corse, la Sardaigne ; l'air est vif, âpre : puis un peu d'Italie, mais c'est vague, très vague : une nuit, on entend parler avec animation sur le pont, nous montons en fraude : un spectable bizarre et imposant nous attend : une masse énorme surplombe le navire qui semble y toucher : tout en haut, dans les étoiles, en haut de la masse noire un panache de fumée rougeâtre ; tout cela bien distinct et sinistre : c'est le Stromboli dont nous rasons

le pied. Au matin, le soleil d'Italie nous attend, l'eau est calme, tout est bleu autour du navire, l'air tiède, transparent, des barques aux couleurs vives filent paresseusement sur le flanc; la Sicile et la côte de Reggio enveloppent ce coin de mer comme un lac bleu, les maisons sont gaies, blanches, entourées de verdure, un chemin de fer court dans la montagne.

Le beau temps nous suit jusqu'à Alexandrie : la côte est basse : une forêt bariolée de minarets et de coupoles sort brusquement de l'eau et grandit à vue d'œil; un phare à l'entrée, quelques palais : la rade est splendide : des navires coquets, sur une belle nappe transparente et calme : de grands aigles roux effleurent l'eau d'un coup d'aile et remontent en tournoyant sur nos têtes avec des cris perçants : des figures noires et des yeux blancs, des barbes féroces, des étoffes galonnées d'or et d'argent, des femmes voilées dans des gondoles : le cadre des Mille et une Nuits, mais il paraît que le tableau a été gâté ou perdu : les habiles s'en tiennent au cadre; nous aussi, faute de mieux.

On nous débarque en plein sable, sous un grand hangar encombré de colis, peaux, charbons, etc. : c'est la gare ; très bien, le chef de gare en fez avec trois galons au collet : on les met où on peut, cependant la casquette à feuille d'or est plus majestueuse : attention ! on se compte, il s'agit de traverser le désert, le grand désert, celui de Moïse : on nous comptera encore en arrivant : çà va chauffer : nous emportons du biscuit, de l'eau ; gare le Simounn, les Bédouins, etc.

Le train ressemble à celui de Sceaux ; mêmes wagons, larges, aérés, trop aérés, cahotant en diable ; même paysage au départ : des cailloux, des buttes de sable, encore des cailloux, des buttes de sable, encore des cailloux, banlieue de Paris : il ne manque que des roues de carriers ; jusqu'à présent, pas d'émotions ; attendons la nuit : la nuit vient, rien ; quelques stations, des bédouins ou des fellahs, des figures noires enfin, viennent offrir de l'eau dans des outres : très paternelle l'administration d'Alexandrie-Suez ; à imiter sur le continent.

Le désert de Moïse continue le reste de la

nuit à manquer de dramatique. Le train s'arrête sous un hangar plus grand que les autres : à la lueur d'un bec de gaz on : lit le Caire. La faim et la soif se faisant sentir on se risque à descendre, malgré défense ; le supérieur applique quatre jours pour s'être rendu au buffet sans permission.

C'est égal, quatre jours de salle de police, pour s'être arrêté au buffet dans le désert de Moïse, voilà un souvenir de voyage.

Au matin, le train s'arrête : Suez, tout le monde descend : on n'ajoute pas préparez vos billets, parce que nous n'en avons pas.

Suez est un amas assez informe de maisons grises, enfoncées dans le sable : beaucoup de sable, trop de sable même, dans le paysage : quelques dragues, du côté du canal, et les trois palmiers de la fontaine de Moïse qui a été conservée, parait-il, s'élèvent seuls au-dessus de cette plaine morne.

Le stationnaire nous reçoit en rade : nous y restons 17 jours, avec la vue de Suez, le soleil de Suez, pas d'eau et du lard salé. Enfin le *Tarn* arrive, débarque ses convalescents, se nettoie un peu et nous prend à son bord.

En montant sur le navire on sent de suite une odeur singulière, âcre, pénétrante et musquée qui imprègne les objets et les gens : c'est le parfum même de la Cochinchine, facilement reconnaissable pour qui l'a senti une fois : les figures des matelots et des officiers ne sont plus celles de France, pâles, indolents, facilement irritables, impérieux et durs, ce sont des Français des colonies.

La discipline à bord du *Tarn* est plus rigide que dans les mers de France : on sent l'autorité sans contrôle : le traitement, couchage, nourriture, boisson est le même, seulement les vivres ont déjà plusieurs traversées : le biscuit, notamment, porte des dates du commencement de l'Empire (du second), et s'anime quand on le casse dans le café. Quand le café est bien chaud ça ne dure pas, et on a comme compensation les bœufs d'Égypte.

Nous devons à ces remarquables animaux quelques lignes de reconnaissance. Ils sont cités, croyons-nous, déjà dans l'histoire des juifs, avec les oignons qu'ils pleurèrent : les oignons sont sucrés, c'est vrai, mais le parisien considérant difficilement l'oignon comme un

fruit, toute notre éloquence se réserve pour le bœuf auquel les Egyptiens ont élevé à juste titre de si beaux monuments.

Grands bœufs gris, d'apparence maigre, aux salières creuses, ils ont une viande entrelardée remarquablement bonne, un sucre, dit le maître commis qui s'en réserve le plus possible.

Le morceau n'est pas gros et l'on n'en donne que deux fois par semaine : ce qu'il y a de plus sérieux c'est que bien des convalescents nourris jusque là avec les bœufs de course (1) de Singapore et Saïgon leur doivent la vie.

La mer Rouge que nous descendons jusqu'à Aden est un triste détroit : des montagnes grisâtres et brûlées, des plages de sable sans végétation ni vie. Une mer morte et lourde, une atmosphère étouffante : les mâts sont à sec de toile : nous avançons dans la fournaise, sans autre bruit que le rauquement sourd de la va-

(1) Les bœufs ne sont livrés aux troupes que lorsqu'ils sont devenus incapables par l'âge de traîner leurs charrettes, ce qu'ils font toujours au galop en Cochinchine et dans l'Indo-Chine.

peur qui s'échappe sous l'eau : les hommes sont couchés dans tous les coins qui donnent un peu d'ombre, accablés par cette chaleur infernale ; le pont du navire brûle les pieds, et toujours pas d'eau.

Au retour c'est là qu'il meurt le plus de convalescents.

Au beau milieu de la mer Rouge, hors de la vue de toutes côtes nous rencontrons un phare placé sur un banc de sable fort dangereux : Il est en charpente de fer : une petite cage vitrée en haut : il y a des hommes qui vivent là-dedans, 100 mètres de sable, la mer en fureur la nuit, une chaleur de 50° pendant le jour ; un peu plus loin nous recevons une pluie de sauterelles de la longueur du pouce, on ne voit toujours pas la terre.

La seule distraction de la traversée c'est le pilote : un vrai Arabe : noir, maigre et nerveux aux traits durs et sombres. Il ne quitte pas le banc de quart, mange à peine et ne dort pas. Toute la nuit, il est là, debout, immobile, les yeux fixés à l'horizon : le matin il se tourne vers l'est, frappe le sol de son front et récite

ses prières sans se préoccuper de l'étonnement ou des plaisanteries du bord.

Ce qui gâte un peu cette figure austère, c'est qu'il a à côté de lui un panier d'oranges sur lequel il veille même pendant ses prières, oranges qu'il nous vend cinq sous après le départ de Suez, puis dix sous depuis qu'on est en pleine mer Rouge ; il y a de l'alliage dans le bronze de la statue.

Nous voilà enfin à Aden ; nous allons sortir de l'échaudoir. Pour la première fois depuis huit jours le pilote descend prendre un peu de repos ; on en profite pour lui voler ce qui lui reste d'oranges ; on est toujours puni par où l'on a péché.

La côte d'Aden est formée de rocs secs, gris et tourmentés : pas un arbre, pas un buisson, roc et sable. Des cases en bois plus ou moins grandes surmontées de pavillons : ce sont les casernes; sur le quai, des distilleries ; l'eau de mer distillée qui est la seule boisson du pays se vend 20 francs la tonne; aussi bien les Anglais y ajoutent-ils force gin, sherry, etc. Le tour de leurs cases est pavé de bouteilles cassées. Quelques sous-officiers de la Reine

viennent à bord : ils paraissent surpris et un peu écœurés de l'état de misère où nous sommes, de l'entassement et de la malpropreté surtout : ce sont de grands gaillards, tout reluisants et fleuris, habillés de rouge avec des casques blancs ornés de voiles verts, jaunes ou roses.

La vue d'un équipage anglais qui se baigne à quelques cents mètres de nous, suggère aux officiers l'idée d'une baignade générale qui n'aurait rien de superflu : la toilette est vite faite, les plongeons commencent; quelques officiers y prennent part, reconnaissables à leurs caleçons.

Tout à coup des cris et une bousculade : un aileron de requin vient d'apparaître au milieu des nageurs : assaut furieux au navire; officiers et soldats se précipitent vers les sabords, les drisses etc., des subalternes effarés, oublieux de la hiérarchie, se suspendent au caleçon d'un supérieur qui, ne pouvant rentrer par le sabord encombré monte par tribord, jurant comme un païen et mis de même : ahuri, le factionnaire porte vivement les armes à son chef qui le remercie d'un bougre d'imbé-

cile ! et se précipite dans sa cabine. Les Anglais se baignaient eux, à l'abri d'une barre trop élevée pour laisser passer les requins, nombreux dans ces parages, comme d'ailleurs toutes sortes de poissons : il y en a de toutes couleurs et de toute taille : une entre autres, semblable au poisson blanc de nos rivières, crit et gémit comme le marsouin quand il est pris. On pêche en quantité des pilotes, sortes de poissons armés d'une ventouse sur la tête qui s'attachent aux requins et déjeunent avec eux.

La manière de pêcher est ici simple et commode. Le nègre est debout, à l'avant de sa barque, une longue perche à la main : il amorce un peu et quand il voit les bataillons bien serrés à l'avant de son bateau il frappe l'eau d'un coup vigoureux : l'on voit aussitôt des ventres argentés monter en tournoyant à la surface ; avec un lien passé dans les ouïes, ils en font des chapelets qu'ils vendent quelques sous : c'est, avec les dattes, le seul commerce du pays.

Les nègres d'Aden sont une belle race : grands, élancés, les traits fins et fiers, ils ne

baissent pas les yeux devant l'Européen.

La traversée d'Aden à Ceylan n'offre de remarquable que la rencontre de quelques tortues dormant à la surface de l'eau : à l'approche du navire elles fuient rapidement : on parvient à en harponner une grosse à peu près comme une table à manger pour quatre personnes : nous en rencontrons de plus grosses : elles sont communes dans ces parages.

Ceylan, la perle des Indes, a-t-on dit souvent, nous apparaît comme un gros bouquet de verdure; nous ne voyons du bord que l'ensemble : Paysage gros-vert avec de belles fleurs gigantesques : des maisons blanches, des forêts sans fin, toujours vert cru. La mer trop bleue compose avec cela un ensemble criard qui, on le comprend, doit plaire aux Anglais.

Par exemple, les habitants sont superbes : d'une couleur bronzée et chaude, chocolat pourrait-on dire, ils n'appartiennent pas à la race noire : avec leurs cheveux brillants et bouclés, leurs traits fins et réguliers, ils représentent un type aussi beau que le caucasien de nos vieilles classifications : leur façon de

se draper dans des toges blanches garnies de pourpre ajoute encore à la noblesse de leur tournure. Au dire des savants (du bord) Ceylan serait le reste d'un continent antédiluvien et ce serait là la première race d'hommes : la mode est au blanc aujourd'hui mais ma foi, ces bronzes là valent bien le marbre, si marbre il y a. On devrait repeupler dans ce ton là. On trouve dit-on, des échantillons de ce type au Sénégal, à Madagascar et en Abyssinie, mais presque isolés ou en peuplades égarées au milieu d'autres races.

De Ceylan à Singapore nous traversons le Pot au noir : c'est une région, quelque part sous la ligne, où il vente et pleut très fort : pendant dix jours nous recevons la pluie à seaux, par douches, ce qui, à la longue, devient fatiguant : vivre toujours sous la pluie, sans une minute de répit, sans abri ni jour ni nuit : dormir, se réveiller sous la pluie, manger le pain détrempé, avaler à la hâte, en les couvrant d'un vêtement le vin ou le bouillon délayés et cela pendant dix jours, est un supplice dont on n'a pas d'idée à terre, même en campagne ; ici l'entrepont est interdit : ni par

adresse ni par force on ne peut éviter le fléau : nous croisons un deuxième transport chargé de convalescents ; les malheureux sont dans la même situation que nous; 100 à peine tiennent dans l'entrepont transformé en hôpital.

Enfin Singapore est à l'horizon, c'est la dernière étape avant Saïgon : à travers un dédale d'îles vertes et sauvages nous venons accoster aux appontements à cent mètres d'une forêt vierge et d'un loueur de voitures. Le chemin de la ville est là qui s'enfonce, macadamisé, à travers les marais, les lianes et les palmiers.

On fait descendre à terre et baigner les passagers : nous dérangeons quelques serpents assez inoffensifs d'aspect. Après le bain l'envie nous vient de voir la ville et nous décampons : 40 jours de mer demandent des compensations. Un fiacre numéroté nous emmène sur la route de Singapore ; un espèce de petit ardennais le mène au grand trot, seulement le cocher, un grand diable de malabar bronzé, le torse nu, court à côté de son bidet en l'excitant de la voix : le soleil est à pic et le gaillard est nu-tête ; voilà pour la couleur locale.

Après une demi-heure de marche nous en-

trons dans le faubourg chinois : ce sont des maisons à un étage, en bois, peintes de couleurs gaies, avec des balcons où se balancent des lanternes énormes, en papier multicolore, ornées de grosses houppes de soie. Dans l'intérieur, un bassin et un jardin microscopiques ; des sentences sur planchettes rouges sont clouées sur tous les murs. Les propriétaires au crâne jaune et poli, aux longues robes bleues sont menuisiers, tailleurs, pâtissiers habiles; ils prennent tous les métiers et les font tous également bien.

Nous sommes dans la partie active de Singapore : à mesure que l'on avance on trouve la ville européenne, plus somptueuse et moins vivante : on voït partout de grands parcs aux pelouses vertes ornées de corbeilles de fleurs géantes, encadrant de véritables palais : les habitants sortent en palanquins portés par 8 ou 16 hommes en livrée. Quelques maisons très élevées sont peintes en bleu pâle et vernies, ce qui, sous le ciel et avec la verdure somptueuse du pays, produit des effets très riches : l'ensemble de la ville est en résumé luxe inoui et tout frais : les plus vieilles maisons

ont, paraît-il dix ans de date, et l'on bâtit tous les jours et toujours des palais. La population est aussi bizarre que possible : quelques européens pâles, le regard dur, à cheval ou en chaise à porteur : des chinois propres, coquets, souriants et polis : de petits employés de commerce en veston, pantalon collant, bottes vernies, figures de singes : ce sont des Malais, très habiles parait-il : des Parsis blancs de peau et richement vêtus ; de grands soldats anglais tout en blanc : magnifiques.

Au milieu de tout cela pas de femmes, mais pas une.

Au tournant d'une rue nous sommes accostés avec des cris d'enthousiasme par un policeman indigène qui nous dit aimer beaucoup Français, il prononce françaises, avoir eu grand père service de France, détester Anglais et s'offre à nous conduire partout. Le brave garçon nous emmène partout et même ailleurs ; il nous fait voir les dessus et surtout les dessous de la ville : le théâtre chinois où l'on exécute une noce pour de vrai : des femmes malabares en bronze foncé, des chinoises en cire jaunes, des hindoues presque blanches ; le brave

policeman nous montre tout, nous met à table partout sans vouloir laisser accepter notre argent par les hôtes; la fête dure si bien qu'il est cinq heures quand nous songeons à regagner le bord : le navire doit partir à six et dans notre précipitation nous avons négligé de demander la permission : ça va se gâter; nous reprenons à pied et pour causes le chemin de la veille : il fait encore nuit : beaucoup de tigres, dit-on, dans les marais qui bordent la route qui nous paraît sinistre; enfin on arrive : le navire est là qui dort, la cheminée fume légèrement; nous essayons de remonter par l'échelle des cuisines, échelle à pic : pas de tire-veilles : factionnaires en haut : pincés. Ma foi tant pis! nous montons par la coupée comme l'état-major, et de fait nous nous sommes amusés comme un état-major : en haut des figures rébarbatives, tout le monde est sous les armes : la garde, capitaine d'armes, officier de service, tout est là pour nous recevoir, le second du bord en tenue comme pour la visite de l'amiral, mais peu aimable, nous dit des gros mots, de très gros mots même et nous envoie aux fers, par les deux pieds, ajoute-t-il même. Pour ce que

nous en faisons de nos pieds à bord, nous pouvons bien les laisser à l'administration.

Les fers se trouvent à la cale : une barre terminée d'un côté par une boule, de l'autre par un cadenas repose sur le sol : on enfile à la dite barre des maillons de la forme d'un bracelet et l'on ferme le cadenas : on a eu soin de mettre dans chacun des maillons un pied condamné : maintenant on est 4, 6, 8 à la même barre. Couchez vous, levez-vous, faites ce que vous pouvez : si vous vous levez (les deux pieds dans les mailles) les voisins hurlent parce que la barre serre sur leurs chevilles, si vous vous couchez ce n'est pas encore cela : enfin, c'est un endroit où l'on n'est jamais content : le plus désagréable c'est encore le plancher qui est formé d'un grillage en bois appelé caillebotis qui vous entre dans les os.

Si la position n'est pas commode pour dormir, elle ne l'est pas non plus pour manger, et il y a des cas où elle devient encore plus critique et burlesque sans cesser d'être malpropre. La sentence nous a condamnés à la barre jusqu'à l'arrivée : d'après les calculs ordinaires nous en avons pour trois jours ; mais hélas ! le len-

demain matin le mécanicien monte pâle chez le commandant qui descend pâle dans la machine suivi du second pâle également : le tuyau d'alimentation s'est brisé, la cale où nous sommes se remplit d'eau et de plus nous allons sauter : la machine siffle à rendre sourd ; enfin, ce qu'il y a de bon c'est que le second sautera aussi et encore plus haut, parce qu'il n'est pas attaché. On trouve un remède à l'accident et nous repartons à la voile : la navigation à voile est désagréable à l'homme qui est aux fers, le navire penche, et généralement plusieurs jours sur le même bord : s'il est d'un côté il a la tête plus basse que les pieds et rien que ses coudes pour l'appuyer, toujours sur le cailleboutis ; s'il est à l'opposé c'est le contraire, mais les chevilles pèsent contre les maillons en fer, et ce n'est pas plus avantageux. Quelques jours après, l'avarie réparée, nous cessons de louvoyer et filons vers Saïgon.

III.

Adieux au *Tarn*. — Saïgon. — Lézards, scorpions et serpents. — Les femmes jaunes. — La plaine des Tombeaux. — L'expédition des moustiques. — Sans vivres et sans cartouches. — Histoire de tigres et de pirates. — L'Héroïne du Rakgia. — Justice française. — 21e compagnie un mois sans vivres dans une île.

Nous nous sommes réveillés cette nuit en sentant le navire stopper : nous sommes arrêtés : on lâche la vapeur, il semble que ce bruit soulage.

Au petit jour, on se reconnaît ; nous sommes à l'ancre, au milieu d'un courant jaune et rapide, à l'embouchure d'un grand fleuve qui sort d'une côte basse et marécageuse. Une petite case, avec le pavillon français, c'est tout ce qui annonce des habitants: vers l'est des montagnes bleues ; le reste du pays est plat et triste.

Le pilote arrive à bord, voici enfin un français, nous allons voir comme ils sont faits dans

ce pays-ci : c'est un Anglais qui ne sait même pas dire bonjour : depuis Alexandrie nous n'avons vu et entendu que des Anglais : à Suez, à Aden, à Ceylan, à Singapore, encore des Anglais et, à Saïgon, dans notre colonie, dans notre rivière à nous, c'est encore un anglais qui nous souhaite la bienvenue, ou plutôt qui ne nous la souhaite pas, car l'animal ne salue même pas en quittant le bord.

Le premier aspect de la Cochinchine n'est pas flatteur : avec la marée nous entrons dans le fleuve : la côte est basse des deux côtés, si basse que la vue est bornée par les broussailles qui l'encombrent et qui baignent dans une vase noire et brillante.

Des jonques sont couchées sur cette boue et attendent le flot : à l'avant un feu est allumé où toute une famille de petits êtres jaunes, criards et grimaçants, cuisine de petits plats baroques.

A part cela, les deux rives sont désertes et mornes : quelques singes dans les arbres, de gros serpents qui traversent le fleuve en ondulant ; de loin en loin le pavillon français flottant sur de misérables cases bâties sur pilotis dans la boue.

La rivière revient plusieurs fois sur elle-même, ce qui nous donne le spectacle assez bizarre d'un vaisseau de ligne qui, à deux lieues au-dessus de nous, apparaît dans les détours du fleuve, toutes voiles dehors, à travers les arbres.

Après cinq heures de cette fastidieuse navigation, on aperçoit une flèche blanche et dorée et quelques mâts de vaisseau : c'est la Ste-Enfance, riche couvent bâti avec luxe des dons des fidèles, et le port de Saïgon.

Voici le fort du Sud, vieux reste de la conquête, qui hisse son pavillon ; on répond au salut : puis l'arroyo chinois, tout grouillant de jonques, de sampans : les quais de Saïgon, superbes d'aspect, avec leurs grandes constructions à larges vérandahs à tous les étages.

On va mouiller : les domestiques commencent à défaire les cordes qui amarrent les malles placées dans l'entrepont juste au bord du trou de cale où sont amarrés les prisonniers, et au-dessus de leur tête : une de ces malles, oscillant au roulis, vient s'abattre dans l'espace de vingt pieds carrés où se trouvent les deux chaînes

de sept hommes chacune : elle se brise entre nous sans blesser personne.

Il pourrait en venir d'autres : on va demander au second de nous détacher ; il envoie promener le négociateur ; peu après il descend aans l'entrepont et nous contemple du premier étage : on lui rit au nez, il nous crache dessus ; échange réciproque de bons procédés : enfin un de nos capitaines celui de la 16e compagnie vieux soldat à tête blanche, rappelant à cet officier que leurs grades sont égaux, et faisant appel à divers sentiments, obtient l'ordre de nous faire sortir ; pendant ce temps on a jeté l'ancre : une ancre mouillée à l'avant à pris : une autre glisse dans la vase ; le navire tourne sur sa chaîne et s'en va à la côte : le second qui commande la manœuvre fait virer au cabestan ; sur ces entrefaites on a fait sortir les hommes des fers.

Quelques-uns y sont depuis quarante jours, noirs et déguenillés ; l'un d'eux, le sergent Favet, du 2e régiment, médaillé à la conquête, mis au cachot (10 pieds carrés et pas d'air) pour une réclamation, a peine à se tenir debout ; les cœurs se gonflent, les têtes s'enflamment,

au lieu d'obéir au commandement, par un accord tacite, les hommes se tiennent inertes aux barres du cabestan : le second averti saute furieux dans l'entrepont, voit ce qui se passe, jette les hommes sur les barres, les uns après les autres, crie, se démène, finit par aller dans sa cabine chercher un revolver dit-on, mais y reste et ne reparaît plus.

Le navire qui continue son mouvement, va s'échouer et beaucoup sans doute vont périr dans la vase qui a plus de 10 mètres de profondeur à cet endroit : nos officiers accourent; un jeune sous-lieutenant apercevant un groupe de caporaux, leur parle, les entraîne au cabestan, les hommes suivent, le clairon sonne, le navire est sauvé.

Un quart d'heure après on débarque en huant et en sifflant ce *Tarn* maudit, vrai bagne flottant où l'on traite les soldats comme des criminels.

A terre, toute une nuée de soldats en pantalons blancs, avec de petits toits blancs ronds posés sur la tête nous attend : c'est la garnison en costume de Cochinchine.

Pantalon blanc, chemise de laine ouverte et

salaco. Ainsi s'appelle ce petit parapluie posé sur la tête, dont l'effet est bizarre, surtout en troupe. La musique nous escorte jusqu'au camp et nous entrons dans Saïgon aux sons de ces vieux airs de France qui font redresser et piaffer les plus abattus : tout est oublié, misères et humiliations.

Nous montons, pour arriver au quartier, une belle route de terre rouge, bordée de chaque côté par des jardins d'un vert splendide au milieu desquels apparaît, de temps à autre, une maison blanche. Les habitants nous regardent passer avec indifférence ; ils sont semblables à ceux de Singapore. Les indigènes sont plus laids par exemple : ils en sont même repoussants ; de toute petite taille, maigres et jaunes, ils n'ont de barbe qu'à trente ans et portent, hommes et femmes, un chignon sale semblable qui empêche de les distinguer : le costume est le même : une chemise noire, un pantalon blanc ; l'odeur du pays et des habitants est bien celle que nous avons trouvée à Suez, à bord du *Tarn*, seulement ici elle est compliquée de celle de l'huile de coco, prend à la gorge et vous poursuit partout.

L'aspect de la caserne, divisée en deux camps, est charmant : de grandes pelouses ombragées de tamariniers énormes avec de petites cases, dont quelques-unes semblent des cottages.

Une fois installés, il faut en rabattre : les lits sont placés à même le sol, pas de portes ni de fenêtres, des ouvertures : le toit séparé du mur pour laisser passer l'air. Le premier soin, en arrivant, c'est de se ruer à la recherche de l'eau. Hélas ! il n'y a qu'un puits rempli d'une boue jaunâtre bien vite épuisée, plus de sable que de liquide : c'est la première des misères en Cochinchine : pas d'eau potable, du moins pour les soldats. Les civils et les officiers l'achètent. Les rivières sont empoisonnées par la vase et les malpropretés des villages annamites, les puits, malsains quand il y en a.

Le régime des troupes en Cochinchine n'a plus qu'un rapport très lointain avec celui du soldat en France. Ce qui frappe en arrivant, c'est le pas colonial, lent et lourd, un pas d'anémiques : les clairons eux-mêmes l'ont adopté dans la cadence.

Un mois après le débarquement, tous les

nouveaux arrivés ne se distinguent plus des autres par l'allure. Le climat est mauvais, énervant surtout : un bain de vapeur perpétuel.

La partie de la Cochinchine cédée aux Français se compose d'un delta énorme où s'entrecroisent trois grands fleuves à quatre ou cinq branches chacun et une vingtaine de subdivisions. Quand la marée monte, ces bras se gonflent, l'eau inonde tout : il y a dans l'intérieur des confluents où l'on n'aperçoit pas la côte : quand la marée se retire, elle laisse à découvert beaucoup de vase, un peu de terre : voilà la Cochinchine française : les villages et les postes sont bâtis sur le peu de terre ferme ; les routes souvent inondées, font préférer tout uniment les cours d'eau qui, à vrai dire, sont les seuls chemins praticables.

De cette situation, sous un soleil à pic, résulte un brouillard perpétuel, intense pendant la nuit, invisible de jour, mais toujours sensible : très froid souvent le matin et le soir. Il est presque impossible à une troupe de faire une marche un peu longue : on ne porte ni sac, ni provisions, la moitié des hommes succombe-

rait sous le poids : les expéditions se font en canonnières; des charrettes attelées de buffles portent les bagages en cas de colonne : peu d'hommes pourraient tirer, la baïonnette au bout du canon, tant ils sont faibles. On pourrait remédier à cet état de choses de deux façons : ou en relevant souvent les compagnies, comme font les Anglais dans leurs mauvaises colonies, ou encore, toujours comme les Anglais, en les nourrissant bien : Mais c'est là qu'est l'écueil. Dans l'infanterie de marine les compagnies sont souvent restées jusqu'à extinction complète dans les postes malsains : quant à la nourriture voici comment l'entend l'administration de France.

Le soldat a huit sous par jour pour son ordinaire, plus les vivres de campagne, vin, café, lard salé, viande fraîche etc. : on lui achète à l'ordinaire du poulet ou du poisson : heureux soldat, direz-vous.

Au bout d'un mois de séjour ce soldat si bien nourri cesse de manger, s'anémie, est pris de dyssentrie, diarrhée, etc., meurt ou rentre en France infirme.

Pourquoi? le lard salé, le soldat le jette ou

le donne : dangereux dans les pays chauds, il est peu agréable d'ailleurs aux dyssentriques ; la viande fraîche provient du fournisseur chinois Wang-Haï qui, de mendiant, est devenu le plus grand propriétaire de Saïgon : elle est fournie par de petits bœufs maigres dont on se sert pour l'attelage et toujours au galop : le soldat ne la mange pas et pour cause.

Il y a donc l'ordinaire. Devant l'abondance que nous venons de présenter plus haut, l'administration a jugé nécessaire de le réduire de moitié, soit à 0,20 centimes par homme. Avec cela on achète soit un poulet, soit un poisson pour dix hommes : mais le poulet annamite, chacun sait çà (en Cochinchine), ne peut être mangé que par des chiens chinois : il faut une mâchoire de fer pour en avoir un lambeau, ou alors il faut l'acheter trop jeune et il n'est pas nourrissant : quant au poisson, qui est un poisson de vase, il est mauvais et nuisible.

Il reste donc à l'ordinaire du soldat, les fruits, la salade et l'absinthe : son prêt, augmenté de la moitié de l'ordinaire, passe à tout cela et c'est ainsi qu'il se nourrit. Il se nourrit

ainsi, bien portant, puis malade; puis enfin, lorsqu'on l'embarque pour la France comme convalescent sur les navires de l'Etat, c'est encore le lard salé et le bœuf de course qui sont le fond de sa nourriture.

Ce qui prouve bien qu'il y a erreur de la part de l'administration ou tout au moins trop de zèle à fournir des vivres d'adjudication, c'est que, pendant que l'on réduit l'ordinaire du soldat comme trop abondant, l'officier est obligé sur une solde insuffisante, de doubler le prix de sa pension pour se procurer autre chose que des vivres illusoires.

On ne saura jamais, la moitié des hommes allant mourir chez eux congédiés soi-disant comme convalescents, ce que la Cochinchine a coûté à la France.

A mesure qu'il se fait des trous, on les bouche sans compter. On ne compte jamais, d'ailleurs, avec l'infanterie de marine.

Le sang des officiers n'est pas plus précieux : tel parti de Cochinchine pour raisons de santé, y est renvoyé quelques mois après par tour de service : il faut qu'il démissionne ou qu'il meure.

Les bien portants, d'ailleurs, paient pour les autres ; 20 hommes font communément le service de 40.

Les titulaires manquent toujours : il y a un fonctionnaire capitaine : capitaine mort : un sergent fonctionnaire sous-lieutenant ou un caporal qui est quelquefois aussi fonctionnaire-médecin. Il manque toujours quelqu'un, et quelquefois c'est la compagnie tout entière qui vient à manquer.

Les médecins combattent avec énergie, depuis la conquête, ce système meurtrier : d'un grand zèle dans les hôpitaux, sans crainte des épidémies ni de l'autorité militaire ils ont sauvé bien des soldats, mais pas encore autant qu'on en a tué.

Si le service et la nourriture laissent à désirer à Saïgon, le logement a bien aussi quelques inconvénients : ces cases qui nous semblaient des cottages dans un beau parc, sont remplies d'habitants indigestes : au coucher du soleil, lézards, scorpions, serpents et rats se promènent sur les habits, dans les souliers, sur les dormeurs ; il n'est pas rare de trouver le matin une famille de lézards ou de crapauds

blottis au fond d'un godillot; ou bien la nuit, ces maudits petits lézards qui grimpent partout se laissent tomber du toit sur votre figure : quelquefois c'est le père lui-même, gros comme un hareng, qui se laisse aller sur votre joue : les scorpions se livrent aussi à leurs exercices. et de plus piquent fortement quand ils se trouvent dans un vêtement où l'on veut entrer soi-même : on les punit en les entourant de papier enflammé; ils se percent le sommet du crâne en redressant leur queue et meurent subitement : ce supplice devient même une distraction le soir.

Quant aux serpents il y en a partout : dans l'herbe, aux cuisines, de préférence aux cabinets : ils craignent l'homme et le fuient, ce qui est fort heureux, car leur morsure est souvent mortelle, à l'exception de certaines espèces.

Il faut marcher néanmoins dessus pour se faire mordre : à l'Avalanche, arroyo où la troupe se baigne, il y a eu plusieurs cas de baigneurs qui, s'enfonçant dans les joncs sans avoir eu la précaution de battre l'eau avec un bâton auparavant, ont été mordus par un ou

plusieurs reptiles, et sans remède possible.

Quelques grandes espèces plus rares sont assez inoffensives ; quelques jours après notre arrivée, le commandant d'artillerie dut appeler le poste pour en faire sortir un de sa salle à manger, où il s'était introduit pour jouer avec deux enfants.

Il mesurait 3 mètres de long.

Pour éviter tous ces inconvénients et d'autres, on construit une caserne auprès de l'Avalanche, mais voilà deux fois qu'elle est tombée ; espérons que la troisième nous pourrons l'habiter.

Notre caserne n'est, à vrai dire, qu'un camp, c'est, du reste, ainsi qu'on l'appelle, mais il a peu l'aspect d'un camp français. Les hommes errent d'une case à l'autre en salacos, blouses chinoises et babouches : les marchands de fruits, d'eau et de sirops, en costumes variés lui donnent un bizarre aspect.

Voici d'abord le marchand de lait : Malabar, noir et nu jusqu'à la ceinture, enveloppé d'étoffes rouges et brillantes ; le marchand de limonades et de confitures chinoises, gâteaux, etc. ; les gâteaux sont excellents, imi-

tés des nôtres ou que nous avons imités; les confitures gigantesques : un pot de 10 livres pour 1 fr. 50 avec des oranges comme la tête d'un enfant tout entières dans la mélasse. Quant aux limonades, elles sont malsaines, étant surtout faites de jus de fruits.

Le marchand de fruits, chinois aussi, débite des ananas, des jacques, des mandarines, des mangues etc., etc. L'ananas coute un sou : on les dévore; un des nôtres en mange treize et meurt le soir même : c'était pourtant un licencié en droit, un avocat dont le gosier avait dû laisser passer des choses plus malsaines.

Le fruit du jacquier est liquide et ressemble à des œufs de grenouille : cuit, c'est une pâte, d'où le nom d'arbre à pain donné au jacquier; les autres fruits mangues, mangoustans, etc., sont des fruits que l'on mange, surtout parce qu'ils sont acides et frais, mais qui n'ont pas toujours grand parfum.

Le roi du pays, le roi des colonies d'ailleurs, c'est le coco : le coco à la cuiller s'entend Cueilli à la rosée du matin, d'un coup de hachette du marchand, il laisse échapper une eau fraîche et claire qui sert à faire l'absinthe;

ouvert d'un second coup de hachette, la crême qui enduit l'intérieur s'enlève à l'aide d'une cuiller, (d'où le nom) et constitue un déjeuner local qui ne vaut pas le voyage, sans doute, mais qui mérite d'être signalé aux gourmets.

La difficulté, c'est que le coco devant être cueilli vert et mangé frais, ce n'est que là-bas qu'il a sa saveur.

Au milieu de tous ces indigènes et produits indigènes qui encombrent le camp, circule une nuée de petits annamites qui cirent les souliers, aident les cuisiniers, plument les poules, tout en se disputant dans leur langue assez criarde.

Tout cela prête au camp français un aspect assez tartare. Il faut que l'appel du clairon l'exercice ou pour une revue, vienne donner une tournure française aux cases et à leurs habitants.

A la sonnerie, les indigènes noirs, jaunes disparaissent, les compagnies se rangent en armes à l'ombre des auvents qui précèdent l'entrée des chambres et la revue commence.

Quelques officiers, un entr'autres, lieutenant-

colonel venant de la ligne, voulaient faire les choses plus militairement. Celui-là avait ordonné de mettre les compagnies en armes dans la cour, au soleil et sac au dos : le médecin en chef de la colonie fit lestement et en personne, déposer les sacs et replacer les hommes à l'abri des cases ; fureur du lieutenant-colonel qui n'avait jamais vu ça dans la ligne, mais fureur impuissante, car ici le médecin est maître.

Quant aux exercices, ils sont rares, très rares ; les hommes exténués par un service de garde disproportionné avec l'effectif réel ne les supportent pas.

Le service de Saïgon comprend l'arsenal, les services d'honneur et la prison.

Le service de l'arsenal composé de factions et de patrouilles, est dur, l'étendue de l'arsenal est très grande : situé entre la rivière de l'Avalanche et la rivière de Saïgon, il est en butte aux vols continuels des Annamites qui, un jour, y volèrent deux canons, tout simplement. On les retrouva dans le nord, un jour de marée basse, liés aux flancs d'une jonque qui s'était échouée intempestivement : ils étaient du reste, à la frontière.

La surveillance est active et l'on ne dort guère ; ce sont les barques surtout qui donnent de l'ouvrage.

Filant silencieusement sur l'eau, surtout dans l'Avalanche, elles paraissent et disparaissent comme des ombres, s'approchent du rivage, s'en éloignent au cri de la sentinelle. Quelquefois le rameur de l'avant s'accompagne d'un chant monotone assez doux, mais triste à se porter soi-même en terre : ce peuple là n'est pas gai ; je ne sais pas ce qu'on lui a fait, mais il ne rit pas souvent, surtout dans son naturel.

Des postes d'honneur il n'y a rien à dire ils sont les mêmes en tous pays.

La prison est un poste assez curieux, pas gai par exemple, mais pas du tout : La ronde et la releve toutes les demi-heures. Le gong, le garde à vous des sentinelles toute la nuit, c'est à vous donner la chair de poule : ce qui est lugubre par dessus tout, c'est la visite des cachots. D'abord vous ne voyez rien, puis, dans un coin, ramassé en boule ou perché en haut du lit de camp, tout gris avec deux yeux brillants, vous voyez l'Annamite qui ne dort pas. A quoi songe

cette figure sombre et féroce, jusque là toujours libre dans ses forêts vierges : l'impression d'un homme entrant seul la nuit dans ces cachots est celle que l'on doit ressentir en entrant dans les cages d'une ménagerie. Les craintes de révoltes sont excessives et la surveillance très dure.

Le service des femmes est plus doux mais semé de périls. En prison, la femme annamite gagne : à l'abri du soleil, mieux nourrie, elle blanchit, engraisse, ressemble moins à un singe, plus à une femme; elle est du reste très aimable avec ses gardiens pour obtenir une cigarette, une chique de bétel, un fruit défendu quelconque.

La consigne est sévère dans cette partie de la prison, mais d'une autre nature et dans un autre but.

C'est égal on respire le lendemain quand on relève la garde.

En dehors des heures de la sieste qui dure de dix heures du matin à cinq heures du soir, le soldat qui n'est pas de service flane dans Saïgon comme dans la première ville de province venue.

De jour, les seules distractions sont l'alcool,

l'absinthe et les dérivés. L'absinthe pour les grosses bourses, se prend dans les cafés, coûte très cher, vient de France et ne vaut rien : le troupier va chez le débitant chinois qui lui livre absinthe et liqueurs de sa fabrication très bons et à bas prix.

C'est une singulière chose que de voir le commerçant chinois vendre tous nos produits bon marché et meilleurs que son concurrent anglais et surtout français, et toujours aimable par dessus le marché.

Le seul côté un peu vivant de Saïgon dans la journée est la place du marché qui ressemble à tous les marchés de la terre : les militaires, les civils, les dames marchandent, les vendeuses glapissent, on finit par s'arranger : les seules particularités de ce marché peu varié d'ailleurs en produits, sont le marchand de saucisses de chien, fort bonnes d'ailleurs, et le marchand de poisson fermenté entassé dans de grandes jarres : verdâtre et tout dépecé, il exhale une odeur de source sulfureuse, on en met dans tous les plats et cela donne appétit, parait-il.

Le marché est pauvre excepté en fruits, et

les marchands sont presque tous chinois ; ils forment d'ailleurs un quartier important, propre et industrieux dans la ville : il est semblable, d'ailleurs à celui de Singapore et probablement à tous les quartiers chinois de toutes les villes du monde; les autres quartiers de Saïgon sont formés surtout de grands jardins très touffus où l'on distingue à peine une maison blanche. Seule la Ste-Enfance magnifique palais construit avec luxe et goût donne l'idée d'une architecture coloniale : le palais du gouvernement qui rappelle, en blanc et en tuiles rouges celui des Tuileries, est un peu banal; il est entouré d'un grand parc à la végétation puissante qui lui donne cependant un certain cachet.

Toutes les autres maisons, à l'exception de celle de Wang-Haï, le fournisseur, qui est splendide, sont plus ou moins coloniales ou européennes, mais aucune n'a de type particulier.

Le soir, par exemple, Saïgon perd un peu de cet aspect banal, surtout dans les quartiers chinois ; la foule est grande, les maisons de jeu sont ouvertes : des Malabars, des Tagals, des

Philippines au teint sombre, couverts d'étoffes brillantes s'y serrent contre l'européen vêtu de blanc : de jaunes annamites tout en noir se glissent entre les groupes : le banquier est généralement chinois. Chacun met son enjeu sur une case et attend le coup de dés. L'expression des visages de ces races diverses est bien curieuse : les Malais surtout ont des faces de tigres quand ils perdent et ils perdent souvent, car les banquiers, comme partout, font fortune.

Les maisons de jeu où le cultivateur annamite et l'employé européen viennent perdre tout leur avoir forment un des meilleurs revenus de la colonie ; il y a aussi l'opium, exploité en régie comme le tabac chez nous; mais mortel et qui rend bien vite inutiles et incurables ceux qui en font usage : les extases tant vantées par les fumeurs ne sont le don que de quelques-uns ou plutôt c'est à une nature d'esprit particulière qu'il faut les attribuer : l'européen ardent, d'esprit cultivé lutte contre la torpeur qui vient glacer son cerveau et ressent des malaises et des douleurs souvent effroyables. Ce n'est qu'au bout d'un certain

temps et avec l'usage, que le poison agit d'une façon favorable. Dès ce jour le fumeur est perdu.

Le chinois apathique et sans imagination ressent très facilement l'influence, prend de moins fortes doses et résiste plus longtemps pour finir de même néanmoins.

Les distractions de Saïgon sont ici à peu près toutes épuisées : il reste l'absinthe et les femmes : l'absinthe on en abuse : quant aux femmes avant d'en user, il faut donner quelques renseignements.

Petites, maigres, jaunes, ornées d'un chignon mesquin, elles rehaussent ces éléments de beauté par une chique de bétel qui leur remplit la bouche et les lèvres d'une salive rouge : notez qu'elles ont les dents noires et qu'elles se frottent d'huile de coco qui a le parfum de l'huile à quinquets.

Maintenant, allez-y si vous voulez, et bonne chance, car il y en a de mauvaises.

Il y a bien quelques européennes affables, mais absolument au-dessus des moyens du commun des mortels : les officiers et supérieurs ont seuls le droit de les saluer : un souillon de

cantine, Maria, qui fit les délices des marmitons de 18 compagnies à Toulon, fait ici ceux de la haute société civile et militaire : il est juste de dire qu'aujourd'hui elle se débarbouille, porte des robes de soie bleu pétard et a un naï tout en blanc pour ramasser son mouchoir et sa cigarette.

Dans la description des monuments que nous avons énumérés plus haut, il en est un que nous avons omis à dessein, pour lui donner une plus large place, c'est l'hôpital. Il est bien bâti, bien situé, admirablement bien tenu par les médecins et les sœurs, mais ce que ses salles ont vu défiler de pauvres conscrits mourants, ont abrité de désespoirs silencieux de l'homme qui meurt à mille lieues des siens, nul ne le saura; la comptabilité n'est pas toujours en règle dans la marine, celle-là jamais.

Tous les trois mois on évacue les malades vers la France au nombre de deux, trois, quatre cents convalescents, dit-on; ils n'ont pas encore doublé le cap Saint-Jacques que déjà la mer en a reçu cinq ou six : et tout le long de la traversée le transport sème les cadavres.

Les survivants sont congédiés, débrouille-toi comme tu pourras.

Les maladies de Cochinchine sont atroces dans leur forme et impitoyables : ces squelettes jaunes, couverts de plaies, souvent d'abcès comme le poing, restent vivants, j'entends avec toute leur connaissance, jusqu'au dernier souffle ; le malheureux s'en va morceau par morceau et sans remède. S'il est triste de mourir ainsi, il est triste aussi pour les pauvres diables de revenir chez eux soi-disant convalescents pour traîner quelques années une existence douloureuse et inutile.

Presque tous les soldats de Cochinchine en sont là : les mieux portants cachent, sous quelques dehors de santé, des maladies chroniques inguérissables et succombent plusieurs années après avoir quitté le régiment.

Tant que l'on enverra en Cochinchine des conscrits et qu'on les nourrira comme on le fait, il en sera de même. Les transports aujourd'hui sont améliorés, la mortalité à bord est moins considérable, moins odieusement dûe aux mauvais traitements, mais ces hommes n'ont plus grande valeur physique, on le sait

bien, puisque l'infanterie de marine est exemptée du service de l'armée territoriale.

Le service militaire en Cochinchine ne laisse heureusement pas trop le temps de penser. A peine arrivés, on part en détachement, et c'est toujours une fête.

Notre compagnie est d'abord détachée au fort du Sud, vieil ouvrage en terre qui domine la rivière, si l'on veut, ou qui est plutôt dominé par elle, tant la côte est plate : il y a un canon qui partirait bien comme tous les canons, mais il n'a pas d'affût. La grande distraction est de voir passer les navires et de garder les prisonniers.

Quelques jours après notre installation nous voyons arriver deux frégates prussiennes, la *Herta* et la *Médusa* : elles passent devant le fort, nous rendent poliment notre salut et deux de leurs officiers viennent nous rendre visite; ils sont gras et bourgeois, l'air brave homme. Ils regardent les remparts, notre canon, un peu tout, le lieutenant les invite à déjeuner : il avait même fait acheter, prévoyant le cas, les plus belles mangues de Saïgon.

Les Prussiens qui croisent dans les mers de

Chine sont venus se ravitailler à Saïgon et mettre quelques matelots malades à l'hôpital militaire.

L'autre distraction, garder les prisonniers, est en même temps une sinécure. Ce sont des prisonniers militaires à qui on fait remuer un peu de terre, mais pas beaucoup : les temps n'ont pas toujours été tels, et sous les premiers chefs de l'armée d'occupation, le fort du Sud a été la terreur des soldats et des marins.

Il y a de sinistres légendes : les hommes ont travaillé aux remparts la moitié du corps dans la boue et le fort du Sud a été un tombeau. Sans compter avec un climat qu'ils ne connaissaient pas, les chefs ont imposé aux condamnés de rudes travaux, et aussi quelquefois des supplices qui durent abréger la vie d'un certain nombre. Nous avons au cachot une barre de justice où l'on attachait par les deux pieds le condamné : une crémaillère permet de hausser les pieds du patient qui ne se trouve ainsi posé que sur les épaules, les mains liées derrière le dos. Ce genre de punition ne s'inflige plus depuis quelques mois, paraît-il, mais la barre est

là, et elle a servi à des condamnés qui sont encore là aussi.

Cela dépend évidemment des chefs, de leur caractère, de leurs dispositions, de leur bon vouloir.

Pour l'instant notre lieutenant qui est la pâte des hommes et a fait manger les plus belles mangues de Saïgon aux officiers prussiens venus pour visiter le fort du Sud, est très coulant avec ses victimes.

L'une d'elles, condamné à mort depuis plus d'un an, est l'objet de sa fréquente sollicitude : c'est un matelot du stationnaire qui a rossé un aspirant, d'où condamnation, appel, recours en grâce, et il y a un an que ça dure. Comme condamné à mort il a le droit de ne pas travailler, mais il réclame le travail pour ne pas s'ennuyer : l'ordre arrive de le transférer à la prison de Tong-Keou située près de Saïgon.

Le lieutenant le confie à un caporal et à quatre hommes armés, selon l'ordonnance, et recommande au caporal de ne pas être trop sévère en route, de lui laisser recevoir du tabac si un camarade lui en donne. Le caporal s'embarque, ferme sur ses consignes militaires ;

en arrivant à Saïgon il faut aller au stationnaire chercher un ordre, puis à la place. Deux hommes se détachent, l'ordre n'arrive pas, le soleil commence à monter. Le condamné à mort qui a quelqu'argent demande au caporal la permission de prendre un bock. Le caporal, ayant réfléchi, ne trouve d'autre moyen de concilier ses consignes que de prendre aussi un bock avec son prisonnier. C'est là toute la marine.

Tout n'est pas rose aux colonies : mais quand le chef est bon on passe, comme vous voyez, sur bien des choses et des plus importantes : La peine du matelot fut d'ailleurs commuée en prison et pour une durée peu considérable.

Quand on parvient à s'échapper du fort du Sud, car il faut s'échapper, le service étant continuel par pénurie d'hommes, on se sauve à Cholen, la ville chinoise, ou à Saïgon,

Cholen, qui est toujours l'éternelle et fastidieuse ville chinoise, partout la même, se distingue par une pagode en vieille pierre noire rehaussée de bas-reliefs en terre vernissée et coloriée ; c'est sombre, imposant : il y a là un

type d'architecture ; ce ne sont pas les Annamites qui l'ont construit.

On trouve encore à Cholen un théâtre chinois toujours nature, trop nature même : mais à la deuxième fois ce n'est plus drôle.

On s'en va chasser dans la plaine des tombeaux, grande plaine couverte de tombeaux riches d'ornements et bizarres de formes.

Cette plaine s'étend de Cholen à Saïgon, et dans le nord jusqu'à perte de vue. Il y a là des générations. L'aspect en est solennel. La nuit, au clair de lune, ce cimetière sans bornes et sans date, étrange avec ses pierres grimaçantes, est fantastique : surtout si en même temps on entend les cris des différents animaux de proie ou que, de temps en temps, l'on fasse lever quelque bande des immenses condors qui affectionnent ces parages.

Il fut un temps où la plaine des tombeaux était la frontière des possessions françaises : repaire des tigres et des pirates toujours à l'affût, cela devait encore en accentuer le pittoresque; cela dépassait même peut-être les bornes.

Les tigres et les pirates existent encore en

grand nombre (on appelle pirates les Annamites qui n'ont pas voulu accepter le code Napoléon et l'impôt français), mais il faut aller les chercher plus loin. Quelquefois, ils viennent vous chercher.

Une belle nuit on nous réveille au galop, la compagnie est designée pour aller dans le nord secourir un poste menacé. On distribue des cartouches; on roule la couverture sur l'épaule : au lever du soleil nous sommes en route.

Les canonnières remontent la rivière de Saïgon, après une heure de navigation nous prenons vers le sud-ouest dans une autre rivière fort large encore qui descend jusqu'auprès du cap St. Jacques et remonte ensuite vers le nord.

Entassés sur le pont de la canonnière, nos fusils et nos sacs à fond de cale, nous contemplons le paysage : toujours des bords plats et monotones et une eau limoneuse; de temps en temps une aigrette perchée sur une patte se détache en blanc sur la verdure sombre. Un troupeau de buffles se précipite à grand bruit dans la rivière et traverse à la nage; ils pa-

raissent sauvages : non, un petit naï, gros comme un singe, conduit le troupeau assis entre les cornes du premier.

Ces animaux sont énormes, 5 pieds de haut et $1^{m},50$ d'envergure de cornes; leur aspect est féroce et ils sont souvent redoutables ; inoffensifs à l'Annamite, ils reniflent de loin l'européen et le chargent à fond. Ils sont de plus très difficiles à tuer. Employés dans Saïgon à traîner les tonneaux d'arrosage, ils obéissent généralement très bien à leur conducteur ; cependant l'un d'eux, pris un jour sans doute de furie et s'échappant au galop, entre dans l'hôpital, lance à dix pieds en l'air le factionnaire qui fut tué, le capitaine Mathieu (1) accouru avec son sabre et plusieurs autres personnes : reçoit du poste neuf balles de chassepot qui le traversent de part en part et continue ses ravages ; il ne tomba que sous les balles de carabines des marins qui lui brisèrent les os : les balles de chassepot avaient tourné autour.

Ceux que nous rencontrons sur l'eau au

(1) Le capitaine Mathieu est le même qui, à Bazeilles, sonnait la charge tous les clairons tués.

nombre d'une cinquantaine environ paraissent ne pas être à craindre, cependant le commandant de la canonnière fait ralentir la marche pour les éviter, et de fait notre navire en tôle ne résisterait pas beaucoup à ces cornes-là.

La contemplation des buffles nous rappelle les bœufs et les bifteacks et l'on parle de déjeuner.

Il n'y a pas de vivres : nous avons bien emporté des cartouches mais pas de vivres, et la canonnière n'en tient pas, et nous devons rester plusieurs jours à bord.

On fait appel au maître commis qui découvre quelques vieux biscuits et une boîte ou deux d'endaubage : nous en avons à peu près 200 grammes par homme et autant de biscuit. Aussi on ne le jette pas, le repas fini, il faut boire : on a bien trouvé quelques fonds de tonneaux qui ressemblent à du vinaigre, mais il fait à peu près 40° sous le toit de la canonnière, et cela ne suffit pas à un quart par homme.

Nous sommes bien aussi sur une rivière, mais une rivière remontée par la marée jusque bien avant dans l'intérieur.

Un bachelier ès-sciences résout le problème :

l'eau de mer remonte à la surface du fleuve et ne se mélange pas avec lui étant de sens contraire. Il s'agit seulement d'avoir une pierre : il n'y en a pas à bord et on n'en trouverait certes pas à 10 lieues à la ronde dans la vase qui nous entoure; un paquet de cartouches supplémentaire donné par un caporal fait l'affaire : on l'attache au fond d'un bidon : lancé adroitement au courant, le bidon ramène de l'eau salée : on allonge les courroies, le bidon plonge d'un mètre, l'eau est douce : victoire! oui, mais le troupier français qui a vu cela et qui a soif, immole un bon tiers de ses paquets de cartouches, aussitôt le soir venu, à cette pêche d'un nouveau genre. Cela fait il les remet dans sa giberne.

Comme ils vont défendre la Cochinchine! du reste avec les fusils que nous avons, il est plus prudent de se servir de la baïonnette; ils viennent d'un fournisseur anglais, le levier casse comme du verre, la culasse mobile éclate volontiers, et déjà à la cible, nous n'osions pas trop tirer avec. La moitié à peine partait sans accident et sans cracher à la figure.

Vers le soir nous approchons d'un poste :

c'est Tah-nam, le quartier général des tigres et des pirates; la plaine est couverte de hautes herbes et presque partout inondée.

Tah-nam est un poste coquet : il possède un pont sur le Vaïco ; une ou deux maisons blanches et coquettes rappellent Saïgon : des barques peintes en vives couleurs sont amarrées auprès. Le poste des soldats se composait à cette époque de cases au ras du sol couvertes de chaumes. Un treillage en bambou comme autour d'un jardin, fortifiait le poste : les guérites des factionnaires étaient placées sur une sorte de pilotis à cause des tigres qui sont ici chez eux, parait-il.

Toutes les nuits, il s'en trouve au moins un qui passe le pont et vient rendre visite au poste : s'il fallait tirer chaque fois l'on ne dormirait jamais.

Quand Cop arrive (nom annamite du tigre imité de son cri de chasse cop-cop) le troupier grimpe sur sa guérite et l'animal, assis par terre le regarde faire sa faction en se léchant les babines.

Quelquefois, au mépris de la consigne, dans les nuits noires, maître Cop passe le treillage et

vient rôder autour des cases, au grand désagrément des hommes qui couchent près des portes protégés seulement par une claire-voie, et qui entendent le son creux de sa respiration beaucoup trop près d'eux : heureusement que le tigre n'attaque que les hommes isolés.

Le plus souvent c'est à la case du distributeur qu'il rend visite : des quartiers de bœufs sont pendus à l'auvent du toit ; Cop saute pour les atteindre, ils sont haut et il retombe sur son derrière en grondant comme un chat fâché. Le distributeur, si cela l'amuse, peut le voir pardessus le mur en torchis qui est séparé du toit par un espace vide de deux pieds environ, à cause de la chaleur. Une nuit, impatienté, il passe son fusil par dessus le mur et tire à bout portant sur le tigre qui, dans sa stupéfaction, enlève un morceau du toit d'un bond et se sauve, ce qui ne l'empêcha pas de revenir quelque temps après, mieux portant que jamais.

La plus jolie histoire est celle du clairon de la 23e de quart dans la chambre par une nuit sombre. En Cochinchine, prévoyant le cas où les sentinelles seraient enlevées, on

fait le service à la chambre comme à bord.

Le clairon donc était de quart et s'ennuyait comme un homme de quart : la lampe de la chambre éclairait au dehors un certain espace de la cour : couché sur l'herbe, bien en lumière, le clairon aperçoit Fox, un grand chien appartenant au poste qui le regardait faire sa faction. Pensant qu'ils s'ennuieraient peut-être moins à deux, il appelle Fox, Fox ne bronche pas. La grande bête, la tête couchée sur ses pattes semblait guetter le soldat mais ne bougeait pas : le clairon se dérange et s'en va vers Fox qui était quelquefois capricieux, en l'appelant des noms les plus doux : il n'en est plus qu'à une vingtaine de pas, quand Fox lève la tête en grondant et prend tout à coup de singulières proportions en fixant notre clairon avec des yeux beaucoup trop ronds et trop brillants.

Battant en retraite à reculons, le soldat arrive à la porte du lieutenant et appelle : lieutenant! lieutenant! l'officier ouvre la porte en chemise : il y a un tigre devant votre porte ; l'autre lui jette la porte au nez et notre clairon court dans la chambre en criant : aux armes.

Le tigre n'attend pas le résultat et décampe

emportant d'un coup d'épaule plusieurs mètres de treillage.

Le factionnaire voisin interrogé dit qu'il a senti comme un vent passer, que le treillage a craqué, qu'il ne sait pas ce que c'est et n'a rien vu. Il faisait noir comme il fait noir en Cochinchine quand il fait noir.

Avec les Français, le tigre se croit tenu à des ménagements, et ces histoires sont rarement tragiques; mais avec les Annamites, il n'observe aucune réserve, pénètre dans les cases, les bouleverse, blesse ou tue cinq ou six personnes et part, emportant une proie sur l'épaule comme un chat emporte une souris.

Ces visites sont signalées par les hurlements affreux des Annamites : mais il est toujours trop tard quand on arrive. Cop soupe là-bas sous quelque fourré. Une femme emportée un jour de cette façon et lâchée saine et sauve par un hasard miraculeux est restée folle : c'est d'ailleurs la légende annamite, le souffle du tigre rend fou. Il n'y a pas besoin, du reste, d'introduire de sortilège dans l'affaire, c'est assez vraisemblable.

A Tah-nam commence l'arroyo de la poste

qui conduit à Mytho, un des centres militaires du pays.

L'arroyo de la poste est un petit canal d'environ 15 mètres de large qui traverse une des contrées les plus vierges et les plus redoutables de la Cochinchine, la plaine des Joncs célèbre dans l'histoire de la conquête.

Nous entrons dans l'arroyo à la nuit : les canonnières qui ont à peine la place d'évoluer sifflent à toute volée pour prévenir les jonques d'avoir à se jeter sous peine d'abordage dans les canaux latéraux. A chaque détour l'éperon entre dans la vase et le navire dans les branchages en réveillant tout un peuple d'oiseaux, de singes et de fauves qui s'enfuient en poussant des cris assourdissants.

Un orage éclate pour compléter le tableau, la pluie tombe à torrents et fait bouillonner l'eau tout autour de nous ; des éclairs incessants illuminent la forêt, de distance en distance un affluent va perdre, sous une sombre voûte de lianes, ses eaux noires et profondes. Dans l'intervalle des éclairs l'obscurité est profonde : le reflet des fourneaux jette seul des ombres fantastiques sur les palétuviers du rivage. Tout

à coup on ressent un choc, des cris sauvages éclatent à côté de nous. A la lueur d'un éclair, on voit une lourde jonque couchée sur le côté : des êtres bizarres armés de long bambous gesticulent en hurlant : c'est un abordage. D'un coup de barre, la canonnière se dégage et passe.

Mytho est située au confluent de l'arroyo de la poste et du Soirap, une des bouches du Mé-kong : c'est un des derniers postes conquis par les Français et aussi l'un de ceux le plus souvent menacés par les pirates.

Mais ces pirates, il y en a donc partout : à trois heures de Saïgon on nous montre une grande plaine : pirates et tigres. La plaine est grande, elle va jusqu'à Tah-nam : là, Français, nous dit-on, mais Français tout petit, quelques milliers de mètres. En sortant de Tah-nam grandes plaines : pirates de Tah-nam à Mytho : de Mytho à Ving-Long pirates et ainsi de suite entre tous les postes : est-ce que ces pirates si nombreux et qui couvrent une telle étendue de pays ne seraient pas les propres habitants de la Cochinchine et les villages marqués sur les cartes comme villes, Bien-Hoa, Ving-

Long, Chandoc ne seraient-ils que le refuge de quelques indigènes soumis?

Mais s'il y a tant de pirates que cela en Cochinchine c'est qu'ils ne nous aiment guère et que le système employé à leur égard ne leur plaît pas.

La question n'est pas de notre compétence comme on disait dans l'infanterie de marine, ce qu'il y a de sûr c'est que habitants de la Cochinchine ou pirates, quand ils nous tiennent ils nous arrangent bien.

Dernièrement ils ont surpris un poste, le Rackgia, et l'ont massacré.

L'officier et l'inspecteur étaient prévenus depuis plusieurs jours. Doux avec l'annamite, jeunes tous deux, ils croyaient n'avoir pas à se défier outre mesure.

Un matin, un tram arrive hors d'haleine à Long-Xuyen : le poste du Rackgia massacré en entier. On part, on trouve le poste vide, tous les lits sanglants, les hommes avaient été tués endormis, assaillis chacun par 10 annamites peut-être : l'officier et l'inspecteur pris vivants étaient restés plusieurs jours aux mains des pirates qui les avaient torturés.

Un mois après, il se vendait encore dans Saïgon même, clandestinement et par bravade, de la viande de Français : un annamite nous l'a raconté et il se moquait encore de nous ce jour-là.

En fouillant autour du poste on trouva un homme nu enfoncé dans la vase jusqu'au cou : c'était le dernier survivant du Rackgia fou ou idiot. Deux jours dans la vase avec le soleil à pic sur la tête.

Comment avait-il échappé, que s'était-il passé, on ne le sut que par des légendes et par des bouches suspectes; l'homme qui nous racontait en baragouin quelques-uns de ces détails, annamite de haute taille pour sa race, porteur d'eau à la caserne même de Saïgon, avait grand regret de n'avoir pas été au massacre, cela se lisait dans ses yeux, et, il y avait peut-être été.

Le malheureux sauvé si miraculeusement ne put rien raconter de raisonnable. Il était l'un des deux factionnaires que l'on plaçait tous les soirs : fut-il oublié par les pirates, sauvé par une femme annamite qui le retint chez elle, suivant un bruit que quelques paroles échap-

pées dans son délire à l'hôpital accréditèrent, on ne le sut pas. Tout ce qu'il se rappelait c'était des cris horribles et qui lui avaient semblé durer deux jours.

Un épisode touchant raconté plus tard, signala le massacre. L'employé de la ferme d'opium avait une maîtresse annamite qui souvent l'avait prévenu et le soir du massacre était chez lui.

Quand les pirates arrivèrent, ils le trouvèrent debout et armé derrière sa porte crénelée : il déchargea jusqu'à son dernier fusil que la congaï rechargeait derrière lui. Quand il n'eut plus rien, que le feu commença à prendre à sa case, il sortit armé d'un long bambou et mourut en frappant : il avait tué trente hommes aux Annamites, dit la légende.

La congaï sortie avec lui se fit tuer sur son corps, ce qui prouve que les femmes ont du bon, même quand elles ressemblent à des singes.

Avec de semblables voisins on ne dort que d'un œil dans les postes de Cochinchine.

La manière de combattre de ces gens-là éveille singulièrement les sentinelles et dé-

route les systèmes militaires européens. Dans les postes exposés on fait de la nuit le jour par nécessité, et c'est souvent au milieu d'un punch ou d'une partie de cartes que les figures sombres ornées de chignons sales des pirates font leur apparition sinistre. Cela arriva un jour à un petit poste où se trouvait le sergent médaillé dont nous avons parlé à propos du Tarn. Le poste était voisin d'un autre plus grand auquel il servait de grand-garde.

Les quatre sergents du petit détachement, retirés dans leur case faisaient un piquet tout en chassant les moustiques. L'un d'eux sort pour une raison naturelle et ne revient pas. Un quart d'heure se passe, le second va voir ce que fait le premier : il ne revient pas davantage.

Le troisième impatienté dit : ah çà ! qu'est-ce qu'ils font donc? il prend la lumière à son tour et ne revient pas non plus.

Le quatrième joueur, vétéran de la Cochinchine, entend tout à coup un bruit trop connu pour s'y tromper : les pirates ont surpris le poste et le massacrent : il faut prévenir le grand poste, les Annamites gardent la porte, il se

glisse sous le lit de camp scellé à la muraille.

Il n'y est pas plutôt blotti que cinq ou six ombres entrent sans bruit, puis une vingtaine, tous armés de lances. Ils commencent à fourrager partout à coup de pointe.

Dans leurs recherches furieuses ils lardent le malheureux qui ne souffle mot : un coup lui traverse la cuisse, un autre le bras; il attend le troisième qui ne vient pas. Les pirates sortent. Un quart d'heure se passe ; le sergent nu-pieds, tout sanglant, se glisse en rampant jusqu'à la porte, sonde la plaine du regard, puis prend sa course, course désespérée, folle, vers le grand poste qui dort ou est peut-être massacré aussi : La meute des pirates est sur ses talons, chasse silencieuse et sinistre à travers les lianes, les épines : ils vont l'atteindre.

Enfin il aperçoit les miradors : il crie, des coups de feu répondent, il est sauvé.

Il tombe en arrivant et reste deux jours sans connaissance. Les quinze hommes de son poste avaient tous été massacrés, mais il avait sauvé le gros du détachement.

Souvent les Annamites s'acharnent après leurs victimes, s'attardent à torturer les pre-

miers qui leur tombent sous la main et le grand coup manque.

A Mytho, dans les premiers jours de la conquête, une nuit également, vers une heure du matin, quelques soldats veillaient encore dans une chambre isolée; ils faisaient un punch et, tout en causant, regardaient les étoiles par la fenêtre ouverte. Tout en causant et en buvant, ils pestaient contre les distributeurs et les boulangers qui, dans une case voisine de la leur, ne faisaient que se battre et faire du tapage : c'était, il est vrai, l'habitude de ces messieurs qui, ayant la cambuse à leur portée, en usaient toutes les nuits pour arroser leurs travaux, ce qui amenait inévitablement des coups de poing.

Le vacarme, ce soir là, durait depuis longtemps, quand un soldat se penche par la fenêtre et sondant la nuit; aux armes, crie-t-il. Une foule d'ombres silencieuses se croisaient en courant dans le poste; un coup de feu retentit, puis plusieurs; le tumulte est à son comble : les rangs se forment cependant, on fouille le poste, rien, les remparts, rien. Un factionnaire a vu fuir par un angle des remparts une foule

de fantômes noirs, des centaines, dit-il; c'est lui qui a tiré. Par où sont-ils entrés, que sont-ils venus faire, pas un soldat ne manque à l'appel. Tout à coup des cris d'horreur s'élèvent de la case des distributeurs : on accourt avec des lumières; ils sont là sept attachés sur leurs lits de camp, sans vie; leurs chairs ont été tenaillées, arrachées, des bambous enfoncés sous les ongles, dans les yeux. Les pirates se sont acharnés sur leurs ennemis baillonnés, leur férocité a sauvé les autres. C'était là la cause du bruit qui dérangeait tant les soupeurs.

Que faire avec de pareils adversaires, quand on les tient on ne les rate pas et la terre de Cochinchine a été largement arrosée de sang. Il y a une cause cependant,où il doit en avoir à cette haine féroce, aussi vivace aujourd'hui qu'au jour de la conquête, quoiqu'on en dise. Le peuple annamite ou plutôt le pirate, pour parler comme l'Officiel, n'apprécie-t-il point les bienfaits de notre civilisation ou bien les trouve-t-il amers. Jamais, on le sait, en vrai chinois qu'il est au fond, il n'acceptera et n'achètera rien de nous, ni usages, ni mœurs, ni produits,

ni ce que nous regardons comme des commodités ou des jouissances. Il a les siennes, aime sa civilisation et répudie la nôtre. Il n'y a donc pour lien entre l'annamite et nous que le commerce de riz et les droits civils.

Le riz, il le vend pour aller en jouer l'argent, il ne le cultive d'ailleurs que pour cela, mais savez-vous comment on le lui achète. On le lui paie comptant une première fois, puis, après la récolte, comme il n'en a pas gardé pour les semailles, on lui donne un sac sous promesse d'en rendre un ou deux suivant le cours. L'Annamite qui tient religieusement ses promesses, paie à la récolte en nature et reçoit moins en argent : ainsi de suites à toutes les récoltes. Il ne s'acquitte jamais et, au bout de quelques récoltes, il se trouve travailler pour le chinois ou l'européen pour quelques pièces d'argent et son riz est vendu d'avance.

Viennent les droits civils : le premier de tous est celui de payer l'impôt : l'annamite qui n'a pas d'argent n'aime pas cela, surtout quand lui qui ne possède que des sapèques de cuivre comme dans l'intérieur, est obligé de payer en piastres d'argent de beaucoup supérieures,

un tiers environ, comme cours à leur valeur en sapèques.

Il a le droit ensuite d'acheter son opium à la régie qui le lui vend très cher, pas toujours très bon; dans certains cas il doit servir la France comme garde national.

Avec tous ces droits on lui accorde encore celui de mettre un drapeau tricolore sur son village et d'élire un maire de son choix qui plaise au gouvernement.

Il est traité, vous le voyez, à peu de choses près comme le paysan où l'ouvrier français, et il se plaint : mieux que cela il se révolte, délaisse ses récoltes, les brûle même quelquefois pour se réunir en bandes et déchirer le sein de la mère-patrie dans la personne de ses enfants les officiers et les soldats d'infanterie de marine qui sont bien innocents de tout cela.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que sous leurs mandarins d'autrefoisils se battaient bien aussi mais par politique et pas avec cette férocité, la preuve c'est que nos missionnaires dont beaucoup ont vécu 30 ans en Cochinchine et partagé les aventures et aussi les intrigues des partis, ont été emprisonnés souvent, mais jamais ou

rarement massacrés. Il en est encore de même aujourd'hui : auprès des postes les plus menacés, les plus isolés, le missionnaire vit en paix.

Il faut espérer qu'avec le temps et les fusils à tir rapide on viendra à bout de faire disparaître ces germes de mécontentement, et que la colonie présentera un champ libre aux louables efforts du commerce et de l'industrie de la métropole. Jusqu'à présent il n'ont encore acheté d'européen que des fusils.

Les Annamites soumis à la France pour une raison ou pour une autre, acceptent notre domination mais ne prennent de notre civilisation que nos vices, les principes de 89 qu'un des derniers gouverneurs civils voulait leur inculquer leur paraissent de vastes blagues.

Ce gouverneur avait imaginé un système : persuadé, comme civil, que le soldat n'a rien à faire et voulant l'empêcher de courtiser les bonnes dans les villes qu'il croyait exister dans la colonie (dame, elles sont marquées sur la carte) avait décrété, que les officiers detirailleurs annamites feraient la classe de français b a ba à leurs hommes et en profiteraient

pour leur glisser quelques-uns de ces principes généraux qui font « que la France est à la tête des nations civilisées », pour les éclairer enfin sur les bienfaits, grande nation, République, vous savez, le discours du maire au 14 juillet.

Les Annamites, d'abord, ne mordirent pas au b a ba ; ensuite les principes généraux ils s'en fichent, les principes particuliers, ils les observent autant que leurs chiens qni ne sont ni plus propres ni plus décents que ceux de France.

Quant à la République, avec les adjectifs dont on l'entoure, ils la prirent tout bonnement pour la femme de Napoléon III, et ne voulurent point démordre de cette idée. On fut obligé d'en passer par là, d'entrer dans leur manière de voir, et de leur expliquer que le 14 juillet c'était la même chose que le 15 août.

Mais l'Annamite n'est pas rieur ; comme le gouverneur insistait trop sur le b a ba ils se mirent à déserter en masse et plusieurs officiers dont quelques-uns comptaient 5 ans de tirailleurs et étaient sûrs de leurs troupes, retournèrent en France. Quelques temps après, le gouverneur reçut un inspecteur qui lui

déplut, le fit filer; l'inspecteur revint de France armé d'ordres, le gouverneur fila à son tour, le b a ba tomba dans l'eau, les tirailleurs aussi et la Cochinchine pas loin, et c'est ainsi que ça se gouverne.

Les troupes indigènes bien tenues dans la main d'officiers hardis et intelligents forment cependant une bonne armée et épargnent le sang français, indemnes comme elles sont des maladies qui nous ravagent.

L'Annamite est en général intelligent, docile et fidèle à sa parole; maltraité il devient une bête fauve.

Les troupes indigènes formées en 1867 par le commandant Gally-Passebocq entouré d'une commission d'officiers et de médecins sont un modèle d'organisation et d'entente délicate des mœurs et des susceptibilités d'un peuple.

Depuis elles ont été encouragées, dénigrées, encouragées de nouveau, et enfin embêtées comme dernièrement.

Nous en trouvons à Ving-Long, grand poste situé à quelques heures de Mytho. On les nourrit avec du caïman; ces intéressants animaux sont en réservoir dans de grandes marées de

chaque côté du chemin de la citadelle.
Les soldats s'amusent à les agacer, mais il ne faudrait pas tomber à côté.

Quant à nous on ne nous nourrit toujours pas du tout, et nous continuons notre route comme nous l'avons commencé, avec quelques vieilles boites d'endaubage, quelques vieux biscuits et du vin aigre. A Ving-Long, où l'on passe la nuit à terre, on se repose un peu et l'on mange du caïman; ça n'est pas bon, on dit que les jeunes sont meilleurs.

Je dis : on mange du caïman, c'est avec notre argent que nous en mangeons, nous l'avons acheté au marché qui en est fourni. Ceux qui n'ont pas le sou touchent les vivres comme à bord de la canonnière : les mêmes, il y a un stock de lard défraîchi et vin idem, dans les postes de Cochinchine. On liquide sur les passagers; heureusement que les camarades sont là qui partagent un peu l'ordinaire, pas trop cependant, le climat rend égoïste, et puis on en voit tant.

Nous passons la nuit dans les cases : construites en bois de fer très hautes, élevées au-dessus du sol, c'est le premier logement salubre

que nous rencontrons en Cochinchine.

Le lieu de notre destination est proche : il n'est que temps, nous sommes propres, la pluie ne nous a pas quittés depuis deux jours et, sur l'avant de la canonnière, nous la recevons de première main. Il y a un toit, adoucissement au système du *Tarn*, mais ça coule sur le pont avec un pouce ou deux d'épaisseur.

Toute cette eau s'en va à l'arrière qui, dans les canonnières, est de beaucoup plus bas que l'avant. C'est là que logent nos officiers. Il y a une table à manger fixe qui occupe tout l'arrière, une table pour quatre personnes environ. Sur la table le capitaine, à l'abri des misères d'ici-bas, roulé dans deux couvertures; le lieutenant et le sous-lieutenant sous la table, ils ne reçoivent pas d'eau par dessus, mais par dessous, ils baignent dans cinq pouces au moins : chacun en prend pour son grade, comme on dit quelquefois; à l'avant un pouce ou deux, cinq à l'arrière : nos deux officiers baignent, ils flottent même, ils ont d'ailleurs les pieds de la table pour se retenir.

Nous avons peut-être tort de rire, tous les trois sont morts là-bas, et c'étaient de braves

chefs, soucieux du soldat, mais que faire en présence de ces situations.

A Long-Xuyen nous échouons; les canonnières sont trop chargées, et cependant le fleuve est immense : il y a là un confluent, on se croirait en pleine mer si l'eau n'était pas si jaune. Long-Xuyen est un joli village bâti en amphithéâtre; il est situé à quelques heures du poste que nous allons secourir, Cantho, entouré dit-on par 3000 pirates. Nous sommes 109.

On débarque à la nuit, le poste est fortifié par une palissade de bambou d'au moins $1^m,50$ de haut : c'est mieux qu'à Tah-nam, mais enfin ce n'est pas encore cela. Aussitôt débarqués on pose des sentinelles, les officiers font le tour du camp le revolver au poing, recommandant la vigilance, nous assignent une case. Il n'en manque pas, ce poste qui est gardé par 30 hommes a des cases pour en loger 500. Il y a déjà 200 prisonniers au carcan dans un grand hangar. Mais des vivres, des vivres, il n'y a pas d'ordres : et puis, il n'y a pas de vivres, le poste n'en a pas de trop pour lui. Le capitaine, ému de la situation, tire de sa bourse, de sa propre bourse, quelques piastres qui servent à

acheter de suite un poulet par 10 hommes et l'on commence le dîner. Peu satisfaits de l'ordinaire, quelques affamés écartent simplement les bambous de la palissade et s'ent vont tranquillement, en bras de chemise, à un village situé près de là. Ils se font donner, en payant, des œufs, des crevettes, quelques fruits et reviennent sans avoir vu nez de pirates ni pattes de tigre

Pendant ce temps les autres font maigre chère : il y a bien des poules, mais pas de graisse, pas de sel, pas de légumes. La graisse on la trouve : En même temps que les cartouches on nous a distribué des boîtes à graisse pleines : on les vide dans la marmite et l'on dîne.

Après dîner on se couche, roulés dans les couvertures ; il reste des mécontents qui n'ont pas eu assez d'un poulet pour 12 et vont prendre dans la brouette des prisonniers du riz et des crevettes bouillies préparées pour eux. Il y a des grains de riz qui s'agitent entre les doigts, car la brouette reste au soleil, et on la nettoie avec une pelle et pas tous les jours : mais, en mâchant vite, comme on dit, cela se sent à peine et l'on s'endort repu.

A peine couchés, voilà les petits lézards, les pères et les mères lézards, les mille pattes qui commencent à se promener sur nos figures : la case n'a pas été habitée depuis longtemps, il y a des locataires par intérim à expulser : mais il y en a trop, on va coucher dehors ou il n'y a que des moustiques.

La nuit est splendide, étrange, et faite pour se graver dans la mémoire.

Les Français sont couchés par terre en rangs, roulés dans leurs couvertures; les prisonniers annamites attachés par files au carcan dans un autre coin du camp. Beaucoup parmi eux ne dorment pas et, levés sur un coude, semblent réfléchir ou attendre. Sur le fleuve, filent invisibles des sampans montés par des amis, peut-être; leur chant mélancolique qui parvient aux vaincus les console, les renseigne peut-être. Au dehors la plaine est sinistre et froide, noyée dans un brouillard humide et lourd, elle paraît déserte : à l'horizon, la ligne sombre des forêts vierges.

Il en sort un bruit sourd et continuel : à cette heure, le cri des fauves, cris aigus ou menaçants, des hurlements de détresse rem-

plissent les oreilles. Ce sauvage concert est dominé par les mugissements du crapaud-bœuf qui remplit les fossés auprès de nous, et fait le bruit d'une machine à vapeur. C'est la basse, il ne manque que les hurlements des pirates et les nôtres.

Les arbres sont phosphorescents, chargés de grosses mouches lumineuses qui traversent l'air en raies de feu, le temps est lourd et orageux. On ne sent la présence de l'homme, au milieu de cette nature écrasante, que par le garde à vous des sentinelles, triste et traînant, qui fait tressaillir dans le sommeil, ou le tac-tac monotone des bambous que les Matas frappent continuellement l'un contre l'autre pour se rappeler à la vigilance. Au milieu de la nuit le gong retentit, ses coups lugubres et pressés nous font sauter sur nos armes, les Annamites hurlent dans leur langue ; ce n'est rien, c'est une sorte de ronde supérieure qu'ils exécutent à leur manière, toutes les heures : ils comptent leurs prisonniers. Nos auxiliaires se gardent bien, on voit qu'ils ne tiennent pas à tomber aux mains de leurs compatriotes.

Ceux-ci, en effet, ne leur font pas grâce, et

il n'y a pas de supplice qu'ils n'inventent pour eux.

Une compagnie en colonne expéditionnaire, surprit un jour un village insoumis. Attirés par une odeur nauséabonde, quelques hommes découvrirent dans une case cinq sous-officiers Matas qui avaient été pris par les pirates quelques jours avant : ces malheureux, complètements noirs mais non carbonisés, étaient étendus sur des traverses en bois de fer au-dessous duquel on avait entretenu une petite braise de même essence. Fumés pour ainsi dire au milieu d'atroces souffrances, ils étaient restés là deux jours sans mourir, pendant que les Annamites, assis autour, sur leurs talons, prenaient leur thé et devisaient des événements du jour, tout en attisant les charbons avec l'éventail.

A l'arrivée des Français on les avait poignardés : les corps étaient palpitants encore : la peau brûlée à l'épiderme seulement laissait voir le dessous rosé et à peine plus atteint que par un vésicatoire, tant il y avait eu d'art dans leur supplice.

Ces petites choses-là ne vous disposent pas à l'indulgence. A Cantho, le lendemain de

notre arrivée, au réveil on va d'abord couper la tête à un ou deux Annamites condamnés la veille. Le bourreau est un petit Mata jovial qui, la veille, nous a aimablement décapité nos poules avec un gros sabre en fer assez mal aiguisé sans que nous sachions encore l'usage de l'instrument ni de l'homme. Il examine son morceau de ferraille d'un air narquois tout en regardant de côté ses compatriotes. Ceux-ci accroupis sur leurs talons attendent le moment de marcher d'un air parfaitement indifférent. On les conduit au bord du fleuve, et le bourreau leur abat la tête d'un ou deux coups, mais quelquefois aussi la scie par malice.

Ces condamnations sont le résultat des interrogatoires qui ont lieu chaque jour. Voici comment cela se passait au poste de Cantho en 1870. La scène a lieu sur le perron de la maison de l'inspecteur : sous l'auvent, assis dans un grand fauteuil d'osier, vêtu de blanc, l'Inspecteur! A sa gauche, accroupi, l'interprète annamite qui explique ce que l'inspecteur demande et ce que le condamné répond. A terre, et cloué le visage au sol par par quatre piquets, l'homme qu'on interroge : près de lui, appuyé sur un

grand bambou le sous-lieutenant des Matas. L'inspecteur fait une demande, l'interprète parle au condamné qui répond ou ne répond pas, se reconnaît ou ne se reconnaît pas coupable du crime dont il est accusé. Le sous-lieutenant des Matas reçoit un ordre, se met en position et commence à frapper sur les reins du condamné à toute volée et à deux mains.

Je compte soixante-dix-huit coups un à un, pour ne pas me tromper quand je l'écrirai plus tard.

Au soixantième le condamné ne donne plus signe de vie que par de sourds gémissements.

On le détache, le bas des reins est haché, on le rapporte au carcan ou on le rattache et laisse-là.

Le carcan se compose d'abord de deux troncs d'arbres superposés, de 40 centimètres environ d'épaisseur chacun. Dans chacun des troncs, et se correspondant, sont creusées des gouttières où peut tenir la jambe d'un homme; on lève le tronc supérieur, on place la jambe et on laisse retomber.

Le pied passe de l'autre côté, et le condamné se trouve posé à terre sur un genou et sur un

coude sans pouvoir jamais se tourner. De plus, il a autour du cou un carcan formé de deux lourds montants de bois joints par des traverses sous le menton et derrière la nuque qui l'empêchent de poser la tête à terre. Un soldat français, l'arme au bras, est à l'extrémité de la poutre, chargé de surveiller ces sauvages.

Après quelques jours de ces exercices, nous quittons le poste de Cantho qui n'était, paraît-il, que mollement attaqué; quelques malveillants disaient même qu'il ne l'était pas du tout, et nous rentrons à Saïgon avec des fusils changés en barre de fer, des cartouches moisies, et sans souliers. Quand nous parlons de souliers, nous entendons des empeignes cousues sur des semelles; or, les uns avaient l'empeigne, les autres la semelle, peu avaient les deux ensemble : le fournisseur du gouvernement nous avait envoyé des tonneaux de souliers qui, aussitôt chaussés, se mettaient à bailler faute de fil ou faute de couture, ou peut-être faute de cuir, c'était peut-être une autre substance, enfin, ce qu'il y a de sûr c'est que la semelle se détachait.

Pour les premiers à qui arriva le phénoméne,

comme cela se fait dans l'armée française quand les effets bons ou mauvais s'usent trop vite, on les fourra au clou, mais il en vint d'autres, on ne pouvait pas s'en prendre à tous les hommes, il fallut s'en prendre aux souliers. Par décision supérieure on remplaça les empeignes récalcitrantes par de la toile à voile, au compte de l'homme, c'est-à-dire sur nos masses.

Je serais curieux de savoir si le fournisseur a été mis au clou ou si on lui a imputé quelque chose sur sa masse qui est complète, à ce qu'il paraît.

Notre retour à Saïgon ne fut pas triomphal ; nous fumes accueillis par les plaisanteries du régiment qui baptisait notre expédition du nom d'expédition des moustiques. Le bruit d'une aventure ridicule qui nous avait précédés, ne contribuait pas peu à l'hilarité qui entoura notre entrée au camp des Indigènes.

Pendant la traversée du retour, nous avions dû nous arrêter une seconde fois à Ving-Long et passer la nuit à terre. A côté du poste se trouve un petit village annamite très curieux mais très sale. Il est bâti sur pilotis, à cinq

mètres au-dessus de la vase noire et molle où s'ébattent des crapauds, des canards, des petits cochons, des enfants annamites et de gros poissons à tête plate. Tout cela mange les ordures du poste, ordures de toute nature et aussi celles qui tombent du village situé au-dessus. Quand la marée monte, on évacue la vase, les enfants remontent dans les cases portant les chiens et les petits cochons et le fleuve revient à ses bords : on comprend qu'en cet endroit l'eau charrie et n'est pas très pure, surtout si la rivière fait un coude. Aussi a-t-on construit des ponts en bambous qui permettent aux soldats d'aller puiser de l'eau au milieu même du courant.

Arrivés au milieu de la nuit, nous ignorions la particularité des enfants, des petits cochons, de ce qu'ils pouvaient avoir mangé, de ce qu'ils pouvaient avoir laissé dans l'eau et, à deux heures du matin, à l'aveuglette, le cuisinier vint puiser dans le tas pour faire le café. Dame, ce café, même bu dans l'obscurité, n'était pas bon, il laissait même un goût, et l'on invectiva le cuisinier, l'accusant d'avoir nettoyé ses marmites avec un balai impropre à cet usage. Il se

récria, jura ses grands dieux qu'il n'avait rien nettoyé du tout, ce qui était vraisemblable ; on fit enquête, le pot aux roses fut découvert, et le bruit de notre déjeuner nous avait précédés à notre arrivée à Saïgon.

Le fait est qu'il n'était pas bon, et que ceux qui n'en avaient pas bu pouvaient rire.

En arrivant à Saïgon, sans avoir vu l'ennemi, nous étions tous épuisés. On distribua la solde, l'argent de l'ordinaire que nous n'avions pas mangé pendant 15 jours et, pendant 24 heures, les soldats furent gris comme des bienheureux : aussi, avec cette manière de se remettre, en entrait-il aussitôt 15 à l'hôpital.

La 18e partit ensuite pour Ha-tien, sur la frontière du Cambodge où elle eut à faire des terrasements en pays vierges; la moitié des hommes périt de suite : le capitaine, le lieutenant, trois sergents et le sergent-major eurent le même sort. On pouvait faire faire ces travaux par des Annamites payés, mais alors la Cochinchine ne rapporterait plus rien à la mère-patrie.

Voilà comment nos compagnies fondent là-bas : au retour il n'y avait pas 10 hommes de

la compagnie du départ : tous morts ou évacués.

Pendant ce temps une autre compagnie, la 21e souffrait d'une aventure plus extraordinaire peut-être, (pas en Cochinchine). Employée à la garde des forçats Annamites des îles Poulo-Condor en pleine mer, elle était ravitaillée régulièrement par un aviso attaché au service des côtes. Un beau matin, l'aviso change de destination et n'est pas remplacé dans le service de Poulo-Condor. La compagnie reste 40 jours sans vivres : Pendant ce temps, les hommes nourris comme nous l'avions été dans l'expédition des moustiques, de vivre de campagne avariés et oubliés depuis plusieurs années dans les magasins, dépérirent, plusieurs moururent, une trentaine tombèrent malades. Quand le navire de secours arriva il les trouva pêchant les crabes et les crevettes à la main pour essayer de se procurer à manger. C'était un oubli, on en fit un peu de bruit puis cela tomba dans l'eau ou bien d'autres choses déjà sont tombées, sans compter les gens.

Voilà l'ordre et la marche des choses dans la plus belle de nos colonies françaises, style de

l'*Officiel* dans une colonie qui rapporte et est destinée à étendre le commerce et l'industrie française jusqu'au cœur de la Chine.

Il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que le cœur de la Chine, pas plus que l'Annam, ne veulent de notre commerce et de notre industrie : ils ne nous achèteraient même pas un savon. Il faudrait avant tout changer leur civilisation et leurs mœurs : mais cette civilisation et ces mœurs sont séculaires, voulues par le climat et ils n'ont jamais songé à les changer, pas plus que nous contre les leurs : il y a outrecuidance à le leur proposer, c'est du moins leur sentiment. Peut-être, des hommes de science ou de religion habitant depuis longtemps dans le pays, pratiquant la vertu, donneraient-ils à la longue le goût de quelques-uns de nos usages, feraient-ils pratiquer quelques-unes de nos coutumes, et alors le commerce pourrait venir, mais ce serait le commerce anglais plus agile que le nôtre, c'est déjà lui qui fait par compagnie de bateaux à vapeur celui du riz, le seul sérieux de la colonie.

Cette colonie, puisqu'on s'obstine à l'appeler ainsi, nous hait et attend impatiemment le mo-

ment de nous renvoyer. Pour la garder, il a fallu s'annexer le Cambodge, il faudra conquérir le Tonkin, puis aux nouvelles frontières encore et toujours on trouvera des résistances, sans compter celles de l'intérieur. Saïgon seul est francais.

Si l'on accepte cette situation, que l'on cesse d'appeler les Annamites des pirates et les morts français des convalescents, mais que l'on dise franchement : depuis 1860 nous sommes en guerre avec l'Annam et les pays environnants pour conserver le port de Saïgon que nous avons pris et qui est bon, nous y avons déjà perdu tant de mille hommes et dépensé tant d'argent. Tous les ans nous en perdons tant et nous dépensons tant : mais nous avons l'impôt sur une vaste étendue de pays et nous y faisons flotter le drapeau français.

Si cette méthode est bonne, si elle rapporte, comme on le dit, ne marchandez pas à cette infanterie de marine qui vous a donné et vous conserve une si belle place, la nourriture et la vie.

La solde des officiers est insuffisante, le prestige qui les entourait au début est miné et détruit à plaisir auprès des Annamites par

civil qui en est jaloux et ne l'aura jamais. Le soldat est ce que nous l'avons vu l'engrais inutile d'une terre qui nous repousse : il meurt ignoré et par centaines.

Si vraiment le soldat est aussi inutile qu'on veut le faire croire de nos jours, les troupiers, comme les appellent dédaigneusement les colons qui n'ont pas débarqués si fiers, c'est qu'alors les temps sont venus, c'est que le colon français est, comme le colon anglais, une race forte, active, entreprenante, c'est qu'à la première alerte on va voir des compagnies de volontaires se former, marcher sur Cantho, sur Ha-tien et sur le Tonkin et, après la victoire, ces volontaires reviendront à leur comptoir, à leurs ateliers reprendre un travail honnête après avoir défendu le pays.

Il n'en est pas encore ainsi : le colon qui nous traite volontiers de soldatesque grossière à Saïgon, à l'abri, ne s'aventure derrière nos colonnes que pour nous vendre très chers des alcools frelatés : il en est encore au mercanti. Ce n'est pas avec des mercantis qu'on gouverne une terre française : c'est à ceux qui combattent de conserver l'honneur de commander, le profit ils vous le laissent.

Les soldats de tous grades reviennent pauvres comme ils sont partis.

Si nous sommes entrés dans ces détails, c'est qu'aujourd'hui, depuis quelques années, aux souffrances de l'infanterie de marine, est venue s'ajouter une sorte de défaveur systématique, du mépris, pourrait-on dire, si les gaillards trop hautains qui nous les prodiguent n'avaient pas quelquefois un casier judiciaire qui devrait les rendre plus modestes.

Nos officiers eux-mêmes, dans la vie civile, ont eu à souffrir des impertinences de ces gens devenus des personnages par la culbute des événements : ils les ont corrigé, sans doute, mais il est toujours pénible pour un officier qui a dix ans de bravoure et de passé sans tache, d'aller se mesurer avec un pékin qui sort d'on ne sait où et fait on ne sait quoi, et tout cela. pour pouvoir prendre son café tranquille.

Pour les soldats, c'est encore plus dur : le colon venu de loin et de bas, fier des piastres qu'il gagne facilement, traite très mal, quand il le peut, les troupiers : il fait, ce qui est plus grave, partager son mépris aux Annamites, et là-bas comme ici, mais vis-à-vis de sauvages,

le pauvre conscrit est toujours le pauvre soldat d'un sou.

On a nié souvent cette situation, mais elle existe, et à l'état aigu, dans toutes nos colonies.

En Cochinchine qui est terre de conquête, terre de combat, rabaisser le prestige du sabre auprès des Annamites, c'est les engager à s'armer, à se réunir en bandes plus nombreuses que jamais pour chasser l'ennemi et détruire des conquérants divisés et amollis.

Une seule chose peut expliquer l'ignorance et l'imprévoyance avec lesquelles la France traite cette colonie. L'infanterie de marine est aujourd'hui le seul corps de l'armée où l'on remplace encore (1) pour 1500 francs au lieu de 3000 qu'il en coûtait avant la guerre. Elle ne reçoit donc point de jeunes gens instruits : ceux qui y viennent passent vite officiers, et l'honneur professionnel leur défend de se plaindre; les soldats ignorants tous au même degré, meurent sans rien faire cannaître ni réclamer,

(1) Le remplacement est répudié de nos lois militaires, mais tout jeune homme qui a 1500 francs à verser s'exempte par là même de l'infanterie de marine et y envoie un autre à sa place.

et tout continue à marcher comme par le passé.

S'il n'en était pas ainsi, s'il n'y avait ni imprévoyance ni ignorance dans ce que l'on fait aujourd'hui, c'est qu'alors les colonies ne sont que mines à exploiter, à quelque prix que ce soit, que la mortalité des paysans est indifférente à ceux qui profitent des bonnes places, que les changements de systèmes ne sont que la chasse aux emplois, que l'Annamite est autant, mais pas plus que le soldat d'infanterie de marine la victime d'employeurs sans scrupules. Alors nous allons droit à un désastre dont les colonies espagnoles qui ont commencé comme les nôtres, ont été gouvernées comme les nôtres et ont péri dans le sang, peuvent nous donner une idée.

Voilà tout ce que nous savons et pouvons dire sur la Cochinchine, mais certainement, le jour où tous les Français en sauront autant, ils réclameront pour que l'on n'y envoie pas pourrir inutilement leurs enfants sous le prétexte de défendre une colonie qui n'existe pas, et d'étendre un commerce qui n'est qu'un mirage et se borne au seul port de Saïgon.

III

Le courrier. — Les émigrants chinois. — Hong-Kong. — Le Japon. — Coups de canon et coups de sabre. — Les Français dans l'histoire Japonaise. — La Montagne. — Princesses et légendes. — Les frères Anglais. Miss Nelly. — Amour, absinthe et table tournante. — Le Gang-Kiro.

Ordre est venu d'envoyer un détachement au Japon où nous avons déjà deux compagnies.

Nous quittons Saïgon au petit jour, tout repose, encore accablé par la chaleur de la nuit : pas un souffle dans l'air, le courrier file à travers la rade, nous rasons des silhouettes de navires qui dorment à l'ancre, perdus dans la brume : un fanal isolé brille dans les mâts, on dirait des morts qu'on veille.

La rivière se déroule entre ses deux plages de vase noire et brillante; des formes sombres sont couchées dans la boue : ce sont les sampans que nous avons vus en venant : avec leur avant effilé et bas, leurs yeux énormes peints

en couleur à la proue, ils ressemblent à des monstres échoués.

Le pays plat et marécageux, vu aux rayons d'une lune blafarde, nous laisse pour adieu une impression lugubre.

Il y a quelques mois à peine, nous y arrivions 1200, jeunes, pleins de vie, combien sont déjà couchés sous cette terre inhospitalière, combien languissent, atteints déjà, qui ne reverront jamais la patrie.

Le jour se lève, la mer est devant nous, qui étincelle au soleil, on croit sortir d'un mauvais rêve.

A bord du courrier nous sommes passagers du pont, mais le traitement est plus doux qu'à bord des navires de l'Etat, l'eau ne manque pas, les vivres sont abondants et frais. Ce qui coûte à l'État, c'est notre place à bord ; tout le reste, eau, vivres et bons traitements ne lui coûte pas un centime de plus qu'à bord du *Tarn*.

Nous sommes au paradis ici, et cependant le pont et l'entrepont sont encombrés. Beaucoup de Chinois qui retournent à Hong-Kong.

Un grand nombre sont misérables : ils sont logés sous de petits auvents qu'ils ont fabri-

qués eux-mêmes avec des nattes et sous lesquels on voit grouiller des nichées d'enfants.

Le courrier ne les nourrit pas : ils ont fait provision dans leurs grandes boîtes à compartiments d'une foule de petits plats aimés des Chinois, mais peu ragoutants d'aspect et dont il est impossible de deviner la composition.

Quelques-uns n'ont aucune provision et pour cause : ils attendent simplement l'arrivée pour manger : il ne viendrait pas à l'idée de leurs compatriotes de leur en offrir, pas plus qu'à eux d'en demander.

La traversée qui devait durer trois jours en dure cinq par suite d'un grain, quelques-uns des émigrants sont en train de mourir de faim.

Nous nous en apercevons aux yeux bizarres que fait une famille chinoise en nous voyant jeter aux poules du bord le biscuit qui nous reste : les enfants ramassent avidement les miettes.

On fait aussitôt une tournée à bord, et on leur en rapporte une pleine marmite : ils n'osent la prendre, nous regardent interdits, et finissent par manger gloutonnement, mais

les yeux baissés, et inquiets évidemment. Ils se demandent sans doute ce que nous allons leur demander pour cela.

Cette petite comédie dure jusqu'à l'arrivée : nos Chinois s'éclipsent alors, moitié reconnaissants, moitié soupçonneux, mais désireux surtout d'être loin de gens aussi bizarres. Le Chinois n'est pas prêteur.

Nous arrivons à Hong-Kong à la tombée de la nuit : on entrevoit vaguement une chaîne de hautes collines qui bordent la mer : à leur pied est la ville qui présente ce soir-là un aspect féérique.

Des lumières en nombre infini s'allument en longues files et montent en amphithéâtre sur la montagne qui a disparu dans la nuit : On ne voit plus qu'une sorte de gerbe immense qui se reflète dans la mer.

Toutes les maisons sont largement éclairées la nuit au dehors.

Les rues sont belles, surtout le quai : les maisons splendides, très riches, blanches avec des galeries couvertes à tous les étages. Le luxe est grand à Hong-Kong.

L'or, ou plutôt l'argent, tinte à chaque pas;

c'est par tombereaux qu'on l'apporte, par pelletées qu'on le compte et qu'on le jette sur les dalles dans les bureaux des banquiers. Ce flot d'argent vient de l'opium, la seule denrée européenne ou plutôt anglaise que la Chine veuille recevoir. Les Chinois n'ont encore acheté à l'Europe que des armes ; ils tiennent opiniâtrement et pour les plus petites choses, à tous les produits de leur civilisation : ils fabriquent pour nous nos vêtements, nos chaussures, jusqu'à des portraits à l'huile d'après photographies, et n'achètent rien que de l'opium. Vendre, vendre toujours, prendre à l'Europe ses piastres semble être la loi commerciale de la Chine, et de fait si vous voulez leur faire plaisir, leur faire un cadeau, ils ne prendront qu'un objet chinois : ils ne font aucun cas ni de notre industrie ni de nos arts.

Ce qui est curieux en Chine, comme aspect, c'est de voir, dans les paysages, ces arbres rabougris aux formes mal définies qui ornent leurs boîtes et leurs porcelaines ; on croirait que la nature a copié la boîte à thé : les collines ont aussi quelque chose d'excentrique, pelées ici, tourmentées là : ornées de constructions bi-

zarres et mal plantées; si vous ajoutez à cela des enfants flottant dans des vêtements immenses pour leur taille, avec de petites houppes de cheveux sur les oreilles, des vieillards aux barbiches de bouc, à la coiffure baroque, vous vous trouvez au milieu de magots : les porcelaines ne mentent pas : terre, arbres, gens, tout est magot ici. Les poissons eux-mêmes sont impossibles, il y en a de bossus, de dorés, de rouges, de multicolores. Une espèce appelée le poisson perroquet, assez grosse, est bariolée grossièrement de bleu, de jaune, de rouge et de vert.

L'air est lourd, humide et malsain; le pays est généralement plat et riche : la race d'hommes, à part certaines étrangetés de costumes, est belle, hardie, forte et persévérante en tout. Ce sont les Anglais de l'Orient.

Ceux-ci, qui les empoisonnent et les exploitent avec leur commerce d'opium, sympathisent, somme toute, assez bien avec eux. Il y a dans le caractère froid, poli, posé et égoïste du Chinois, des points de contact tout faits pour l'Anglo-Saxon : la langue même, sifflante, sans autres voyelles apparentes que quelques o par-

ci par-là, ressemble, pour l'oreille ignorante, plus à l'anglais qu'à tout autre chose.

Les deux races sont également industrieuses et hardies à froid et couvrent aujourd'hui les deux tiers du monde habitable.

Nous quittons Hong-Kong débarrassés de nos émigrants, et voguons vers le Japon.

A une journée de mer des côtes, nous voyons un point noir sur l'eau; il approche : c'est une barque de pêcheurs.

Elégante et frêle, en bois naturel, poussée par une grande voile carrée; des hommes au teint bronzé, vêtus d'une robe bleue, rament à l'arrière.

Ce sont de hardis marins : les mers du Japon sont célèbres par leurs ouragans subits et terribles, et ces pêcheurs sont sur une coquille de noix.

Debouts dans leur barque, ils nous saluent : « Ohaïo, ohaïo ! » on leur jette quelques biscuits, le navire passe en faisant tanguer leur esquif, ils nous poursuivent de leurs « Saïnnara, oki ariato » reconnaissants.

Vers le soir, nous passons entre des îles mornes, inhabitées, aux sommet blancs et sé-

vères, ce sont des volcans, sentinelles avancées de l'empire de Nippon.

Le lendemain, la côte paraît à l'horizon : une terre sombre et accidentée; plus près, ce sont des collines à la verdure foncée qui descend jusqu'à la mer, dominées par de hautes montagnes neigeuses et tourmentées : de temps en temps on aperçoit des vallées fraîches et animées; au sommet d'une colline un temple profile sur les sapins ses toits recourbés et rayés de blanc.

La couleur dominante du paysage est le vert sombre et le gris, avec quelques taches gaies de fleurs ou de cultures : l'air est d'une pureté magique; on voit au loin, et tous les détails.

Le navire mouille à Kagosima. A peine stoppés, nous sommes pris d'assaut par une foule de Japonais de la basse classe, aux muscles invraisemblables; ils escaladent le bord avec des cris de joie et viennent aider à la manœuvre.

Les matelots leur administrent des coups de poing et de pieds en signe de reconnaissance : leur satisfaction est à son comble; ils se poussent les uns sur les autres en éclatant de rire à chaque bourrade.

Nos chauffeurs chinois, graves et silencieux, les regardent avec mépris : les deux races ne sont pas sœurs.

Ces Japonais, exubérants, aux membres énormes, ont plutôt le cuir rouge que blanc ou jaune, et nos Chinois sont jaunes et bien jaunes.

Un officier du prince de Satzouma, à qui appartient la province, parait à la coupée chargé d'un message.

Les Japonais montés à bord se taisent subitement et s'inclinent.

Le Yakounine, la main sur ses sabres, tout vêtu de gris uni, s'avance fier vers l'officier de quart et lui remet une boîte dorée : deux coutzoukaïs armés attendent à distance.

Ces nobles ont fière mine, bien campés, l'œil dur et cruel, ils sont plus minces et plus blancs que les hommes du peuple, mais c'est encore une race à part, le Chinois n'a pas cette allure.

Nous sommes ici dans le Japon d'autrefois, les étrangers n'y sont encore que tolérés.

Nangasaki, la ville que nous trouvons

après Kagosina est bien japonaise, malgré l'occupation séculaire des Hollandais.

L'entrée de la rade est pittoresque : tortueuse et très resserrée par des collines verdoyantes, elle ne laisse apercevoir la ville qu'au moment même où on y touche.

On remarque tout d'abord, la fameuse Désima, l'île hollandaise qui fit si longtemps envie aux autres nations : c'est un petit triangle maigre où un régiment ne manœuvrerait pas ; la ville européenne couvre aujourd'hui les hauteurs, un peu disséminée dans le feuillage.

Beaucoup de ces maisons sont des villas où les négociants de Shang-Haï et du littoral de la Chine viennent se reposer de son climat marécageux.

La vieille ville possède un beau quai dallé où se trouvent des magasins de porcelaine immenses célèbres depuis bien longtemps.

Les rues aussi sont dallées, un peu étroites, et communiquent les unes aux autres par de petits escaliers noirs, raides et tournants très moyen-âge. Avec les pignons ornés de petites

fenêtres à guillotine, les gens en robe sombre qui les traversent, l'illusion est facile.

Nous sommes ici en féodalité : le noble Japonais est le maître; un cortège passe, deux coureurs en livrée de soie bleue armoriée, sabre au côté, crient au peuple, « Sternate, sternate » (prosternez-vous). Les Japonais se courbent, se mettent à quatre pattes, les européens se jettent de côté. Arrive un norimon doré que huit porteurs enlèvent au grand trot, puis l'escorte, tout cela passe au trot, le sabre à la ceinture, fiers et sombres, un tourbillon de fer, de laque, d'or et de soie.

C'est le vieux Japon qui regarde d'un œil menaçant ces européens qui ne courbent pas la tête.

Il y a quelques années, quelques mois à peine, un yakounine d'escorte mal disposé, abattait la tête de l'européen dont le regard lui déplaisait, celle des Anglais notamment.

On lui demandait la sienne en échange, mais il s'ouvrait le ventre avant, et sans sourciller.

Ce sera grand dommage le jour où l'européen banal et toujours porté à détruire sera parvenu à courber ces têtes altières, ou à les

enlacer dans une soi-disant civilisation moderne.

Ici c'est le règne du sabre, mais le sabre est un sabre, depuis la lame jusqu'à la peignée : on ne joue pas avec. Sous son ombre, les marchands trafiquent, les artistes pensent, les ouvriers travaillent.

Chacun dans sa sphère, un peu trop peut-être, mais chacun fait admirablement ce qu'il doit faire.

Il faut voir les merveilles qui sortent des mains de simples ouvriers, l'amour et le soin avec lesquels ils les cisellent.

Il faut voir la terre, comme elle est savamment et coquettement cultivée ; les chaumières de paysans propres, ornées, bien situées, le toit en chaume couvert de fleurs.

On ne met pas de fleurs sur la terre, trop chère et destinée à nourrir un peuple ; pas un pouce de terrain n'est perdu, tout rapporte, tous travaillent, et ce peuple est heureux.

Ceux qui ne cultivent pas les champs travaillent en artistes, à leurs heures et, en culture comme dans les arts manuels, comme dans la civilisation intime, la douceurs des mœurs,

ils nous laissent nous et plusieurs nations d'Europe encore loin derrière eux.

L'aspect seul du pays le dit bien : ici est une civilisation particulière, complète et finie, ici vit un peuple content du passé, sans inquiétude pour l'avenir.

De Nangasaki à Yokohama, la mer intérieure qui sépare les deux grandes îles du Japon, n'est qu'un long fleuve bleu bordé de jardins.

Les lacs d'Italie peuvent seuls en donner l'idée. Les eaux sont bleues, profondes, avec un léger courant, les côtes peu éloignées sont couvertes de villages, de forêts, au milieu desquelles apparaissent des pagodes à grands toits blancs.

A certains endroits, le rivage se rapproche, le navire est à l'étroit entre deux coteaux cultivés en jardins jusqu'au sommet : des parties qui paraissent inaccessibles sont couvertes de cultures et d'arbres en fleurs. La mer baigne les derniers sillons.

Les côtes changent d'aspect à chaque pas comme dans une féerie : des montagnes, des vallées, puis des fourrés épais; tout à coup un

village coquet avec des haies de camélias, l'arbre national du Japon.

Des femmes, des enfants habillés de vives couleurs s'échappent avec des cris joyeux et viennent sur la rive nous voir passer, et tout cela à la portée de la main sur toute la longueur du détroit. Pas une tache au tableau, pas un coin qui souffre ou qui soit négligé. Une terre aimée par ses habitants, soignée parcelle par parcelle et qui leur rend en fruits et en beauté toutes les peines qu'ils ont prises.

Quel malheur si l'industrie venait à dépeupler ces campagnes, gâter ces habitants et salir le paysage.

La France qui est presque aussi belle que le Japon serait cependant comme cela si les choses avaient suivi leurs cours naturel.

On n'y verrait pas le sol délaissé et des masses revenues à l'état sauvage, misérables, entassées dans les grandes villes, toujours prêtes à la révolte et au massacre.

Cette mer intérieure, si belle et si douce à la vue a été cruelle déjà plusieurs fois aux Français, et a gardé d'eux un souvenir sanglant mais héroïque.

Simonoseki! Un jour la corvette le *Dupleix* passait, les canons amarrés, à portée de son fort : un boulet vient qui emporte la tête du chef de timonnerie.

La corvette s'embosse devant la ville et jette à terre les remparts des Dannazans qui vinrent à bord demander grâce pour leur cité.

A Sakaï, le *Dupleix* envoie son canot à vapeur à terre ; à peine débarqués, les matelots sont assaillis et massacrés : des onze hommes d'équipage, quatre échappent.

La chaudière est crevée par les balles ; le second maître le ventre percé d'une balle, les deux bras sabrés, tient le gouvernail dans ses genoux, les trois autres, blessés aussi, rament : ils échappent.

En arrivant, l'homme de la barre tombe raide.

Quelques jours après, sur la place de Sakaï, 21 marins du *Dupleix* étaient debout, l'arme au pied : le consul et le commandant du *Dupleix* s'assirent en avant sous le pavillon français. 11 Yakounines furent amenés : leurs têtes tombèrent au milieu du silence d'une population qui n'avait qu'à serrer les rangs

pour écraser cette poignée de Français.

L'expiation terminée, la petite troupe reprit le chemin du bord, tambours et clairons en tête, laissant les Japonais surpris mais non fâchés de l'audace de notre nation.

Le soir, les corps des victimes furent rapportés en grande pompe, et une forte somme d'argent distribuée aux survivants et aux parents des morts.

Ces actes d'hostilités viennent de la lutte sourde, latente au Japon depuis des siècles, entre le parti national et le parti de l'étranger.

Le parti de l'étranger, qui a pour masque le nom de parti des réformes, est celui du Siogoun, maire du palais, qui tend à remplacer le Mikado, empereur religieux et chef de la féodalité.

Des Français ont ici embrassé le parti libéral comme partout, même quand il est oppresseur en même temps.

Mais il y eut une belle épopée dans l'histoire de cette poignée d'aventuriers venant pour culbuter la féodalité la plus sombre et la plus brave qui fût jamais.

Deux avisos commandés par des aspirants

français déserteurs attaquent la flotte des Daïmios où se trouvait un cuirassé.

Vaincus, ils se jettent à la côte et se font sauter. La lutte dure un an. Le siège d'Hacodadé où commandaient des instructeurs français est resté célèbre au Japon : à Osacca, vaincus encore, ils n'abandonnent pas Stotsbachi et ne se rendent que seuls, sans armes, sans soldats, à la dernière cartouche, comme on a dit depuis.

Et tout cela, pour une idée, car tous ceux-là sont morts pauvres ou revenus pauvres en France, quand ils n'avaient qu'à se baisser pour s'enrichir.

Aussi le nom des Français est-il populaire et aimé des Japonais, même des partis hostiles.

Souvent les autres nations leur envoyèrent depuis des instructeurs, des officiers, toujours ce furent des mercenaires, souvent de simples courtiers de manufactures d'armes : ils n'ont trouvé que chez le Français ce coup de sabre gratis et ces têtes au vent qui sont aussi dans leur caractère national.

On trouve encore dans la mer intérieure

Osacca dans la même baie que Sakaï : c'est là que se livra la dernière bataille où périrent à la fois les espérances du Taïcoun et celles du parti français : Kobé, saccagée par les troupes des deux partis, aujourd'hui disparue, enterrée par un tremblement de mer, enfin Yokoska, arsenal français au service du gouvernement japonais : et toujours la même richesse et la même grâce dans les panoramas de ce détroit unique probablement au monde, par son étendue et sa beauté.

Yokohama, la ville des étrangers, apparaît au voyageur venant de la mer comme une sorte de grand camp assis dans un demi-cercle de collines boisées.

Les maisons aux toits uniformément grisâtres semblent des tentes : les pavillons de toutes les nations flottent en l'air.

Dans le fond du paysage, un pic élevé, blanc et régulier, le Fudzi Yama, volcan sacré, reproduit sur presque tous les objets d'art japonais : c'est le point de départ d'une chaîne bleuâtre qui va en s'estompant vers l'est.

Entre le Fudzi et la ville, on voit une sorte de

lac bleu entouré de villages et de forêts : c'est encore la mer

Yokohama est bâtie sur une lame de sable qui sortit un jour du golfe et en ferma le fond.

Une légende japonaise veut que cette langue de terre disparaisse comme elle est venue, par une éruption du Fudzi-Yama.

C'est probablement pour cela qu'ils l'ont offerte aux étrangers pour y bâtir leur ville, un peu par force, après les traités de 1860.

La ville japonaise est bâtie sur les bords, en terre ferme, pourrait-on dire. Cette disposition de terrain donne à Yokohama de belles rues droites et un quai superbe qui barre la rade sur une grande largeur.

Liverpool de l'Extrême Orient, village en 1860, flottant de Kanagawa à Omoura, aujourd'hui ville maritime de premier ordre, Yokohama disparaîtra peut-être comme elle est venue.

Les Japonais regardent souvent la Montagne Sacrée qui est presque éteinte. Le jour où un panache de fumée paraîtra sur sa cime blanche, la rade sera de nouveau libre, paraît-il.

Il eut peut-être mieux valu pour ce pays que

l'accident fût déjà arrivé. Après avoir visité la mer Intérieure, vu les villes japonaises dans toute leur sève, avec la grâce un peu sauvage par places de leur civilisation, le voyageur assiste attristé à l'invasion d'un pays vierge et heureux, par toutes les lèpres et les passions d'Europe.

Ce n'est pas seulement l'écume de la mer qui vient échouer sur ces rives que nous avons vu si riantes et si policées : ce qui aborde de l'Europe, ici comme partout d'ailleurs, s'appellerait sauvages si on les rencontrait en Polynésie.

Aussi les mœurs et les allures du Japonais de Yokohama ne sont-elles plus celles des autres villes encore garanties de la lèpre étrangère.

Ici le noble n'est plus rien.

L'industrie a tué l'art ; on fabrique à la grosse et sur modèles uniformes les japonaiseries destinées à l'Europe. La camelote gagne, les produits inférieurs et trop abondants ne trouvent même plus acheteurs à des prix dérisoires.

Les Yakounines se sont défaits du sabre tra-

ditionnel tant vénéré et si noblement porté : ils sont équipés et armés à l'européenne et rient aujourd'hui de ce qui eût été autrefois pour eux une insulte mortelle. Là encore le niveau a baissé.

Tout y passe, le bras est pris, le corps viendra bientôt.

Ces jolies mousmées si gracieuses, si gaies, si françaises par moment avec leurs rires et leur franchise d'allures arrivent ici par troupeaux dès l'âge de neuf ans pour servir aux matelots de toutes les nations.

On vend tout, on achète tout : le trou est fait au Japon, les mercantis vont pénétrer, boire son sang, y laisser leur gale :e ncore une nation qui va déchoir. C'était peut-être la seule qui restât avec quelque chose de solide, quelque chose de grand, qu'on ne pouvait point acheter.

Telle qu'elle est, la ville est une belle ville, pour un voyageur de commerce.

Le quai est large et fort animé : des portefaix attelés à de lourdes charrettes les enlèvent aux cris cadencés de Onta! Onte! Onta! etc., poussés à pleins poumons, et des poumons de

taureaux : les chaussures de bois (ghetas) claquent sur le sol macadamisé : les huit ressorts du demi-monde américain (cher et passé de couleur) croisent les fauteuils à bras où se prélasse le client traîné au trot par un Japonais herculéen.

Tout ce quai est garni d'hôtels confortables, de photographies et de comptoirs : l'aspect des maisons est européen à part une rayure de plâtre gris de mode japonaise et de bon effet. Les constructions sont peu élevées et à toit très lourd pour résister au balancement des tremblements de terre.

Le gros du commerce, très important, est anglo-saxon : on vend du charbon, des navires, des canons, etc., etc.

La France a un cafetier, un coiffeur, des troupes et un ministre plénipotentiaire ; il y manque ses modistes qui feraient fureur ainsi que sa parfumerie ; le peu qui en arrive s'enlève à des prix fabuleux (la parfumerie). Les rues offrent l'aspect de la vie, de la vie à outrance, mais saxonne et grossière.

Allez dans le faubourg japonais : ce sont encore des Japonais mais encanaillés par l'Eu-

rope : encore polis mais vendant tout, prêts à tous les trafics, à tous les vices et les appelant chacun d'un nom anglais ou français.

Il les avaient peut-être avant, mais ils les cachaient. Ce semble être des modes que nous leur avons portées : ils les étalent et nous les offrent au mètre comme tout le reste.

Des Yakounines vendent leurs sabres pour aller boire : quant aux filles, c'est si bon marché que cela ne peut s'appeler une vente.

Ici l'ouvrier qui vivait heureux avec le produit du travail d'un beau sabre, 100 francs environ pour une année, en fabrique aujourd'hui dix qui ne coupent pas pour l'Europe, et loue sa fille pour attendre la fin d'année en faisant le bourgeois.

Et de même pour les bronzes, les porcelaines, tout.

Il est vrai que les rues sont éclairées au gaz, et que l'on entend le sifflet du chemin de fer de Yeddo, mais le riz est déjà plus cher, manque souvent.

Les misères viennent après la noce : le marchand enrichi crache sur l'ancien noble qui le lui rend bien, tous les deux sur le peuple et

l'européen, sur le tout en vertu des traités qui l'ont placé là comme modèle à suivre.

Le pays est en train de faire sa révolution française, seulement tantôt il barbotte dans le sang et tantôt dans la saleté, pour aboutir à la blague et à la décrépitude.

Il y a encore et de fait, c'est bien nouveau tout cela, de bien beaux restes à Yokohama, même de l'ancien Japon. Quelques vieux nobles passent encore pauvres et fiers dans les rues en carnaval, quelques ouvriers solitaires dans les faubourgs font encore du beau, accueillent l'étranger avec aisance et politesse. Mais on voit poindre le bourgeois, race qui n'existait point au Japon, âpre au gain, le cherchant partout, dur et dévorant jusqu'au sang pour l'ouvrier, encore un peu plat vis-à-vis du noble, mais s'en moquant par derrière.

C'est l'affaissement d'un peuple : la terre ne sera pas cultivée et ne sera plus défendue. Il ne restera que des trafiquants et ceux dont on trafiquera avec peut-être des avocats pour les mettre d'accord sauf honoraires.

Le camp français que l'on appelle la Montagne à cause de sa situation, adossé qu'il est

aux falaises, offre bien l'image de cette civilisation violée et détruite par les contrastes qu'il présente.

Autrefois, demeure somptueuse d'un daïmio, il conserve encore, livré aux troupes qui y font le rata, le cachet de son origine et de l'usage auquel il servait hier.

Le premier aspect est celui d'une colline couverte de camélias et de pins parasols à pic sur la mer.

On passe la porte, flanquée de deux constructions japonaises qui servent de casernes à la troupe : c'est là que commence à se révéler l'art japonais.

La colline est à pic : un escalier double, en forme de lyre monte à peu près jusqu'à la moitié, où se trouve une plate-forme.

Le milieu de cette lyre gigantesque, la colline a bien 350 mètres d'élévation, est couvert de camellias blancs et rouges. De la plate-forme part, tout droit, un escalier de pierre qui monte au sommet, sans rampes, bordé de bois touffus.

En montant, le vertige vous prend, mais en haut la vue est si belle qu'on oublie la fatigue et l'émotion.

Du côté de la terre on découvre au loin les champs, les villages, les forêts dominées par la masse blanche du Foudzi qui semble s'être rapproché.

Au pied, mais tout à fait sous les pieds, à vous donner le vertige, Yokohama étale ses longues rues et ses énormes constructions. Yeddo est là-bas dans le lointoin, derrière la colline.

Puis la mer jusqu'au grand large : vus de cette hauteur, les navires ressemblent à des barques. C'est sur cette dernière plate-forme que s'étendent les jardins et les habitations.

Tout le flanc de la colline est boisé et arrangé en parc anglais à moins que les parcs anglais ne soient que des parcs japonais.

Sous les arbres séculaires on voit encore des rivières, des lacs, des ponts rustiques, une grande volière à moitié détruite.

Naguère encore, un grand daim apprivoisé broutait sous bois.

La Montagne a son histoire; les premiers habitants furent des zéphirs, mauvaises têtes, mais troupiers intrépides, ils s'étaient attribué le droit de police dans la ville.

Le sabre plat au côté, ils voyageaient dans les rues à la recherche d'une querelle, chose commune en ce milieu cosmopolite.

Souvent on les a vus entrer deux ou trois, en ouragan, dans un café où les Anglais ou les Allemands faisaient vacarme et nettoyer la place en un clin d'œil.

Leur réputation était si bien établie, que leurs frères d'Europe prenaient le large au premier aperçu d'un képi.

Leurs traits d'audace et d'impertinence sont restés légendaires au Japon.

Un jour, le sous-lieutenant qui les commandait s'étant avancé hors des concessions européennes très bornées à cette époque, est tué par les Yakounines.

Grande rumeur au quartier français. Le plus ancien sergent prend le commandement et fait signifier au gouverneur de la ville que dans deux heures le feu est à ses maisons si l'on ne rend pas l'officier, mort ou vif.

Notez qu'il y avait là des troupes de toutes les nations dans une ville de 10,000 âmes.

Les zéphirs amènent leur pavillon, et, clairons en tête, vont camper au champ

de manœuvre, prêts à commencer la fête.

On les en savait si capables, que l'officier mort fut rapporté immédiatement : on fit des excuses, des promesses, et les consuls réunis agirent pour faire embarquer immédiatement les gaillards.

Ils étaient quarante.

La Montagne passa ensuite à la marine ; le jardin est devenu parc à charbon, le bassin un lavoir, et le grand daim, après avoir reçu les envahiseurs à coups de cornes, a fini par disparaître ainsi que la volière.

La caserne était, en 1870, sagement occupée par deux compagnies d'infanterie de marine, mais conservait encore par places, grand air, et une certaine tournure d'habitation princière.

A la Montagne nous avons des voisins, nos voisins naturels, indispensables, les Anglais.

Les Anglais donc, habitent aussi la Montagne. mais au lieu de s'abriter dans un repli du plateau, ils ont choisis, en vrais Anglais, le sommet même.

Le terrain est dénudé, balayé par les ouragans qui emportent leurs cases en bois, les

femmes et les marmites, mais ils sont au-dessus des Français et le vent peut tout prendre pourvu que la croix rouge flotte au-dessus du drapeau tricolore.

Ils ont même eu soin de hausser le terre-plein qui supporte le mât de pavillon, de sorte que leur drapeau dépasse le nôtre de trois mètres.

Ce sont des grands gros gaillards placides, cossus, qui nous méprisent et nous haïssent, mais ne le font pas voir : il est vrai que quand ils le font voir les coups pleuvent, et ils n'ont pas toujours l'avantage.

Gentlemen dans leur haine, ils nous invitent à boire chez eux, mais dans l'espoir de nous voir rouler sous les bancs : on leur rend la pareille dans la même intention.

Les rapports entre les deux camps sont fréquents mais jamais familiers ; il y a entre eux et nous une raideur qui n'existe pas vis-à-vis des autres nations.

Cependant quelques vieux soldats unis par des défauts semblables, fraternisent quelquefois de bon cœur et donnent lieu à des scènes assez amusantes.

Le plus beau panache du camp anglais est le sapeur Witiker, soldat de Crimée qui estime les Français et l'absinthe : il est souvent au quartier dans les parages de la cantine.

Un soir, le brave Witiker ne retrouvant plus la sortie, il devait s'être endormi dans la Montagne, tambourine à la porte de la première case venue en criant « cantine, cantine. » Un homme en chemise et rébarbatif en sort furieux.

Witiker le saisit dans ses bras en criant : « cantine, cantine ! »

Hélas, il s'adressait mal. L'homme en chemise dont il avait à moitié enfoncé la porte et à qui il réclamait tendrement à boire était le capitaine commandant lui-même, qui le conduisit au poste sans épaulettes.

On remit l'ivrogne au sergent anglais qui le fourra au clou séance tenante, et, comme il continuait ses hurlements, deux hommes de garde entrèrent lui administrer des coups de bambou jusqu'à silence complet, à la mode anglaise.

Witiker ne revint plus.

Les Anglais ne sont pas trop sévères pour

l'ivrogne du soir : s'il fait tapage, sa femme l'amène elle-même au sergent de garde qui le loge pour la nuit et lui applique quelquefois le remède ci-dessus.

C'est pour lui faire dire et crier tout ce qu'il a à dire en un quart d'heure.

Après cela il dort tranquille, les autres aussi et le lendemain il n'y parait plus.

Le procédé est certainement bon pour les ivrognes de toutes les nations et pas bien féroce, mais ils ont d'autres punitions qui nous sembleraient à nous, français, cruelles et insupportables.

Ainsi l'on connaît leurs officiers si fiers, si raides, qui ne rendent même pas le salut à un vieux sous-officiers qu'ils rencontrent dans la rue avec sa famille. Eh bien! au peleton des punis, côte à côte avec les hommes, j'ai vu un officier marcher le pas ordinaire pendant deux heures, impassible.

L'adjudant-major en habit rouge avec écharpe, décorations, assistait, grave à l'exécution commandée par un sergent.

Et cela se passait devant notre poste à nous.

Un officier français se fût brûlé la cervelle

plutôt que de subir une pareille humiliation.

Il y a encore un côté cruel, inexorable dans leur discipline ; les enfants sont vêtus des vieux habits paternels. Les soldats condamnés pour vol ou autre méfait sont habillés de gris au lieu de rouge et les enfants de ces malheureux portent également la livrée grise qui les fait montrer au doigt par les autres.

Le motif de la condamnation est en outre écrit en lettres blanches sur le dos du père.

Il y a du vieil Israël et du saxon primitif chez nos excellents voisins.

Quoiqu'il en soit, ce sont de vigoureuses troupes, remarquables comme force et unité les mouvements.

De plus ils ont des qualités physiques que nous n'égalons pas.

Leurs courses et exercices nous laissaient toujours stupéfaits : ces gros hommes franchissaient en steeple-chease de bipèdes, des murs de 2 mètres de haut d'un bond, en posant la main sur la crête des fossés, larges comme des rivières ; les officiers suivaient à cheval.

Tous revenaient boueux, déchirés, san-

glants souvent, mais ayant passé partout.

Cette nation a des muscles solides : les autres qualités, par exemple, sont plutôt inférieures.

Ainsi, tandis que tous les mendiants, japonais, chinois, marins abandonnés de toutes nations, surtout anglais et allemands, se réunissent en groupes à la porte des Français qui leur donnent à manger, ils sont brutalement chassés loin des palissades anglaises.

Les chiens eux-mêmes affluent au camp français et n'entrent pas chez les Anglais.

Le peuple est sec, ce qui est à moi n'est pas à toi, et quand il y en a pour deux il n'y en a pas pour trois.

Le dimanche ils vont à la messe en rangs, graves, sérieux. recueillis, mais ce semble être seulement pour le dimanche, dans la semaine, la religion sert peu.

Le vrai principe de l'Anglais, celui qu'ils appliquent partout et avec succès paraît être :

Nourris-toi bien et ne t'occupe pas des autres

Leurs femmes participent également à ces défauts et à ces qualités : généralement belles de corps, sauf comme démarche, elles ont des têtes bien jolies de couleur, des teints blancs

avec des bleus, des roses, à donner le frisson, surtout dans du blond.

Les connaisseurs prétendent que ces peaux tintées si finement de bleu aux tempes, autour du nez de rose vif et qui paraissent si fines et si transparentes sont au contraire des peaux épaisses, mates et froides.

Les peaux vraiment délicates seraient changeantes et n'offrent pas des coloris aussi constants.

Ceci malheureusement, dépasse la compétence de l'infanterie de marine, cependant nous avons remarqué une grande froideur et une immobilité sur des visages d'un brillant et d'un séduisant extraordinaire.

Les femmes de soldats anglais, celles qui ne se soûlent pas, se tiennent sur une certaine réserve. Quoique voisins, très voisins même, puisqu'une petite rue nous séparait seule, nous avions peu l'occasion de les voir passer. Elles préféraient faire le tour et passer par une autre porte que de défiler sous les regards des soldats français : nous avons souvent ailleurs remarqué ce fait ; est-ce parce que le militaire français est si bien pris qu'on ne saurait supporter

la vue sans émotion difficile à contenir, est-ce qu'il a le regard trop vif? nous ne saurions le dire, les dames ne le diront pas non plus, le point restera obscur.

Il y avait un poste cependant où l'on avait l'aubaine de voir passer et repasser de jolies blondes.

On sait que les Chinoises sont brunes, que les Cochinchinoises sont brunes, les Japonaises brunes ; un peu de blonde, sans parti pris, ne sauraient donc nuire à la vue.

Au bout de la rue qui séparait les deux camps, se trouvaient deux plantons, l'un anglais, l'autre français.

Le poste de planton français était quelque chose de diplomatique, une sorte d'ambassade française à Londres.

Il fallait avec beaucoup de tact interdire, faciliter, selon le cas, la rentrée ou la sortie des ivrognes des deux nations. et il y en avait beaucoup.

Souvent un chat volé aux Anglais et réclamé par une miss en pleurs, avait été retrouvé bien près de la marmite grâce au planton.

Pour les sorties en cachette, le sergent an-

glais refusait-il le passage à un des siens, le planton français pouvait l'accorder, le camp étant mal clos.

Comme dans les ambassades, à chaque concession on offrait une tournée ; il y avait des jours où les concessions et les tournées ne se comptaient plus.

Le sergent anglais et le français étroitement unis, accordaient des concessions de la seule main qu'ils pouvaient remuer.

Ces jours-là, les femmes les plus convenables, sûres de n'être point vues allaient chercher leur bouteille de gin au dehors, et en buvaient un peu en route.

On choisissait généralement pour ces fonctions délicates et si semblables à celles de nos consuls à l'étranger, les moins ivrognes et les plus forts en Anglais des caporaux du quartier.

C'était aussi par conséquent les plus disposés à se laisser influencer par des yeux bleus ou même verts.

Un jour, ou plutôt un soir, le sergent anglais endormi comme souche dans sa guérite, un nouveau débarqué très influençable voit s'arrêter devant sa guérite deux jeunes

miss qui semblaient fort embarrassées.

Rappelant à lui tout l'anglais des lycées impériaux, il en avait fait cinq ans et avait eu des prix, il accouche d'un « What will you miladys » qui fait partir les deux jeunesses d'un éclat de rire formidable.

Un peu déconcerté, mais pas trop, dans l'infanterie de marine on ne se déconcerte pas, le caporal sort une autre phrase d'anglais qui a le même sort.

Cette fois-ci on étouffe.

Enfin la plus petite des miss et la plus gentille, présente une grammaire au caporal ébahi : will you expliquer cette chose à moi.

Ce n'était vraiment pas la peine d'employer tant d'anglais et d'avoir mis si longtemps à l'apprendre.

On s'explique : la jeune miss, fille d'un soldat et parente de Witiker, désirerait se perfectionner dans la grammaire française.

Le jeune et modeste caporal, persuadé que la grammaire est une ruse d'innocente pour le voir de plus près, propose, pour éviter les regards indiscrets, de prendre les leçons chez une Japonaise voisine du poste

et qui rafraîchissait les deux plantons.

En tout bien tout honneur, du reste, les maisons japonaises étant grandes ouvertes et de trois mètres carrés tout compris. On s'assied sur le seuil.

La petite accepte et vient tous les soirs, les leçons marchent : à la tombée de la nuit le professeur reconduit l'élève jusqu'auprès du camp anglais.

Lui aussi profite des leçons d'anglais, mais ce n'est pas absolument la grammaire qui le tourmente.

Enfin, après bien des hésitations, un beau soir : « Nelly, elle s'appelait Nelly, will you kiss my, » c'est le contraire qu'il voulait dire, mais ces Français !

— Yes, tout à l'heure.

Et la leçon continue ; la leçon finie, Nelly se laisse embrasser, comme par son oncle Witiker.

Puis on reconduisait Nelly jusqu'à la route : en passant près d'un petit bois qui servait de promenade.

— Nelly, promenons-nous sous les arbres.

— Nao.

— Pourquoi ?

— C'être pas convenable.

Dépité, le caporal chantonnait en marchant.

— Vous pas chanter.

— Pourquoi, je chante que vous êtes jolie.

— Vous pas chanter avec moa, pas convenable, chanter tout seul si vous voulez.

Correcte la petite. La nuit étant descendue, on hasardait une main sur l'épaule de Nelly qui ne bronchait pas. Il y avait des doigts égarés qui frisotaient les petits cheveux de la nuque selon une habitude de l'infanterie de marine.

— Aoh, laissez mon cou, criait Nelly.

— Eh, pourquoi?

— Je n'aimé pas.

— Mais pourquoi?

— Je croyé un bête, une araignée.

— Merci bien.

— Et le caporal enragé se mettait à marcher les mains dans ses poches jusqu'au coude.

— Vous ne voulez donc pas m'aimer, Nelly.

— Quoi çà aimer? si vous dire des vilaines choses à moa, moi plus revenir.

Enfin impatienté de son service de grammaire, et soupçonnant Nelly de n'être pas folle de lui, le professeur lui demande un jour

pourquoi elle tient tant à savoir le français.

Si moi savé le français, moi pouvoir être dame de chambre chez le colonel.

Le colonel anglais avait justement l'air d'un vieil orang vicieux ; cette idée déplut fort à notre caporal qui, vexé, apporta le lendemain à la leçon, le portrait du colonel tel qu'il le voyait, c'est-à-dire en orang à lunettes, monté sur un grand carcan et orné d'une longue queue.

Nelly furieuse en reconnaissant les traits vénérés, déchire le papier en s'écriant : vous êtes un stupide, un méchante garçon, sir colonel un gentlemen riche. un baronnet, etc.. etc. le reste l'étranglait. Le caporal court encore.

Nelly ne revint plus et le caporal tomba dans la mélancolie.

Pendant deux mois il avait religieusement dépensé 36 sous tous les cinq jours à abreuver Nelly et à payer des petits gâteaux, il avait embrassé quelquefois, tâté peut-être un peu aussi mais toujours un espèce de tronc d'arbre à écorce lisse, et de plus empoché au moins 20 jours de salle de police pour absences répétées à son planton.

Total, néant. rien que le goût de l'écorce.

l'Angleterre avait appris la grammaire gratis.

Le 15 août survint sur ces entrefaites : ce jour-là, les ivrognes des deux nations se réunissaient chez Marie, la Japonaise où avaient eu lieu les leçons de grammaire.

Le caporal, toujours sombre, était assis sur un tonneau, ne se mêlant pas aux chants et vidant son verre avec énergie.

Petit à petit cependant, il s'échauffait et chantonnait en balançant la tête ; enfin poussé par le dieu, il monte sur sa futaille et entonne la chanson de Fortunio.

C'était une belle chose que ces vers lamentés par un pochard, au Japon, au milieu d'un public d'Anglais, de Français et de Japonais.

Après chaque refrain, le caporal ajoutait un « miss Nelly, I love you » de plus en plus lamentable et déchirant, qui retentissait sous les grands arbres comme le hurlement d'un chien à la lune.

L'assistance répétait le refrain, chacun dans sa langue en tapant des pieds, et l'on versait à boire au chanteur : du rhum plein son verre au lieu de vin chaud, par distraction.

La retraite sonnait, il fallut partir. On en-

traîne l'amant de Nelly qui pleure à chaudes larmes, et maudit l'Angleterre qui a pris Napoléon et n'a rien voulu lui donner.

En passant devant le poste anglais, par une idée de pochard, le français vaincu se redresse et veut inonder de mépris la sentinelle qui se pavane.

Celle-ci, horréfiée, baisse sa baïonnette et se défend, nous entraînons l'agresseur; grâce à la rapidité du mouvement, les deux adversaires se manquent, mais le factionnaire a crié aux armes et il faut courir.

Impossible de rentrer par la porte, on hisse le Gaulois vaincu par-dessus la palissade, il tombe au pied, grogne un instant et s'endort.

Nous rentrons un peu inquiets ; rien.

Une heure après, on va voir l'ami, il dort toujours et ne veut pas se déranger : Yoka, la grosse chienne des cuisines est venue se coucher à côté de lui ; l'ivrogne la tient à pleins pleins bras et, de temps en temps, laissant retomber sa tête dans la toison de Yoka qui ne sent pas bon, murmure encore : « Miss Nelly I love you. »

Hein ! quand çà vous tient dans l'infanterie de marine.

Il n'y eut pas de suites à l'affaire et le caporal se guérit.

Gentilles les petites anglaises, mais se frottent avec trop de sans-gêne aux garçons; en France on n'aime pas les pêches tripotées, ou alors on les prend pour telles.

Heureusement que dans ce divin Japon il y avait des consolations.

Les anciens, au départ, nous avaient promis que tous ceux qui n'avaient pas passé dix-neuf ans étaient enlevés par les princesses japonaises qui les enfermaient dans leurs châteaux et les habillaient d'or et de soie, elles-mêmes.

Des princesses il n'en vint pas au quartier, mais là-bas toutes les femmes le sont, et il vaut peut-être mieux en enlever plusieurs que de se laisser enlever par une seule.

Le type de la Japonaise dans toutes les classes de la société est élégant et gracieux.

Elles sont de petite taille, minces ou quelquefois boulottes, mais toujours admirablement faites.

Un vêtement croisé, de couleurs tendres et bariolées les enveloppe en les serrant un peu, les manches sont larges, la poitrine colle, mais les jambes sont un peu plus libres et paraissent dans la marche, jusqu'au dessus du genou. Une large ceinture avec nœud en giberne, en velours, serre le sein.

La peau est blanche, les cheveux noirs, relevés en édifice coquet, et souvent parés de fleurs.

Le type le plus commun est une figure ronde aux yeux éveillés, fossettes et nez retroussé.

Curieuses et vives, elles rient de tout, touchent à tout.

La mousmée ne connaît pas l'humeur, l'amour est sa principale affaire, aussi s'en jette-t-il toutes les semaines quelqu'une à l'eau : mais c'est quand leur mari les bat trop.

Tout en étant d'une grande, très grande franchise d'allures, elles accusent les Européens d'être mal appris et brutaux.

Une japonaise répond laconiquement oui ou non. là où une française fait une circonlocution et une anglaise un procès en dommages et intérêts, mais encore faut-il parler poliment.

Le soldat, pas ceux qui aiment les blondes, trouve largement à placer son cœur et pas en mauvaises ni laides mains. Les officiers trouvent mieux encore.

Quelques-unes viennent à la caserne, qui, mieux parées, mieux choisies, sont vraiment charmantes.

La plus jolie vient avec toute sa famille : c'est un de nos capitaines qui a fait cette découverte.

Le père, un petit marchand d'Omoura, entre grave avec quelque échantillon qu'il est censé porter au capitaine, Yakounine oki.

La mère encore gracieuse et disposée à le faire voir, sautille derrière, donnant la main au petit frère, puis la jeune fille qui passe dédaigneuse au milieu des pauvres soldats à jeun.

Arrivés chez le capitaine, nos gens s'assoient et commencent à fumer; le père exhibe l'échantillon, le capitaine achète toujours quelque chose, la mère demande à boire et à manger. On cause.

Au bout d'un moment, c'est tous les jours la même chose, le capitaine, que la conversation

n'amuse pas, fait apporter un verre d'absinthe, un seul, la table est à pivot, le verre est au bord, on lance le tourniquet, la famille est autour, qui l'attrapera ? Cela dure comme cela jusqu'à cinq heures du soir.

Pendant ce temps, la mère qui n'est pas la moins acharnée et que sa fille embarrasserait, la donne à garder au capitaine qui lui apprend le français.

Vers le soir tout le monde, fatigué, se sépare, le père passe le premier, solennel, un peu titubant. Quelques troupiers lui font des niches, il se récrie et s'en va gratifié en plus de quelque-coups de pied au c...

La mère qui a encore l'œil tendre, est souvent appréhendée par un galant qui l'embrasse, elle crie comme une poule qu'on tire par la patte et se laisse faire néanmoins.

Quant à la fille elle s'en va toujours d'un petit air vainqueur qui semble dire au pauvre soldat : je fais avec votre capitaine, Yakounine oki, des choses qui ne sont pas de votre compétence.

Quand on a trop bousculé la mère tendre derrière le poste ou abimé le papa, le capitaine

accompagne sa petite famille jusqu'à la porte en nous lançant des regards furieux, mais, comme il est brave homme, et que l'on respecte son Greuze, le lendemain il n'y pense plus, et la sortie s'effectue comme auparavant.

Dans les faubourgs, le troupier intelligent et qui possède quelque art d'agrément, surtout le dessin, trouve bien aussi quelque minois frais : mais presque toujours, quelques semaines après, on envo e les pauvres petites au Gang-Kiro. Les parents sont trop pauvres ou trop entendus pour laisser une valeur improductive.

C'est pitié d'entendre ces pauvres petites qui n'ont pas 14 ans (il y en a qui entrent là à 9 ans), vous appeler à travers les barreaux.

On voit une petite figure pâle un peu triste mais insouciante,heureusement comme le sont toutes les japonaises, qui vous rappelle vaguement l'enfant qui jouait devant sa porte il y a 15 jours.

Le Gang-Kiro a été créé par le gouvernement japonais pour les besoins amoureux des matelots de toutes les nations qui abordent à Yokohama.

Il y a là des enfants, de toute jeunes filles : aucune ne reste passé vingt ans, leur contrat d'engagement, signé par les parents, est de six ans environ .

Il y a aussi des enfants, petits monstres à tête jaune ou à peau noire, généralement galeux.

L'endroit est sans doute aujourd'hui, unique au monde et doit ressembler aux marchés aux esclaves des temps passés.

C'est un quartier absolument à part, fermé par un canal et gardé aux portes par des soldats.

A gauche, en entrant, on trouve un temple boudhiste avec ses bassins d'eau bénite, ses ex-votos et ses autels ornés de bibelots en tous genres.

Les rues sont étroites, parquetées; de chaque côté, les maisons ouvertes sur la rue sont garnies de barreaux de bois.

A l'intérieur, s'étend un grand lit de camp qui est garni de femmes.

Les unes, en toilettes, jouent aux cartes, aux osselets, les autres, complétement nues, se peignent et se parent. Leurs cheveux noirs

tombent jusqu'à terre ; un peu gros, par suite de l'habitude prise de les raser dans l'enfance, mais magnifiques de couleur et d'éclat.

Elles les attachent en masses compliquées et en édifices savants derrière la tête avec de grandes épingles d'or.

La figure est encadrée de deux larges bandeaux et le front surmonté d'un petit toupet ovale fort gracieux.

La figure est peinte légèrement, les lèvres enduites de rouge : une légère ligne d'or sur chacune termine la toilette du haut.

Pour le reste, les soins sont longs et minitieux. Les Japonaises sont admirablement faites, blanches, petites, bien développées, sous leurs vêtements aisés elles offrent, dans toutes les poses et sans le chercher, un magnifique ensemble.

Les détails aussi sont charmants, un surtout. Ici les femmes, comme les hommes d'ailleurs, sont chaussées de ghetas, sorte de sabot non couvert qui tient seulement au pouce par une attache de velours, les pieds ne connaissent donc d'autre contrainte que celle de l'étoffe fine qui les enveloppe.

Ils sont blancs, polis, avec des doigts longs aux ongles rosés et bien taillés, semblable comme forme et comme finesse de peau, à la plus belle main.

C'est un genre de beauté que nous ne connaissons ici qu'en marbre. Et non seulement la Jaqonaise n'est pas chaussée, mais elle marche peu, le pied n'est jamais ni plus déformé ni plus calleux qu'une main oisive.

Pendant les heures de la journée où ces femmes font leurs apprêts, accupation capitale, l'aspect de ces belles nudités, indifférentes aux passants est purement artistique et très-curieux.

Les japonaises n'y prennent garde, selon la mode du pays, et ne se trouvent belles et prêtes à plaire que lorsqu'elles ont revêtu les cinq à six robes d'étoffes riches et voyantes qui constituent leur principale parure.

Le soir est venu, les rues sont éclairées par de grosses lanternes à houppes de soie, les maisons illuminées à l'intérieur, étalent toutes leurs soieries et leurs brocards, et, sur le lit de camp, assises sur les talons, les lèvres dorées, les filles attendent immobiles dans leurs lourdes parures. C'est le moment de s'en aller.

V.

Les fêtes japonaises. — Bains publics, la baignoire anglaise. — L'Europe au Japon. — Le grand hiver. — Les Prussiens. — Retour. — Les amis Anglais. — Massacres à Tien-tsin. — Le nouveau Saïgon. — Le détroit des serpents. — La grande mer. — Suez. — Alger. — La France.

C'est par un jour de fête qu'il faudrait débarquer au Japon ; ce jour-là il est bien lui-même.

Ce peuple est né pour rire et pour aimer.

Les fêtes sont diverses, variées, religieuses, artistiques, plastiques, souvent trop même.

La plus belle est la fête des fleurs.

Tout le Japon aime les fleurs, les femmes n'ont pas d'autres noms dans la langue, le Bambou, le Camélia, la Rose, Aubépine, etc.

Ce jour-là tout est pavoisé de gros bouquets naturels, devant chaque maison, de hautes perches en font balancer au vent, chacun en porte, chacun en jette.

Au beau milieu de la route, les Japonais forment de grands cercles autour des saltimbanques, des lutteurs et des théâtres en plein vent.

Dans les gros arbres des collines, presque perchées dans les branches, les maisons de thé répondent avec les guitares et les tambourins aux joyeux échos de la route.

Des chars dorés chargés de fleurs et de femmes parées circulent dans la foule et soulèvent de joyeux vivats.

Le soir la fête s'illumine et devient encore plus bruyante. Il y a aussi celle des poissons, où l'on remplace les bouquets par des poissons en toile que le vent gonfle et fait voltiger : il y en a d'énormes, très bien imités.

La fête des femmes, où l'on promène de belles idoles vivantes, la fête du dieu Ko, le dieu des champs que l'on va tremper dans la mer avec des cris assourdissants.

Il y en a pour tout ce qui peut se manger, se boire, enfin, être agréable à l'homme ou à la femme. Et dans cette donnée, elles deviennent quelquefois impossibles à décrire, surtout celle qui est consacrée à un petit dieu que les Grecs

vénéraient fort, et qui fut chanté par un ennemi de Voltaire.

Les représentations du dieu, en carton, en sucre, en papier doré, rouge, etc., sont dans toutes les mains, des femmes en portent sur le dos on en promène sur des chars; ces jours-là les Anglaises restent chez elles, mais il y en a qui n'y restent pas.

La pudeur, dans le sens européen du mot, est un non-sens pour le Japonais.

Il se fera scrupule de toucher, mais jamais de montrer, ni de regarder.

Il est carrément naïf dans ses expressions artistiques, et ce qu'il veut exprimer il l'exprime, en pierre ou en bronze, et toujours comme il l'a vu.

Sur les tombes mêmes, il indique par la forme du monument, et d'une façon crue, le sexe du défunt. Il y aurait là une indication pour la laïcisation des cimetières.

Les femmes, jeunes, vieilles, font leurs ablutions complètes devant la porte s'il fait chaud, dans de petits baquets ovales très élégants, surtout quand ils sont occupés.

On s'y habitue, et l'on cause avec les voi-

sines du quartier tout en allumant sa cigarette.

Où ce genre de sans-gêne est plus risqué et offre quelques périls (pour l'infanterie de marine) c'est aux bains publics.

Les soldats seuls y vont, les civils (gentlemens) ne s'y commettraient pas, même par curiosité.

Les Japonais prennent au moins trois ou quatre bains chauds par semaine, beaucoup y passent la journée.

Dans une grande salle parquetée, à plan incliné, se trouvent réunies des familles entières, hommes femmes, enfants, jeunes filles.

Complètement nus, ils puisent avec un petit baquet dans un ruisseau d'eau chaude qui traverse la pièce, et se le renversent sur la tête. Le bain est moitié vapeur, moitié eau.

Il est d'une politesse aimable de renverser son propre baquet sur les épaules rondes de sa jeune voisine (on se met généralement près d'une jeune voisine dans l'infanterie de marine.)

Mais tout cela s'est gâté ; quelques regards trop vifs, probablement.

Les soldats anglais, plus soucieux du gin

que de blanches épaules à arroser, avaient exigé du maître de l'établissement, des baignoires en bois, dans un coin, tout seul, c'est bien d'eux.

Aujourd'hui, hélas ! par suite de regards trop vifs, probablement, aussitôt qu'un européen se présente, on l'expédie aux baignoires en bois, tout seul.

L'Europe, au Japon, est entrain de tout salir : il y a du vice aujourd'hui là où n'était naguère qu'une insouciance aimable.

Ces pauvres Japonais sont envahis par toutes les nations : la ville ressemble à la tour de Babel. Le marché, surtout le matin, présente un aspect typique.

Comme coup d'œil, d'ailleurs, il est magnifique. Situé près de la ville, sur une grande place, il regorge des produits de terre et de mer.

Le gibier y foisonne, des sangliers, des chevreuils, des cerfs, lièvres, faisans, perdrix, oiseaux de toutes sortes, jusqu'à du gibier vivant entassé dans des cages.

A côté, le marché aux poissons fourni de toutes les espèces, comme requins, esturgeons,

thons, bonites, sardines, crabes, homards, coquillages de toute taille et de toute nuance.

Des chevaux arrivent portant de chaque côté un poisson de deux et même trois mètres.

Puis des bouchers, des pâtissiers, des marchands d'œufs, de volailles.

Au milieu de cette abondance circulent des Anglais, des Espagnols, des Français, des Allemands, on énumèrerait plutôt les nations qui n'y sont pas.

C'est d'un cosmopolite à rendre sourd et aveugle. La place du marché, très vaste, sert encore de champ de manœuvre et, à l'autre bout, les troupes pivotent aux commandements russes, français, allemands et japonais.

Les plus remarquables, les plus lestes dans l'évolution, sinon les plus fermes dans l'allure sont encore les Français.

Groupés autour du fanion tricolore, avec leurs képis blancs et leurs guêtres blanches, ils ont un cachet de hardiesse et de légèreté que les autres nations n'imitent pas et que les Japonais admirent.

Les Américains, les Russes manœuvrent aussi à la française, mais la libre Amérique

administre pas mal de coups de plat de sabre à ses fantassins.

On dit qu'à bord on les rosse encore davantage, surtout quand ils sont noirs.

Après les Français, les Anglais sont le grand succès du Champ de Bataille, mais surtout succès de rouge et de tapage.

En tête, la musique, des grosses caisses allant du menton aux genoux d'un gaillard de six pieds qui s'escrime avec deux tampons sur la peau d'âne.

Puis deux rangées de fifres aigus et vigoureux.

Le colonel!! en habit rouge, selle jaune, lunettes. Derrière, cinq ou six drapeaux multicolores attachés à de larges baudriers d'or sur des officiers écarlates.

Enfin la troupe, écarlate aussi : tout cela déborde dans les rues avec un fracas de rouge, de jaune, de pas lourds, une harmonie vibrante, sifflante et tapante qui fait choir les platras tout le long des maisons.

Cela a son cachet de force, avec un peu de barbarie dans les couleurs et dans la musique.

Les petits français eux, défilent au clairon,

lestes et le nez au vent, et ont, avec moins de rouge et de tapage, l'allure aussi martiale et plus dégagée.

C'est surtout dans les incendies que l'on voit le mieux le génie et les allures des diverses nations.

Ici chacun y va à sa façon et avec son caractère particulier.

A la première lueur, la grande cloche de Tobé, colline qui domine la ville, sonne à coups lents et graves ; les sonneries éclatent dans les camps, alertes chez les Français, graves chez les Anglais nos voisins.

Dans la ville et sur la rade, une foule de cloches tintent à coups pressés : les Japonais criant : cadji, cadji, courent avec des lanternes de papier qui se croisent en mille raies de feu, les chevaux galopent, les pompes roulent avec fracas.

De grandes flammes éclairent la scène, deux cents maisons brulent à la fois, on entend crier les habitants.

Autour du feu, les troupes de toutes les nations, les Yakounines en tenue de cérémonie, regardent et attendent : aux coin des rues, la

police installe des postes autour d'un grand fanal en papier.

La flamme souffle avec furie, les maisons tombent, la foule recule.

Des clairons arrivent, sonnant à toute volée, les Français derrière, lancés au pas de course, font une trouée dans la foule, sautent dans le feu, escaladent les maisons incendiées, jetant par les fenêtres armoires, tables, lits, cristaux et porcelaines, pendant que les autres, à grands coup de hache, sapent à tour de bras les piliers qui soutiennent les murs; ou bien encore, réunis sur un bélier, ils enfoncent les façades qui leur tombent dessus ; ça va bien, ils sont heureux.

Tout s'écroule avec fracas, personne n'est blessé, tous les troupiers sont tombés sur les pieds, noirs et mouillés: ils recommencent de plus belle.

La grande pompe à vapeur de la compagnie d'assurance fonctionne avec une vigueur impuissante, arrivent les pompes de la rade avec les marins anglais, prussiens, russes et français.

Tout le monde travaille de son mieux

Puis enfin, voici les Anglais, en bon ordre, au pas presque gymnastique, les officiers à cheval sur les flancs, renversant tout dans la foule.

Les habits rouges font halte, s'arrêtent devant le feu et admirent en se chauffant les mains.

C'est ce qu'ils font de moins mal.

Les rues sont encombrées de meubles, de marchandises, de paniers de vins, de provisions, il y a des guéridons encore chargés de faïence, théières, petits gâteaux.

Les policemens anglais passent leur inspection et font enlever par leurs « boys » ce qui leur convient le mieux : c'est assuré, les Français ont eu tort de retirer cela du feu.

Les soldats anglais circulent, buvant, mangeant, remplissant leurs poches malgré les réclamations des propriétaires.

C'est un pillage en règle, et les seuls points respectés même par des compatriotes, sont ceux où est placé un factionnaire français.

Les Français ne touchent à rien, les négociants anglais, allemands et autres les réclament comme sentinelles.

J'en ai vu rendre souvent des objets bien faciles à cacher, des boîtes de montres, des bagues : jamais à notre connaissance on n'a rien rapporté d'un incendie, que des coups et des brûlures.

Il y avait point d'honneur et entente tacite.

Un jour, dans un incendie où l'on écrasait des bougies par milliers, un soldat en ayant mis quelques-unes dans sa poche, fut obligé de les jeter sans pouvoir s'en servir à la caserne.

Aussi les lendemains d'incendies, et c'est toutes les semaines, arrivent les félicitations des consuls, des autorités japonaises, quelquefois un panier de champagne.

C'est régulièrement du cidre que nos excellents compatriotes ont vendu au poids de l'or au gouverneur japonais comme première marque.

Les pompiers japonais sont les seuls, avec les Français, qui essaient d'arrêter le fléau et risquent leurs vies pour sauver celle des autres

Les sinistres sont souvent horribles ; la ville brûle plusieurs jours, les habitants pris dans un cercle de flammes périssent par centaines si l'on ne parvient à couper le feu.

Dans l'incendie du Gang-Kiro, les femmes cernées d'un côté par l'incendie, de l'autre par le canal s'élançaient par les fenêtres et venaient tomber à demi carbonisées dans l'eau.

Il en périt plus de 400 au milieu de cris épouvantables.

Les Français se lancent dans le feu, abattent les maisons qui sont en bois, s'attaquent à celles qui brûlent, les font tomber, sur leurs têtes quelquefois.

Les pompiers japonais sont d'une bravoure encore plus folle, fanatique même.

Cette milice qui est en même temps corporation religieuse, est vêtue de chausses bleu foncé collantes et d'un manteau rouge à capuchon serré à la taille.

A la lueur de l'incendie, on voit ces diables rouges courir sur les murs tremblants et embrasés, ils disparaissent dans la fumée tentant l'impossible.

Quand il faut faire la part du feu, ils se réunissent sur la maison menacée, portant devant eux, sur des perches, des pancartes sacrées, des amulettes diverses et de grosses boules argentées.

Ils attendent le fléau et le bravent. la flamme lèche le toit dont ils arrachent les lattes enflammées sous leurs pieds, les perches brûlent dans leurs mains jusqu'aux poignets, ils ne bougent pas, leurs vêtements s'enflamment, un tombe, puis deux, ils disparaissent dans la fumée : c'est horrible de voir brûler ces hommes vivants; on les menace de fusils, de revolvers, ils ne bougent pas.

La maison s'écroule, tout s'abime dans une gerbe immense de flammes et d'étincelles.]

Ils sont morts avec la conviction que leur sacrifice a sauvé la ville.

Le lendemain on enlève avec les décombres, leurs cadavres tordus et carbonisés; nul ne les plaint, nul ne s'étonne; on s'occupe de rebâtir et l'on n'y pense plus.

Le Japon est encore bien moyen âge : ses costumes divers pour chaque métier, leur forme de tunique à manches larges, les chausses collantes tout ici fait illusion.

Avec cela des fêtes splendides où le populaire se rue, puis des coins lugubres pleins de sang et de gémissements.

Le tout dominé par la silhouette sombre du

samouraï qui, la main sur son sabre, voit s'enfoncer dans le passé le monde où il a été maître incontesté.

C'est sur le Tokaïedo, la grande route qui fait le tour du Japon, que ces contrastes sont le plus saisissants.

Il est bordé de maisons de thé ; c'est là que s'arrêtent le prêtre, le noble en voyage, le paysan, les flaneurs de toutes les nations.

Toujours artistes, les Japonais choisissent les sites les plus pittoresques, sans s'inquiéter de la hauteur; les maisons sont souvent placées tout en l'air, sous des futaies d'où à l'ombre et à la fraîcheur, on découvre au loin les grandes plaines écrasées de soleil, ou la mer.

Un escalier, taillé dans la colline, monte généralement tout droit, quelquefois à 200 pieds au-dessus de la route.

C'est la nuit surtout que le spectacle est curieux : la maison de thé s'annonce à travers les arbres par ses grosses lanternes à houppes de soie qui se balancent au vent, ses bruits joyeux et ses chants.

La foule est là, de toutes conditions : le thé, le tabac et un toit, cela ne se refuse

jamais au Japon, s'arrête qui est fatigué.

Les hommes de peine, timidement assis sur le seuil, écoutent la musique : les marchands et les Européens dégustent à l'aise, accroupis sur les nattes ; dans le fond, quelques porte-sabres hautains font bande à part.

Les mousmées aux cheveux noirs, toute frissonnantes de musique et de plaisir, circulent entre les groupes, servant ici, répondant là, riant à tous.

Un vieux musicien aveugle vient s'arrêter sur les nattes ; il accorde sa guitare et en tire des sons plaintifs.

Il chante en s'accompagnant : le chant est sourd, monotone, tantôt élevé, menaçant, puis déchirant, lamentable, toujours suivi par la guitare.

Le premier effet d'étrangeté passé, on s'intéresse sans comprendre : les Japonais sont sous le charme, le vieux barde pleure en récitant ses vers, les assistants pleurent aussi.

La guitare se tait, le tambourin résonne, la tionkina va commencer : les danseuses sont prêtes.

Au rhythme d'une mélodie bizarre, mais

douce et passionnée, les corps souples se balancent, les têtes se penchent souriantes, les cheveux se déroulent, l'ivresse et la cadence ont saisi les spectateurs, grisés par la vue des danseuses.

Au dehors, la nuit est calme et belle: la lune éclaire au loin la vallée, la mer qui luit, puis, au fond, les montagnes aux forêts mystérieuses, dominés par le grand cône blanc du Foudzi, qu'on dit être au milieu du parc d'un prince.

Le corps des mousmées balancées par la danse se détache en pénombre diaphane sur cet horizon.

Soudain un cri a retenti, puis une lutte; un yakounine qui remet le sabre au fourreau se lève et s'en va sans détourner la tête.

Un blessé git sur les nattes, un européen, insolent sans doute.

Les mousmées s'empressent autour de lui, sa main détachée du poignet ne tient plus que par la peau, on le panse, on le couche dans un coin sur des ftons et les danses recommencent. Voilà le Japon.

Peut-être demain demandera-t-on, en vertu

des nouvelles lois, la tête du samouraï qui a frappé.

La colline de Tobé est là tout près, c'est le point noir du Japon, c'est là que sont torturés les misérables qu'écrase le système encore implacable du gouvernement féodal.

Des malheureux sont là, accroupis entre des pieux, dans des postures atroces, condamnés à la prison d'abord et à la mort ensuite.

Ordre est donné de les réveiller toujours, de leur faire sentir leur souffrance par tous les moyens jusqu'à l'heure du supplice qui ne vient souvent qu'au bout de quelques années.

Aussi, quand le moment est arrivé, ils se traînent en souriant vers le poteau sanglant, souvent on les y porte.

Le lieu du supplice est un petit bois de sapins situé entre la prison et les maisons de thé,

De la prison on entend la musique, en souffrant la faim, la soif et le sommeil.

Des nuées de corbeaux planent sans cesse sur le bois ; si l'on pénètre dans le fourré, on rencontre à chaque pas des sacs en paille, d'où sort un pied ou une main desséchée : ce sont les corps des suppliciés abandonnés là.

Au centre du bois est une petite clairière, avec un portique peint en rouge : sur des poteaux sont clouées les têtes que les oiseaux se disputent.

Le condamné arrive par le portique et s'arrête près d'un petit fossé qui doit boire son sang.

On le fait mettre à genoux, le bourreau marque avec un fil de soie la place où il faut frapper, tend son catana, fort court d'ordinaire, à cinquante centimètres au-dessus du cou du patient.

Au signal du Yakounine placé en face, il abaisse son arme en la ramenant vivement à lui sans frapper autrement.

On entend trancher la tête, le corps se renverse en arrière avec un flot de sang.

Si le condamné est noble, il s'agenouille aussi mais sur des nattes blanches, fait ses adieux à ses amis et à ses parents et saisissant à sa ceinture le vaki-djassi il l'enfonce sous la hanche gauche, le tranchant en l'air et remonte vers la droite tranquillement et sans saccades.

La tête s'incline, les bras tombent, les mains

agitées d'un léger tremblement indiquent que la mort vient. Elle est rapide et sans souffrances apparentes.

Les têtes des hommes vigoureux semblent conserver un semblant de vie pendant quelques instants, celles des hommes affaiblis sont inertes aussitôt qu'elles roulent à terre.

Voilà les mœurs du Japon, agriculteur, artiste et guerrier, il n'a rien à attendre de bon de l'Europe. Qu'il repousse son commerce qui l'empoisonne, son industrie qui menace de gâter ses ouvriers et d'en faire des manœuvres faméliques.

Un peu plus de douceur dans ses répressions une noblesse plus moderne, moins de fer et d'acier dans les rouages, tout le reste est bien, vivant et heureux.

Qu'il reste donc le Japon, tout le Japon, se corrigeant lui-même, prenant aux modernes ce qu'ils ont de plus humain, de plus doux dans les mœurs et ce sera un grand peuple original et fier.

Tel qu'il est, c'est notre ami, L'heure de l'épreuve était venue pour nous.

Une nouvelle subite, la guerre, un coup de

foudre, la défaite, étaient venus nous surprendre.

Il faisait beau voir les autres nations, à mesure que les nouvelles se succédaient plus désolantes s'acharner sur 150 pauvres Français que nous étions. L'insulte dans la rue, dans les cafés, partout, toujours repoussée d'ailleurs, quelquefois d'avance : nos marques étaient fréquentes à la face de nos frères d'Europe. Mais une seule main se tendait vers nous, un seul peuple envoyait encore à la Montagne ses officiers nous parler du passé, s'étonner du présent.

C'était la main des Japonais, c'étaient ces officiers que nos instructeurs avaient formés qui avaient combattus à côté d'eux dans les guerres du Siogoun.

Ceux-là et ceux-là seuls pendant la guerre se montrèrent hommes et non chiens aboyant autour du cheval abattu.

Les Russes marquaient quelque sympathie pour nous mais froide, les Américains de même.

Quant aux Anglais ils se réjouissaient hautement, passaient auprès du quartier bras des-

sus bras dessous avec les officiers prussiens de la Herta et de la Médusa alors en rade.

Ils répétaient partout que la France n'était plus. On verra plus tard ce qui s'en suivit.

Un jour même, après Sedan le régiment anglais rentrant au camp, défilait devant le nôtre, officiers anglais et prussiens à cheval en tenue, en un seul groupe derrière la colonne.

Aussi les confondions-nous dans une seule haine et dans les rixes nombreuses frappait-on aussi fort et d'aussi bon cœur sur le Saxon rouge que sur le Saxon noir.

Et toujours les Japonais dans ces bagarres tendaient au Français désarmé un baton ou une pierre : l'un d'eux abattit même de son catana un prussien qui poursuivait le sabre nu deux soldats sortis sans armes.

Ce qui rendit notre position plus pénible dans cet hiver, de lugubre mémoire, c'est l'abandon et la misère physique dans lesquels nous étions laissés.

Il fait 10 degrés de froid en hiver au Japon. Et nous avions débarqué en pantalons blancs, vareuses de molleton.

Il y avait bien des pantalons de drap : mais

aux colonies, où on les met peu, ils doivent faire deux ans au lieu d'un, et beaucoup étaient à jour.

Il fallait donc monter la garde dans la neige avec une vareuse ouverte, un pantalon usé et un petit manteau.

On sortit du magasin des criméennes, le nom indique leur date de fabrication, vieilles capotes de corvée à qui manquait soit une manche, soit un pan, et l'on s'affubla de ces loques comme on faisait tous les ans d'ailleurs par les hivers rigoureux.

Pendant six mois, en face du soldat anglais reluisant, splendide de tenue, on vit grelotter le factionnaire français avec une manche de moins à sa capote, le pantalon rapiécé, la risée de tous.

Quelques-uns trop honteux, jetaient la criméenne et faisaient le service en chemise de laine.

Les sous-officiers seuls, au nombre de huit, avaient des criméennes complètes, mais incoores.

Il n'y a pas beaucoup de géographes au ministère de la marine qui prend le Japon pour un pays chaud.

La petite vérole noire se mit parmi les troupes : le mal du pays, les affreuses nouvelles accélérèrent les progrès du fléau : la moitié du quartier fut bientôt à l'hôpital, le reste faisait le service assis ou couché.

Un jour, le planton de la Montagne, celui de Nelly, couché par terre, avec autorisation du major, voit passer un grand anglais suivi de sa femme, peut-être un irlandais, qui le considère en disant : pauvre « little » et de fait le français arrivait au ceinturon de l'Anglais.

Habitué à s'entendre depuis la guerre, appeler « dog french » par le régiment de la Reine, le caporal ne bouge pas pour une épithète qui semble plus amicale.

Un quart d'heure environ après, la femme, suivie d'une jeune fille, apporte une tarte toute chaude au Français et le prie d'accepter.

La tarte était aux poireaux et peut-être irlandaise, mais qu'elle soit compté néanmoins dans la balance de l'Angleterre, car elle fut bien offerte, et son souvenir est resté comme la seule marque de sympathie reçue des Habits Rouges.

L'hôpital, il fallait être mourant pour s'y

laisser porter, un hôpital sans sœurs, livré la nuit aux infirmiers japonais, il faut avoir vu cela pour en comprendre l'horreur.

Les variolés, enfermés à clef dans leur salle, hideux de boursoufflures et de délire, se disputant l'eau, les pots à tisane, renversant les lits, se livrant des combats de fous, de bêtes, dans l'obscurité.

Il n'y avait qu'un médecin, un aide et un infirmier japonais, et cinquante hommes à soigner, la moitié en délire.

Celui qui a traversé ces nuits-là dira aux Français de France : ne chassez pas les sœurs des hôpitaux, parce que si le malheur voulait que votre enfant fût gisant sur un lit de douleur, loin du pays, veillé par un infirmier, il lui mettra, comme je l'ai vu, le drap sur la face avant l'heure, et vous entendrez dans votre sommeil, pour toute votre vie, les spasmes et les sanglots de ce mort qui ne veut pas mourir.

Souvent on allait à l'enterrement.

Ces jours-là, les pauvres Français brossaient de leur mieux leurs vieux habits, laissaient les criméennes quelque froid qu'il fît, et fiers, portant le mort sur les épaules, traversaient la ville

hostile et silencieuse pour aller coucher le vaincu là-haut sous la terre étrangère.

Avec le souvenir de toutes ces misères, on est fier de se rappeler un fait qui peint bien notre nation et l'élève malgré tout.

Le camp français, avant la guerre, était le rendez-vous des chiens perdus et des matelots affamés de toutes les nations.

Ils étaient là par bandes, au pied du mur, attendant l'heure du repas.

Ils n'attendirent jamais en vain.

Pendant la guerre, les matelots de vingt navires allemands, à la côte sans un sou, sans crédit, recevait du Français, comme les autres, la part du déjeuner, les restes, mais toujours respectueusement propres.

Cela dura tout l'hiver sans se démentir un seul jour : on aurait eu davantage, on aurait donné.

Et cependant les nouvelles de France étaient atroces souvent : les prisonniers affamés, maltraités, les francs-tireurs massacrés, creusant leur fosse avant la mort.

Ces hommes, ces jeunes gens, enterrés vivants et d'avance devant le village, devant

leurs mères, leurs femmes, leurs enfants, ces exécutions, la honte de la Prusse qui en jouissait, de l'Europe qui les a laissées faire. Eh bien! on n'y croyait pas, on ne croyait pas à la défaite, on ne croyait pas à la sauvagerie, on ne croyait pas à la lâcheté féroce.

Ah! maintenant que l'on sait, on donnerait encore aux mendiants allemands, parce que le peuple français est toujours le peuple marquis, qui donne sans compter, mais s'il fallait marcher à la frontière, on n'irait pas pour la gloire, pas pour l'Alsace, fadaises que tout cela, on irait pour tuer, pour tuer comme à Bazeilles jusqu'à ce que les fusils, gluants de sang, échappent des mains.

Voilà ce que les Prussiens nous ont mis dans le sang.

Et au milieu de tout cela, les Japonais conservaient vis-à-vis de nous leurs manières d'autrefois, marquant plutôt de l'étonnement à chaque nouvelle défaite, et persuadés que nous étions, victimes de l'imprévu.

Ce sentiment était si bien le leur qu'ils demandèrent encore, après la guerre, une mission militaire française pour instruire leurs troupes.

Les Allemands en avaient envoyé une qu'ils refusèrent, mais les Japonais durent attendre un an que le gouvernement français, ou peut-être quelque bureaucrate, tout simplement, voulut bien penser à eux et fit partir notre mission.

L'ordre de retour, dans les conditions où nous étions désormais au Japon, fut accueilli par nous avec plus de joie encore que celui du départ.

Nous embarquions sur le *Dupleix*, le petit navire célèbre au Japon, qui a passé partout avec ses quatre pièces de canon, qui, durant la guerre, a tenu en échec la *Herta* et la *Médusa*, et les a bloquées cinq mois dans le port de Yokohama à la face de toutes les nations.

Malgré toutes les provocations, les commandants prussiens n'osèrent sortir ni forcer le blocus qui affamait leurs navires marchands.

Aussi à la sortie du port, il faisait beau le voir avec sa grande flamme de guerre tombant jusque dans la mer, passer fier entre les deux grosses frégates qui n'avaient pas voulu bouger et dont les équipages se tenaient coi.

Ce qui a pu nous consoler de nos humiliations, nous qui les rencontrions homme à

homme, ces Prussiens si fiers et si féroces en France, c'est de leur voir toujours céder le pas et filer comme des rats à la vue d'un képi blanc.

Il est resté en France de nos désastres, une terreur supertitieuse du prussien.

Ils sont nombreux, bien armés, mais tout cela nous l'avons, et il leur manque individuellement d'être des hommes; quant à leurs officiers si vantés, nous avons vu parmi eux plus de soulards que de docteurs.

Et puis vous aurez beau faire, ces races à sang froid, à religion froide, à instinct positif, bestial même, ne sont pas à hauteur; vous trouverez toujours chez elles de l'envie basse, le désir de mal faire, une férocité sourde.

Depuis la guerre, les Anglais, les Saxons rouges ne faisaient que répéter en Orient, qu'il n'y avait plus de France, que les Français n'étaient plus qu'un ramassis de va-nu-pieds, etc.

Ces excitations portaient leurs fruit , les Chinois encouragés par elles, massacrèrent à Tien-tsin nos sœurs et nos missionnaires cependant bien inoffensifs.

A notre arrivée à Hong-Kong, battus deux

jours par la tempête, les voiles déchirées, les mats cassés, nous comptions nous reposer quelques jours.

Un aspirant anglais, une tête de groom, monte à bord et présente, raide et bouffi, un ordre du gouverneur.

C'est l'injonction d'avoir, comme belligérant, à quitter le port neutre dans les 24 heures, et la paix était signé au sû de tous.

Quand on hait en France on frappe, mais par devant. Le commandant du Dupleix sortit du port pavillon au vent sans saluer celui de ces chiens hargneux.

A notre arrivée à Saïgon le vent de France vint nous souffler au visage : mauvais vent, chargé de menaces, de récriminations, de déchirements sanglants.

Il y a déjà là des troupes qui reviennent d'Allemagne, aigries, démoralisées. On ne reconnaît plus les nôtres, l'esprit est changé aussi : tout est au civil, au noir, au modeste.

On a changé l'uniforme, ôté les bandes rouges trop gaies noirci les buffleteries.

Une bonne histoire ces buffleteries du recueillement.

En Cochinchine, le soleil est chaud, l'auteur de la circulaire au noir ne le savait peut-être pas, n'ayant peut-être jamais navigué.

Le cirage des buffleteries, à la première revue coule sur les habits et les pantalons blancs : les officiers dépouillés du ceinturon de soie voient leur cuir verni fondre et couler de même.

Pendant plusieurs mois on demeura entre la circulaire ministérielle et les ceinturons ni noirs ni blancs : enfin une deuxième circulaire abrogea la première.

La bande d'or est retirée aux officiers de marine, comme trop voyante pour des vaincus.

Aux entrevues avec les officiers étrangers, ceux-ci voyant les nôtres en petite tenue s'en offensent.

On remet la bande d'or malgré la circulaire.

Le désarroi est partout, plus grave encore en certains points.

Le civil qui est resté tranquille à Saïgon nous insulte chaque jour, l'Annamite à sa suite, il fallut toute l'énergie du gouverneur d'alors, pour réagir contre ce courant et rendre un peu de solidité à l'édifice attaqué de toutes parts.

Nous devions en voir bien d'autres en France. Saïgon prenait à ce moment son essor se bâtissait et devenait un grand port sans d'ailleurs que le reste de la Cochinchine cessât d'être un camp.

Nous quittons la Cochinchine sur les nouvelles de la Commune. Les soldats sont dans l'enthousiasme à l'idée qu'on va peut-être recommencer avec les Prussiens.

L'itinéraire du navire nous emmène au loin dans le Sud, nous serons longtemps sans nouvelles.

On reconnaît Bornéo, puis le détroit de la Sonde. Bien laid, le détroit de la Sonde : des marécages, plus tristes à la vue et plus pestilentiels que ceux de Cochinchine, infestés de pirates : la mer est remplie de serpents qui dorment à fleurs d'eau, roulés comme des feuilles de nénuphar; il y a des endroits où ils pullulent, jaunes, verts, de toutes couleurs et de toutes grosseurs.

C'en est hideux. On jette l'ancre toutes les nuits par prudence, le fond étant suspect.

La veille se fait comme en temps de guerre, les canons libres, sentinelles sur les passavants,

les pirates ne sont pas une plaisanterie paraît-il et bien des navires de commerce dont la disparition est attribuée à la tempête ont été dépouillés et brûlés ensuite avec l'équipage.

Enfin nous sortons de ces parages empoisonnés et de cette ménagerie aquatique qui venait la nuit par la chaine de l'ancre se promener sur le pont.

Nous entrons dans la grande mer aux flots bleus et calmes.

Nous filons à la voile bien loin dans le Sud pour remonter d'une seule bordée jusqu'à Gardafui.

Rien ne saurait rendre le calme de cette navigation, si loin des terres, si loin de tout, les jours, les semaines se succèdent sans variations et sans ennui cependant. Les nuits sont splendides ; l'air est d'un calme et d'une pureté extraordinaire, le vent à peine sensible.

Le navire avance sans secousses et sans bruit sur la mer brillante qu'il ride à peine.

Dans le lointain sans horizon, la nappe bleue se confond dans une pénombre argentée par la lune avec un ciel foncé où les constellations brillent d'un éclat inimaginable.

La haute pyramide des voiles blanches, doucement gonflées oscille lentement sur les étoiles, le navire s'incline avec grâce et sans autre bruit que le frémissement de l'écume qui se partage sur ses flancs noirs en deux longues bandes qui se perdent au loin. On dirait le vaisseau fantôme.

Par ces nuits-là la passion du marin pour son océan se partage et se comprend aisément.

Un matin, par un brise fraîche un peu carabinée, nous arrivons droit sur Gardafui, le cap est signalé, l'officier chargé de la route ne s'est pas trompé de cent mètres, et, depuis deux mois, nous n'avons pas relevé la terre.

Nous retrouvons Aden avec nos amis les Anglais qui nous annoncent que Paris est brûlé, massacré, et que les Prussiens vont d'abord occuper la France militairement puis régler notre sort après.

Nous ne nous arrêtons pas à causer et remontons la mer Rouge. L'isthme de Suez est ouvert.

On prend son tour, et l'on entre dans le canal ; à l'une des gares, nous croisons un navire prussien, le *Sedan*.

Un aigle décapité orne son avant, les deux équipages à 3 métres de distance, se mesurent de l'œil sans un mot, sans un cri.

A la première fois ça ne sera pas beau.

A Port-Saïd, un ordre du Ministère nous envoie débarquer à Cherbourg.

Nous touchons Alger. Pas Arabes du tout, les indigènes, des blonds, des bruns avec les yeux bleus, un patois qui ressemble au provençal, des maisons et des rues comme en Languedoc, même construction, même pavage, mêmes escaliers à longues marches, mêmes portes et même mortier.

Les femmes s'enveloppent d'une mante croisée comme dans le Midi de la France, mais ne se voilent pas davantage.

Il n'y a d'Arabes ici que les turcos et les spahis. Tous ces gens-là sont des Européens mal habillés.

Ici certes on pourra coloniser, il ne s'agit que de savoir s'y prendre.

Après Alger la blanche nous passons Gibraltar, un vilain rocher habité par des singes et des Anglais.

Si les Espagnols les gardent par curiosité,

ils ont tort, si c'est par force ils ont encore bien plus tort.

Depuis deux jours nous sommes dans la Manche, perdus dans le brouillard, la vigie signale une voile : un navire passe presque à toucher : on voit les mâts au-dessus de la brume, on ne voit pas le corps du bateau.

Un pêcheur nous accoste. Quelle terre, lui demande-t-on en anglais : France mon commandant, répond le patron, quelle côte? Querqueville ! nous sommes à 300 mètres de Cherbourg.

On envoie un tonnelet de vin au bateau et nous allons mouiller en rade.

Une vilaine rade, la tempête y fait rage comme au dehors, les pontons chargés d'insurgés sont là mouillés tout autour de nous.

Triste, le retour en France.

VI.

La nouvelle armée. — L'adjudant aux petits papiers. Réunions publiques. — Les piquets d'alarme. — Départ. — La Sybille et sa voie d'eau. — Le Golfe. — L'Anglais en perdition. — L'Océan maussade. — L'embouchure du grand fleuve. — Cayenne. — Mines d'or. Fièvre jaune. — Rien à la pharmacie, rien à la cuisine.

Le lendemain nous voyons nos camarades. Plus de rouge, plus de jaune dans la tenue ; sombres, la visière - rabattue sur le nez, on dirait qu'on a voulu les rendre modestes : ils ont l'air bête.

Où est-elle donc, la pauvre infanterie de marine avec ses shakos rouges, ses épaulettes jaunes, ses buffleteries blanches si gaie si vivante, un peu barbare dans les défilés au soleil. Tout cela papillottait aux yeux, avec des cuivres à l'avant, les officiers à cheval, ceinturon d'or, shako d'or.

Pourquoi effacer et ternir? Le Français tient

à son uniforme, il se fait mieux tuer et plus volontiers, dans un régiment bien habillé que sous la capote grise.

Mais il n'y a pas que l'uniforme de changé. La discipline est devenue boudeuse, sévère, les essais, les imaginations, les divagations pleuvent sur nous.

Dans le même jour, exercice, théories, école du canon, canne, escrime, cours d'allemand, de fortifications, toutes les inventions des faiseurs de systèmes.

Les vieux sous-officiers qui ont commandé au feu menés à l'école, bafoués, découragés, quittent le régiment en pleurant avant l'âge de la retraite.

Des vieilles poitrines toutes bardées de médailles, à qui l'on parlait au port d'armes, traités journellement de vieux-ci, de vieux-çà.

De plus jeunes, mais ayant déjà fait campagne, obligés de recommencer le collège sous la férule d'un sous-lieutenant d'un an de service, pas toujours aimable, pas toujours poli.

On dirait que la guerre a mis le soldat plus bas que terre, le sergent à cent lieues de son officier.

Les ordres sont brefs, cassants, les reproches arrivent devant les hommes. Les petites faveurs et immunités qui rehaussaient le sous-officier aux yeux de la troupe sont soigneusement supprimées.

On le force à se chausser à l'ordonnance, à couper ses cheveux très ras, à remonter son pantalon d'une façon ridicule. On dirait qu'on veut l'humilier ou le traiter en conscrit.

Chose plus grave. L'ordre arrive du Ministère de placer les sous-officiers punis au peloton de punition avec les hommes.

Côte à côte avec ceux qu'ils ont punis, ils manœuvrent ensemble.

Le premier refuse, les adjudants navrés n'osent pousser la chose à bout. Mais il fallut bien céder.

Huit jours après, le peloton garni de sergents, de sergents-majors, manœuvrait dans la cour à la risée des cuisiniers.

Aussi, à la fin de l'année, tous les sous-officiers libérables, dont un grand nombre auraient fait de bons officiers, s'en allaient pour ne plus revenir.

On ne les a pas remplacés, on a essayé des primes, de hautes paies.

Le Français veut être bien traité et poliment commandé : ce qui a manqué après la guerre.

Après la guerre, l'officier subalterne a été surmené, employé à des besognes de sergent, à des cours et à des surveillances ridicules. Il est tombé à son tour sur le sous-officier. Les anciens, eux, n'ont pu se faire à ce système et sont partis ; c'étaient les os de l'armée.

Bien des chefs, des anciens, malgré leurs ennuis personnels, apportaient encore des ménagements dans l'exécution des nouveaux et ineptes règlements, mais combien aussi les aggravaient par leur caractère et la manière de les appliquer.

Nous avions reçu après la guerre des officiers et des adjudants de tous les corps, zouaves pontificaux, volontaires, chasseurs, ligne, etc.

Beaucoup parmi eux, excellents soldats d'ailleurs, mais sans campagnes aux colonies, voulaient réformer la marine, infligeaient le pas gymnastique dans le service à des hommes qui venait de faire trois ans de Cochinchine, cherchait des querelles de pot de chambre.

Nous possédions entr'autres un adjudant sortant de la ligne : désagréable dans le service et au dehors. Était-il désagréable parcequ'il sortait de la ligne, ou était-ce parce qu'il était dèsagréable qu'il en était sorti nous n'avons pu éclaircir le fait.

Toujours est-il que l'adjudant Désagréable faisait la guerre aux pantalons trop longs, aux cheveux trop longs, faisait rentrer les sous-officiers qui voulaient sortir avec un bout de manche dépassant l'uniforme enfin toutes les stupidités qu'on invente dans le service à terre quand on s'y met.

Il allait jusqu'à vérifier si le sous-officier avait des bretelles pour aller en ville.

Un objet surtout l'horripilait et s'était attiré sa haine : il le brisait quelquefois lui-même.

De temps immémorial il était admis que dans nos chambres de sous-officiers se trouvaient des cuvettes peignes savons et serviettes le tout non d'ordonnance.

Il fallait aujourd'hui cacher tout cela. Mais il y avait aussi un autre vase non d'ordonnance et signalé à la farouche surveillance de

l'adjudant c'était Jules comme on l'appelle au régiment l'ami de la maison.

A force d'en casser et d'en confisquer Désagréable avait fini par les chasser du quartier.

Grande privation, surtout pour ceux du 7me étage qui avaient 228 marches à descendre jour et nuit.

Mais dans la marine, on se débrouille.

En ouvrant le chassis qui donnait sur le toit on s'aperçut que le toit bien plat, orné de hautes cheminées pouvait servir de bosquet.

Ce qui fut fait, nargue de l'adjudant et de ses 228 marches : plus de Jules, plus de confiscations, Désagréable flairait quelque piège : il aurait du mieux flairer, il ne lui serait pas arrivé ce qui suit.

Depuis la découverte des cheminées, la cour était sans cesse et hors de propos remplie de papiers voltigeants.

Les caporaux de corvée, punis, affirmaient avoir tout balayé : ce maudit papier reparaissait toujours, pendant les appels, les revues etc.

Gourmandé plusieurs fois, l'adjudant résolut d'en avoir le cœur net.

Il s'était déjà aperçu que ce papier subversif

venait d'en haut. Persuadé que quelque fourrier ou sergent-major, le jetait par la fenêtre en temps inopportun pour lui faire pièce, il guettait une occasion pour saisir un numéro de compagnie, une indice quelconque qui lui permit d'empoigner le coupable.

En attendant, défense absolue de rien jeter dans la cour. Les jours de revue, des hommes de garde placés à l'avance observaient les fenêtres surtout celles des sous-officiers.

Enfin, ils furent pris, les coupables, mais l'adjudant bien davantage. Un jour de revue, le régiment aligné dans la cour : on attendait le colonel, l'adjudant ganté de blanc, sanglé, allait, venait lançant un denier regard partout.

Une nuée de papiers folâtres vient s'abattre sur les têtes ! il y a quelque chose d'écrit !!!

Cette fois je les tiens ! un homme de garde se précipite saisit les feuilles révélatrices et les porte à l'adjudant, sans lire.

Hélas ! ce n'était que des caractères cunéiformes absolument incompréhensibles.

On consigna les compagnies du 7me : les chassis furent verrouillés et il fallait redescendre les 228 marches.

Si le service à l'intérieur du quartier était devenu banal et taquin, celui de la ville et de l'arsenal n'avait pas gagné non plus.

Le civil était hostile, excité on ne sait par qui ni par quoi il insultait facilement, frappait même. Il y eut des soldats tués, des ouvriers aussi; on se regardait de travers.

L'habitant nous appelait capitulards, nous qui arrivions de Cochinchine on leur répondait sur le même ton.

Et cependant avec toute leur bravoure, ils s'étaient trouvés 1 500 à l'autel de la Patrie sur le champ de bataille, puis 400 seulement à la gare quand il avait fallu partir et enfin à Lyon, à cinquante lieues des Prussiens il n'était plus resté que l'adjudant-major qui était un vieux soldat et la cantinière qui avait envie de le devenir.

A chaque instant, c'était en ville, des réunions publiques, des excitations sans motifs et chez nous des piquets d'alarme, les fusils en faisceaux dans la cour prêts à sortir et à faire feu.

Le service de l'arsenal était devenu plus difficile avec les ouvriers qu'avec les forçats;

à chaque instant, des menaces de feu étaient faites par des ouvriers renvoyés.

Dans nos rondes incessantes, trois fois, on découvrit des mèches souffrées allumées dans les bois de construction ou les copeaux ; souvent, les ouvriers s'insurgeaient contre les consignes déjà bien anciennes qui les concernent; à chaque instant il fallait employer la force.

Le service de l'arsenal réservé à l'Infanterie de Marine n'est déjà ni facile ni agréable.

Le matin, les chaînes de forçats traînant leurs fers défilent sinistres devant les postes : toute la journée, il faut surveiller et contempler leurs laides faces.

Et la nuit encore veiller, faire des rondes s'il y en a d'échappés.

La ronde, seul avec un sabre et une lanterne, fureter dans les coins sombres pour trouver ces gaillards, peu agréables à rencontrer et peu disposés à se laisser reprendre.

Quelquefois on les trouve blottis dans une vieille caisse à eau, un autre jour en marchant sur le charbon un gendarme tombe sur les épaules d'un forçat qui s'y était fait un nid.

Et depuis la guerre ce ne sont plus des forçats ordinaires qui remplissent les bagnes.

Il y a là des soldats, de tout jeunes gens, courbés sous la chiourme.

Des membres de la commune, Lhuillier qui boxe avec ses gardiens, Trinquet qui se promène sombre roulant et déroulant constamment la manche gauche de son habit rouge et d'autres.

Tout cela n'est pas gai, écœure celui que le métier n'absorbe pas complètement et donne le plus vif désir de s'éloigner.

L'occasion se présentait de partir pour Cayenne. La fièvre jaune avait fait de grands vides la-bas et l'on demandait des volontaires.

La population, si hostile la veille, par un retour naturel aux Français accompagna les soldats en les plaignant tout haut, quelques femmes pleuraient.

Le détachement monta le cours Lafayette, sous les grands arbres verts, musique en tête tout ce peuple chantant derrière et répétant les refrains.

On arriva ainsi à la gare toujours chantant joyeux départ.

Le détachement ne revint pas. Ils sont restés la-bas. On nous fit attendre à Brest un mois, que la fièvre jaune eut cessé : enfin l'ordre du départ arriva.

Mais l'épidémie n'avait finit que faute d'hommes elle nous attendait :

Le navire qui nous emportait était bien fait pour nous en garantir.

Brave navire à voile, déjà vieux en Crimée, réformé en 1869 pour une voie d'eau qu'on n'a-vait jamais pu trouver, (il faisait eau de toutes parts) la Sibylle ne paraissait pas disposée à nous porter bien loin.

Le soir du départ, par une grosse mer, le remorqueur est obligé de nous lacher par le travers de la baie des Trépassés. Nous étions voiliers, notez bien, vent debout, oñ jette deux ancres et presqu'aussitôt on appelle l'équipage et les passagers aux pompes.

Il y avait juste deux heures que nous étions en route.

Toute la nuit se passa à pomper, le navire se remplissant à vue d'œil et fatiguant horri-blement sur ses amarres.

Au jour, la mer, un peu plus calme, permit

de prendre le large : mais pendant toute la traversée, nuit et jour, il fallait entretenir douze hommes à la pompe. (Sibylle 1873)

On voit que la marine fait sagement les choses et que quand elle expédie des soldats destinés à la fièvre jaune, elle ne les met pas sur des navires neufs.

Le mauvais temps nous poursuivit jusqu'au golfe de Gascogne : là il devint terrible.

La mer démontée, soulève le navire comme une plume, tout se déchire, tout casse. A un moment donné, nos soldats jeunes, démoralisés, culbutés partout par l'eau dans l'obscurité, s'enfuient dans les entreponts d'ou l'on a grand peine à les ramener. Et il n'y avait pas vingt matelots à bord capables de manœuvrer : tous novices ou apprentis marins.

La chance est encore pour nous : après un jour et une nuit de cette navigation endiablée nous nous retrouvons sur l'eau.

Le golfe roule encore de grandes lames désordonnées et très hautes mais cela s'apaise.

On signale une voile : c'est un navire qui semble enfoncé dans l'eau, les mâts de hûne

paraissent seuls avec les voiles déchirées, les perroquets sont absents.

Il y a quelque chose?

Pendant six heures on tire des bordées pour pouvoir approcher, on fait des signaux, rien ne parait : arrivé à portée, à un mille à peu près, on met la baleinière de sauvetage à la mer, six hommes et un officier y sont montés. Le petit bateau part comme une flèche sur une grande vague, disparait derrière, reparait bien loin, puis disparait une seconde fois.

A-t-il accosté, est-il sous l'eau, l'angoisse étreint tous les cœurs ; le navire en perdition continue à tanguer et à rouler à l'abandon : son pont, que l'on découvre tout entier au roulis, semble désert.

Tout-à-coup la baleinière apparait à la crête des vagues, ils reviennent seuls.

Le bâtiment est un Anglais : les cinq matelots sont tombés à la mer en serrant les voiles la nuit dernière. Le capitaine est seul dans sa cabine, les panneaux cloués, avec sa femme et ses enfants, un novice qui a la cuisse cassée et ne fait que crier, six pieds d'eau dans la cale.

Il demande des hommes : nous n'en avons pas assez pour nous on lui a offert de le prendre avec ses enfants, il a refusé, il veut arriver à Bordeaux son port d'attache.

Il est chargé de bois et n'enfoncera pas davantage dit-il. On lui offre la remorque j'usqu'à un port d'Espagne. Il veut aller à Bordeaux. On lui demande enfin ce que l'on peut faire pour lui.

Il donne le nom de son navire, celui de l'armateur et demande du tabac. Les matelots, l'officier vident leurs poches et, en avant.

Le soir nous le perdons de vue toujours tanguant et roulant comme une vieille poutre.

Est-il arrivé? c'est peu probable, car la tempête fut atroce toute la nuit et redoubla de furie.

Les côtes d'Espagne doublées, nous entrons dans l'Océan, l'Océan d'Europe : C'est un petit Océan, à lames courtes, avec des eaux qui auraient besoin d'être draguées et qui ne ressemble pas à notre grand pacifique. L'eau est verte et sâle. Il y a toujours quelque chose qui flotte, des bois flottants, des herbes, beaucoup d'oiseaux. On y rencontre un ba-

teau ou deux tous les jours, c'est une mer intérieure.

Les ordures des ports d'Afrique, d'Amérique et d'Europe s'y heurtent constamment.

En quelques jours, nous touchons à la Guadeloupe, cette colonie où les blancs travaillent et les noirs regardent, depuis 1848 et où l'on fait le service comme en France.

Puis la Martinique, où les noirs ne travaillent pas non plus, mais où l'on a amené des Hindous qui les remplacent sous le nom poli d'engagés.

Seulement, comme ils n'appartiennent pas au maître, ils sont plus maltraités et plus mal nourris que les noirs d'autrefois.

Engagés pour 9 ans, plus ou moins, ils n'ont pas le droit de se sauver.

L'esclavage n'existe plus, c'est convenu, cependant tous les peuples, et surtout les Anglais, emploient des esclaves.

En France, nous avons les captifs du Sénégal. Ce ne sont pas des esclaves, cependant ils travaillent par force, s'ils refusent on tape, s'ils se sauvent on tire dessus : mais ce sont des captifs et non des esclaves, notez bien la nuance,

Dans les autres colonies il y a les engagés Hindous : ils arrivent par cargaisons pressées sur des navires anglais. Quelques-uns se plaignent en hindou, de quoi? d'avoir été enlevées sur leurs côtes sans leur assentiment, peut-être. Ils sont engagés, on les paye, ils ont le droit et le devoir de rester là et de travailler dur, nourris ou pas nourris. A part cela on leur rend toute la justice possible.

A notre arrivée à Cayenne on venait même de nommer un interprête près le tribunal pour expliquer les réclamations des engagés.

Il est vrai qu'il ne savait que l'arabe, et celui d'Alger encore, mais ça ne fait rien, on s'entendait tout de même et le travail marchait.

Il est resté de l'abolition de l'esclavage dans les colonies française, d'abord des esclaves, puis des planteurs ruinés, et ruinés brusquement sans avoir eu le temps de se retourner, ensuite une clique noire qui ne travaille jamais et menace aujourd'hui la vie même de nos colons, toujours prête au pillage, à l'incendie et au massacre.

Pour un beau travail, c'est un beau travail.

Les Anglais nos voisins là-bas, qui n'ache-

taient plus de nègres au moment de l'abolition des traites, parce qu'ils étaient trop chers, emploient depuis longtemps des Chinois et des Hindous. Ils ont pris tout le commeree de nos Antilles, y font même de l'importation sur une grande échelle et se moquent de nous.

La culture coloniale française encore ruinée par les procédés de la métropole ne peut employer les Chinois qu'en nombre restreint, vu leur cherté relative.

Nos deux belles colonies végètent misérablement depuis le jour de l'émancipation.

De plus, il y a aujourd'hui du socialisme à la Toussaint-Louverture tout prêt à éclater dans ces Antilles encore si belles, si polies et si curieuses par la vieille et fine civilisation qu'elles ont conservée chez les blancs.

Tout ceci dépasse la compétence de l'infanterie de marine; elle est là-bas bien reçue, trop bien quelquefois.

On l'empoisonne quand elle est infidèle : on nous a empoisonné un sapeur pendant notre séjour, ou du moins c'est ce malheureux lui-même qui en acccusait une marchande de fruits.

Mais quelles belles filles que ces quarteronnes, quel sang, quels yeux et surtout quelle taille, c'est le cheval arabe fait femme.

De la vigueur, de la grâce, les extrémités fines, les hanches larges et onduleuses, le corps souple, fin et vigoureux. Un fond du diable et le mépris des obstacles.

Cayenne est proche, Cayenne, de sinistre mémoire. Les abords semblent justifier par leur aspect son renom fâcheux.

A deux jours de mer de la ville nous naviguons dans une eau bourbeuse, limoneuse, chargée de détritus de toutes sortes. Cela sent la Seine et le marécage. C'est l'eau des Grands Fleuves qui repousse au loin la mer et couvre la côte de ses débris et de son limon.

La rade de Cayenne est complètement bouchée, 1 mètre d'eau sur 30 de vase à la marée haute.

On mouille au large aux Iles du Salat, rade foraine qui sera peut-être un jour celle de la colonie quand la vase sera devenue sol.

Gaies, les Iles du Salut, sauf celle qui sert de cimetière.

Nous débarquons à Cayenne en pleine vase :

notre caserne est bâti dessus. L'endroit est bien choisi.

Au bord de la mer, trempant même dans l'eau par ses fondations, la caserne a vue sur douze lieues de belle vase noire et puante, à l'air deux fois par jour sous un soleil de feu. L'odeur est épouvantable.

Aussi cette pauvre caserne est-elle aussitôt vide que pleine.

La réverbération du soleil sur la vase nous importune, l'odeur vous en poursuit nuit et jour.

La ville elle-même, située plus loin est jolie, bien bâtie, un peu vieillotte, mais très gaie et, ce qui surprendra bien des gens, très saine.

Il n'est jamais mort que des soldats ou des transportés à Cayenne ; les fonctionnaires, les civils s'y trouvent admirablement et ne le quittent qu'avec regret.

La vie y est douce, l'air pur, rafraichi par la brise du large ou des grands bois.

La chaleur est modérée et n'anémie pas comme en Cochinchine, elle est sèche.

Les bords des rivières et des fleuves, marécageux et vaseux sont mortels : c'est là qu'on a

logé les transportés et les soldats pour les garder. Aussi, quelquefois les soldats n'ont rien à garder, ou bien, il reste, comme à notre arrivée, 300 soldats pour garder 6000 transportés.

C'est pour cela qu'on nous a fait tant presser. La fièvre jaune nous enlève, les premiers mois, 2 officiers et 80 hommes, et elle ne s'arrête pas là.

Les hommes tombaient subitement comme foudroyés, dans la cour, à l'exercice, partout.

Le matin, au lit, un dormeur attardé se trouvait être un mort.

Une nuit, on appelle le sergent de garde ; un homme, dans un accès de fièvre subit s'est jeté du troisième étage.

Sans attendre le fanal, le sergent pénètre dans la cour fermée à clef où devait être tombé le malheureux.

Et, à tâtons, jusqu'à ce qu'il ait rencontré une peau froide et visqueuse, cherche le cadavre.

Le malheureux était nu et étendu près des lavoirs. Son crâne brisé se racommoda, il revint en France avec le sergent.

Idiot, il reconnaissait celui qui l'avait ra-

massé et soigné avant l'arrivée des secours, et se tenait près de lui jusqu'à l'importuner.

Aussitôt après l'arrivée, par les vides qui se faisaient chaque jour, le service devint impossible.

A notre compagnie, il restait un sergent pour le service.

Les hommes moins fatigués étaient en revanche mal nourris ou plutôt pas nourris du tout.

Dans ce pays où, comme en toute colonie, le porc vivant est commun et à bas prix, nous retrouvions les vivres salés, le lard, surtout, impossible à digérer, même à macher par ces chaleurs.

Il est douloureux, aujourd'hui encore, de se rappeler la figure de ces pauvres conscrits venant en pleine paix, en pleine terre de France, nous montrer un morceau de lard rance, leur ration, et nous dire : sergent nous avons faim.

Et si ces plaintes continuelles étaient tristes, plus triste encore était de les conduire au cimetières 3 ou 4 dans la même journée, vivants encore la veille, pauvres diables morts de misère sous le pavillon français.

Nous suivions sous la pluie, les capotes percées de la veille ou de l'avant-veille et, quand sous les bambous, le cercueil de ces enfants de 19 ou 20 ans tombait au fond de la fosse pleine d'eau, sale et lugubre, dans cette terre maudite, c'était un sentiment de haine et d'indignation qui nous soulevait nous, les survivants, les morts de demain, peut-être.

Ce n'était pas la peur qui nous faisait jurer que, si l'on échappait à ces misères, là-bas, en France, on saurait ce que l'on fait des pauvres conscrits.

Les officiers suivaient les convois, atterrés ; notre commandant, près de sa retraite, navré de ces morts, il avait vu périr déjà le premier détachement, s'écriait en pleurant : mais que leur ai-je donc fait, à ces pauvres enfants, pour qu'ils meurent comme cela. Ah ! il est temps que je m'en aille.

La faute n'est ni aux officiers de troupe, ni aux officiers supérieurs, le ministre lui-même n'y peut rien, car celui d'alors était bien le meilleur des hommes pour le soldat.

Il y a des abus indestructibles, des positions acquises. En voici la preuve.

Devant la recrudescence de l'épidémie, le conseil de santé se réunit à Cayenne, janvier 1874, A l'unanimité, il décida de ne plus donner aux troupes de vivres salés, d'évacuer la caserne, et de soigner tous les hommes atteints par la quinine et les sangsues.

En vertu de ses instructions réglementaires et de l'encombrement de ses magasins, le commissaire aux vivres distribua, à dater de ce jour, comme auparavant, quatre fois par semaine, quatre fois, du lard salé aux troupes, Et, dans les magasins de la pharmacie, il ne se trouva ni un gramme de quinine, ni une seule sangsue.

La fièvre jaune s'arrêta quand elle le voulut; on renvoya de nouvelles troupes. Nous avons déjà dit qu'on ne compte jamais avec l'Infanterie de Marine.

En ville, il ne mourait personne : cette fièvre jaune, attribuée au climat de Cayenne, nous l'avons vue en Cochincoine, nous l'avons vue au Japon, nous l'avons vue aussi à Toulon, envahir la caserne où l'on avait entassé 3000 recrues.

Nous l'appelions nous, la fièvre de misère, c'est la seule maladie, la seule vraiment mor-

telle, contre laquelle les médecins soient impuissants.

Nos soldats nourris, vêtus autrement qu'avec des capotes qui prennent l'eau et gardent la fièvre, résisteraient mieux que les Anglais qui ne connaissent rien de tout cela dans les mêmes climats.

Dans les postes, la situation était aussi triste.

Les pénitenciers ont été placés avec la même ignorance ou incurie que notre caserne, sur des marécages pour la plupart.

On en a abandonné plusieurs, on en conserve d'autres aussi malsains pour ne pas donner tort à l'Administration. Soldats et transportés y meurent à l'envi.

Au Maroni, le plus grand poste après Cayenne, la situation est telle, que l'hôpital est ouvert dans le jour à qui veut venir s'y coucher.

Si on le peut, on se lève et l'on reprend son service. Quelquefois l'homme est mort quand le médecin passe.

Et tout cela pourquoi faire?

Le Maroni est surtout un village de concessionnaires, l'idéal des philanthropes.

Le forçat, à l'expiration de sa peine ou avant,

selon sa conduite, reçoit en don une case, des terres, des outils, des vivres.

Il va en outre chercher une femme au couvent des femmes condamnées.

Neuf fois sur dix il vend le tout et vit sur la location du dernier objet qui lui est fourni par l'État.

C'est une chose immonde, dans ces villages de transportés, de voir les femelles nues sur leurs portes, dans leur hamac payé par l'Etat, appeler les soldats.

L'homme s'en va chercher un litre de vin et laisse la place libre.

Quand il nait des enfants, on est obligé de les leur arracher dès le bas âge, et encore on n'arrive pas toujours à temps.

La transportation comprise ainsi est une honte et un leurre; l'Administration le sait bien, mais si elle le disait, elle se supprimerait elle-même. Et, en France, pour qu'une administration soit prospère et se considère comme telle, il suffit que ses employés le soient.

Les forçats qui seuls se conduisent bien ou proprement, sont ceux qui se trouvent mêlés

à la population libre, employés par elle comme domestiques ou comptables.

Ce sont généralement des assassins ou des faussaires : toutes les autres catégories de criminels étant, parait-il, reconnues incorrigibles.

Le contact de ceux-ci avec la population honnête, la confiance de plus en plus grande dont ils sont l'objet les relève et en refait des hommes quoiqu'ils gardent toujours sur le visage le stigmate dont la discipline terrible du bagne les a marqués.

Quant aux autres, ils ne valent même pas le requin qui les enterre et qui lui au moins se rend utile à quelque chose.

Ces transportés composent aujourd'hui toute la population agricole de la colonie.

Les mines d'or découvertes chaque jour depuis quelques années ont enlevé à la terre le peu de bras disponibles.

Les noirs eux-mêmes se dérangent pour y aller faire une fortune rapide et souvent éblouissante.

Il court des légendes dorées mais quelquefois

sanglantes sur la découverte de tous ces placers.

Pendant notre séjour nous assistons à un drame dont on n'a pas su le dernier mot.

Un forçat nommé Jacquin employé sur un chantier de l'intérieur assassine un de ses compagnons.

Du moins on le soupçonne du crime car le camarade connaissait dit-on comme lui l'emplacement d'un riche placer. Un surveillant était soupçonné également de le savoir.

Jacquin présente un alibi convaincant, il est acquitté.

Quelques jours après le surveillant est trouvé poignardé.

Cette fois Jacquin, presque pris sur la place allait périr. Un de nos amis, son défenseur, (nous étions aussi défenseurs au conseil de guerre) par une plaidoirie habile et à l'aide d'une confusion d'heures sauve sa tête.

Jacquin s'échappe de prison, est repris, et enfin, après diverses péripéties tué par une sentinelle en voulant fuir une troisième fois.

Quelques mois après, le sergent qui avait probablement reçu, par reconnaissance, des

indications du forçat, partait en expédition, dans la direction du fameux placer. Il ne revint pas ; les deux nègres qui l'accompagnaient l'avaient abandonné mourant, tué peut-être.

Quelle dut être l'agonie de ce pauvre de C... que beaucoup aujourd'hui encore ont connu; engagé à vingt-cinq ans après de brillantes études et une existence de touriste, riche et artiste, venir finir au pied d'un arbre dans les Grands Bois sans secours achevé peut-être par ses noirs. Le secret du placer, à dater de ce jour, parut perdu.

Mais on en trouve tous les jours de nouveaux. Deux nègres, pendant notre séjour, rapportèrent un million en trois mois. Ils en ont aujourd'hui plusieurs.

A leur arrivée, ils s'habillèrent de gris-perle, la passion des nègres, avec un chapeau haute-forme ; mais les souliers les firent bien souffrir ; aussi les retiraient-ils au restaurant.

Ils avaient laissé une famille, des amis jaloux et mal vêtus surtout ; pas de chapeau, pas de souliers, rien qu'un vieux pantalon.

Car le nègre là-bas depuis l'émancipation

est retourné à l'état sauvage, mange les fruits des bois et ne fait rien.

Les amis résolurent de partager de gré ou de force l'opulence des nouveaux enrichis.

Un soir on les attendit, on les rossa et on prit les habits gris-perle, laissant une vieille culotte en échange et pas de souliers.

Le lendemain, même scène, ainsi de suite pendant une semaine.

La famille comptait bien vingt membres : éclairés sur ses intentions et sûrs de recevoir encore treize volées les deux noirs ri ches résolurent d'en finir par un trait magnanime.

Ils commandèrent vingt costumes gris-perle et invitèrent tout le clan à diner.

Ce fut une belle noce : on mangea trente plats de viande, le nègre n'en mangeant jamais et on but du malaga pendant tout le repas qui coûta deux mille francs. Les convives pensèrent crever.

Les mines d'or changeront peut-être un jour la face de la Guyane, surtout si l'on arrive aux Montagnes qui probablement sont la source de ces ruissellements de pépites que l'on rencontre capricieusement et sans donnée aucune le long

des rivières ou des ruisseaux qui courent sous les Grands Bois.

En attendant, elles achèvent de ruiner le pays en enlevant aux terres le peu de bras qui leur restait. Cayenne est menacé de mourir de faim.

Les faiseurs de systèmes se sont de plus abattus sur la pauvre colonie : système civil, transportation, relégation, réhabilitation par la messe, la libre pen-ée, l'instruction obligatoire, les coups de baton, tout y est.

Les fonctions civiles et même militaires sont remplies avec tact et savoir par des gens qui ont fait tout autre chose en France ou même rien du tout.

Aussi arrivent-ils là-bas splendides d'enthousiasme et d'ignorance.

Les administrateurs des pauvres districts de la Guyane, districts sans habitants, étaient alors ou le lieutenant d'infanterie de marine, ou le docteur quelquefois un sergent.

Non loin du Maroni, un nouvel arrivé civil, vint remplacer un brave sergent qui faisait son affaire tant bien que mal, tant mal que bien.

Le nouveau-venu était plein de projets,

d'idées nouvelles qu'il expliquait au sergent par condescendance.

Le sergent que cela n'intéressait pas et qui d'ailleurs en avait vu bien d'autres, approuvait sans écouter.

Il y avait près du poste une tribu de Galibis auxquels l'administrateur réservait une visite importante.

Montrer à ces sauvages, le mandataire de la République les sonder sur leurs dispositions envers le gouvernement actuel, leur inculquer en quelques mots bien justes et bien sentis tout ce que le suffrage universel porte en lui de force et de juvénile puissance, enfin tout un programme.

La visite eut lieu, tout alla bien jusqu'au cachiri. Le cachiri est une boisson qui se prépare avec le suc de certaines plantes.

Le sergent qui assistait aussi impassible aux démonstrations des Galibis qu'aux admonestations que leur adressait l'administrateur, accepta le cachiri des sauvages.

Mais quand le chef voulut leur faire goûter du sien, du cachiri des chefs, il s'y refusa d'assez mauvaise grâce.

L'administrateur, grave et peiné allait tancer son prédécesseur, mais, pensant qu'en sa qualité de militaire, il ne comprendrait rien aux hautes raisons qui dirigent la politique, il avala lui-même une grande calebasse de cachiri du chef ce qui remplit les sauvages d'allégresse et son ventre de gargouillements.

Il y avait de quoi, le cachiri du peuple se prépare en écrasant les racines entre deux pierres : mais le cachiri des chefs, bien plus complet, plus corsé, en bouquet et en parfum, est dû à la mâchoire des vieilles femmes de la tribu qui écrasent savamment les racines et crachent le jus dans une calebasse.

On laisse fermenter et l'on sert froid : cela ressemble à du café. Pour le goût, s'adresser à l'administrateur.

Il en fit une maladie et, pendant longtemps, ne put supporter la vue ni du café ni d'une vieille négresse.

Les Galibis sont rouges : mais l'âge et la crasse les rendent bais-bruns.

Ici se terminent nos souvenirs d'Infanterie

de marine. Princesses, mines d'or, royaumes à conquérir, tout cela c'est de la blague.

Il y en a cent qui périssent pour un qui réussit et dans quel état.

Jaune, abruti, minable, le vieux nabab anglais. Il vaut certes mieux avoir un bureau de tabac en France qu'une place de premier ministre à Siam.

Quant au métier militaire, depuis 1870 c'est gâté. L'Infanterie de Marine, sans égards pour ses fatigues, ses souffrances, est traité comme la ligne.

Aux colonies, elle est traitée toujours comme l'infanterie de marine, aussi la mortalité est-elle toujours la même, due aux mêmes causes.

C'est pourquoi nous avons écrit ce livre, sans intérêt et sans passion.

Puisse-t-il être utile. Les histoires de tigres et de princesses sont là pour faire passer le reste.

Car c'est trop triste là-bas, et cependant nous n'avons parlé que de ce que nous avons vu.

C'est la *Cérès* qui nous ramena en France.

Un bon vieux bateau dans le genre de la Sybille, seulement le milieu fléchissait, l'avant et l'arrière s'enfonçaient dans l'eau en accent circonflexe comme la frégate-école du quai d'Orsay.

Nous embarquions avec nous 200 transportés, déportés plutôt, en vertu de la loi de 1852, des martyrs.

Ordre était donné d'avoir de grands égards pour ces condamnés désormais citoyens.

En voulant un soir, comme c'était la consigne, les faire rentrer dans l'entrepont, un soldat reçut un coup de couteau dans le dos, sans raison ni provocation.

Il n'y eut ni suite donnée à l'affaire, ni punition encourue. Nous étions désormais les égaux de ces messieurs.

Nous avons vu leurs livrets, il y avait des 5 des 7, des 11, jusqu'à des 30 condamnations pour escroquerie ou vagabondage.

Pas un de ceux que nous ramenions n'était indemne, plusieurs sortaient du bagne pour crimes ordinaires, et il nous fallait non seulement les traiter comme égaux, mais encore loger à côté d'eux et vivre en bonne intelligence;

comme c'est ragoûtant et comme cela invite à rengager.

L'un de ces gaillards, beau vieillard à barbe blanche et à belles manchettes, mains superbes, nommé Ricard, était le plus fort parleur et le plus habile de toute la troupe. Il avait d'ailleurs 17 condamnations, toutes pour escroqueries, et signait baron Ricard.

Il n'avait pas eu besoin de la politique pour aller au bagne.

Je le vois encore, débarqué à Toulon avec ses malandrins de compagnons, attendant sur le port, devant les cariatides de Puget que le sous-préfet leur voulût délivrer des secours et un passe-port.

La foule s'était amassée, le baron Ricard racontait ses souffrances, celles de ses frères ici présents, la tyrannie des grands, celle des petits, il nous montrait; les martyrs : la foule s'attendrissait, des femmes achetaient des morceaux d'habits des martyrs pour un franc, deux francs, quelques sous, toute la bande allait se trouver nue comme vers sans les gendarmes qui bousculèrent un peu les confesseurs, aux huées de la foule.

Et pendant que nous nous en allions boiteux, fièvreux, tout seuls à la gare, je vois encore le baron Ricard avec sa belle barbe blanche et ses manchettes éclairées par le soleil levant, bénissant la foule, bénissant la belle Fance, et surtout les bons Français qui lui étaient rendus.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Typographie de A.-H. Bécus, 112 boulevard de Vaugirard.

